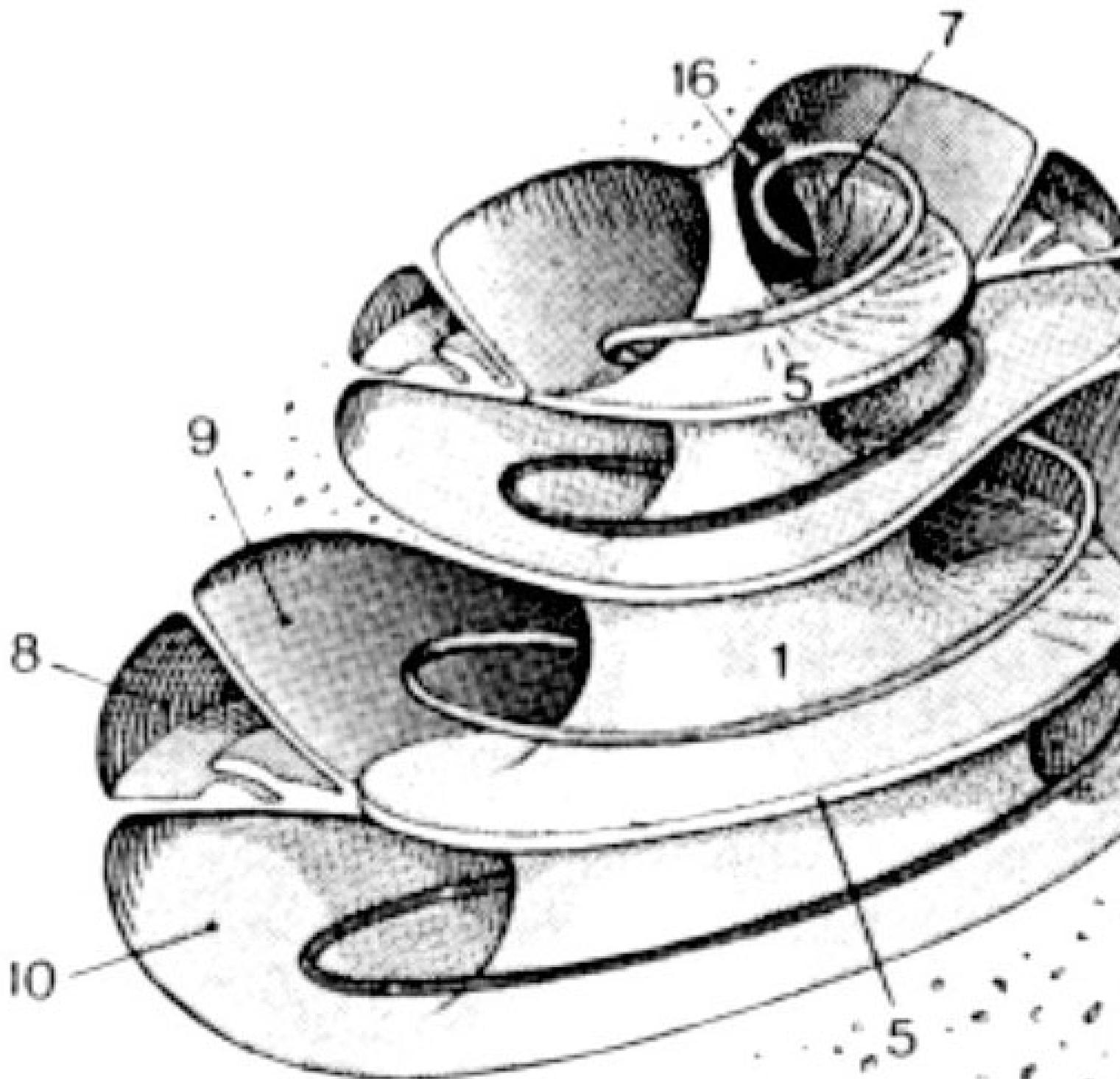


OLIVIER SILLIG
KAZERM



— Copie privée seule autorisée © Olivier Sillig 2010

Romans du même auteur

Bzjeurd

Nantes : L'Atalante 1995

Édition de poche : Paris : Gallimard, 2000, Folio SF, N° 26

Traduction allemande : Zurich : Rotpunkt Verlag, 1998

La Marche du loup

Genève : Encre Fraîche, 2004

Je dis tue à tous ceux que j'aime

Béziers : H&O, 2005

Deux bons bougres

Genève : Encre Fraîche, 2006

Lyon, simple filature

Genève : Encre Fraîche, 2008

La Cire perdue

Orbe : Bernard Campiche éditeur, 2009

Traduction allemande : Zurich : Bilger Verlag, 2010

© Olivier Sillig
Rue Saint-Roch 5
CH-1004 Lausanne
(41.21) 320.33.22

Email: olivier.sillig@perso.ch <http://www.perso.ch/olivier.sillig>

Olivier Sillig

Kazerm

Aux chiens des attelages de Paul-Emil Victor

Première partie : Greenhouse

GREENHOUSE II

L'air, c'est de l'azote en quantité, de l'oxygène, un peu de gaz carbonique, des gaz rares, des substances diverses, des polluants, qui diminuent avec l'altitude. L'air commence à vingt ou trente mètres du sol.

L'eau, c'est de l'hydrogène et de l'oxygène, deux atomes d'hydrogène pour un atome d'oxygène liés entre eux de manière très stable. Sous forme liquide, aux conditions normales. L'eau apparaît rapidement sous la surface des lacs ou des mers.

Entre l'air et l'eau, il y a la poisse. La poisse c'est un mélange d'hydrocarbures à l'état gazeux, de fines gouttelettes de pétrole gras en suspension et de divers métaux lourds à l'état pur ou combiné, sous forme de particules solides, liquides ou gazeuses. À l'intérieur de ce brouillard, l'obscurité est totale.

Actuellement, ici, l'épaisseur de la poisse est d'une trentaine de mètre. La flèche de la cathédrale en dépasse. On dirait une pagode, toutes ses tuiles ont été soufflées, elle ne dresse plus que son squelette, les cercles concentriques de sa charpente noire. Un peu plus loin, au-dessus de la poisse, ce brouillard immobile, cette étendue épaisse et parfaitement stable, le sommet de quelques immeubles-tours. Toutes leurs vitres ont été fracassées, quelques morceaux de verres restent accrochés de guingois aux châssis métalliques. Les structures de poutrelles tordues dessinent d'étranges quadrillages au-dessus de cette soupe noire. Le silence est total, absolu. Il n'y a pas de vent, aucun bourdonnement, pas la moindre rumeur. Le ciel est très

bas. Un unique nuage, immobile et sombre. Un nuage de cendres.

La poisse et la nappe de pétrole qui recouvre la surface du lac ont complètement modifié le cycle de l'eau et son jeu d'échange avec l'air. L'évaporation. La pluie.

Dans cet espace limité entre la poisse et le ciel, le jour est précaire. Ce n'est qu'une vague lueur orangée, stable du lever au coucher, qui diffuse à travers la couche supérieure des scories.

Un peu à l'écart, vers le Nord — mais les points cardinaux ont-ils encore un sens ?— il y a les deux derniers étages et le toit d'une construction ancienne, en pierre. Étonnamment préservée. Sans doute parce que perchée sur une colline. Le premier étage apparent est entouré d'un bandeau noir, comme si le bâtiment avait été peint au rouleau jusqu'à mi-hauteur. Ce bandeau, c'est la preuve que la poisse diminue, que son niveau baisse. Au-dessus, la pierre est ocre, un peu verte, sablonneuse. Il s'agit de molasse. C'est une construction en pierre de taille, travaillée, avec des fenêtres aux entablements ouvragés, des frises sculptées, des balcons en encorbellement. Un bâtiment prestigieux typique de la première grande extension de la ville. Certains détails révèlent une restauration récente et à grands frais. Respect du passé, marque du modernisme, préoccupations fonctionnelles, et éthiques contemporaines. Des capteurs solaires, actuellement totalement inutiles, ont été harmonieusement intercalés aux ardoises du toit. Mais le souffle des explosions a mystérieusement épargné ce monument.

À la recherche d'un contraste esthétique audacieux, les architectes de la rénovation ont accolé à l'extrémité ouest de la façade un long cylindre de béton. C'est une vaste gaine technique qui contient aussi les ascenseurs et un escalier de secours. Elle est terminée par une terrasse circulaire. Sur cette terrasse, il y a un homme. Il est en chemise. Il observe la flèche de la cathédrale, à sa base, là où elle disparaît dans la ouate noire. Il

évalue ainsi l'évolution du niveau de la poisse. Ce mot, poisse, pour désigner cette ouate noire, c'est lui qui l'a trouvé.

John est géophysicien de formation. À GREENHOUSE II, c'est lui le spécialiste des questions atmosphériques. Il a quarante ans, il est de taille moyenne, assez massif. Sa chemise n'est plus du tout fraîche, même crasseuse et sa barbe n'est pas entretenue. À l'époque, un peu par hobby, par marotte, un peu pour mieux les tester et bien les connaître, il avait fait installer deux petites stations de mesure, l'une au niveau du sol, l'autre juste sous les toits. Elles ont immédiatement transmis des données précises sur l'état de l'air, la mutation subie, la poisse. Très vite la station inférieure a cessé toute émission, mais les informations étaient bien suffisantes pour comprendre le pourquoi. Elle avait été attaquée, rongée, dévorée bien avant que l'autonomie électrique ne cesse d'elle-même.

Plusieurs fois par jour, John vient sur la terrasse. Il est satisfait, le niveau continue à baisser. Pourvu que ça dure.

En découpant dans la réserve les filtres au charbon de la ventilation, il s'était confectionné un masque à gaz rudimentaire, mais suffisant. Il avait enfilé un des cirés complets de la maison, verts, avec bottes et gants en caoutchouc. Il avait aussi eu la prudence de dégoter une paire de lunettes de baigneur. Et, avec cet attirail, il avait effectué une sortie au sol, les doubles portes, épargnées, faisant office de sas. Sa sortie n'avait duré que trois minutes. Les autres l'avaient vu revenir, surgir du noir. Il était d'une autre couleur. Il avait frotté son index sur sa manche pour faire ressortir le plastique vert et mettre en évidence la pellicule de poisse qui le couvrait déjà entièrement. Les autres, derrière la vitre, avaient aussitôt compris le caractère terriblement inhospitalier de leur nouvel environnement. John s'était très prudemment dévêtu dans le sas, en portant une attention excessive à ne pas salir l'intérieur des habits. Il les avait suspendus à un cintre qu'il avait eu la précaution d'amener. C'était un type prévoyant et organisé.

— Alors ?

— Y a un connard qui a laissé sa voiture stationnée juste devant la porte. Marc a raison, c'est pas demain la veille qu'on changera les habitudes des automobilistes. Et il faut plus compter sur le type pour qu'il la bouge.

— Et le type ? avait demandé Ingrid.

— Ma lampe éclairait assez pour que je puisse l'apercevoir à l'intérieur. Il a l'air de dormir. Il est de la même couleur que mon ciré. Y a un truc bizarre. Il m'a semblé qu'il n'avait plus d'yeux. Deux trous. Grignotés par la poisse. Sans doute.

C'était là que John avait utilisé le mot « poisse » pour la première fois. Cela figurerait-il un jour comme une nouvelle entrée dans les dictionnaires ?

Marc avait dit :

— Tu exagères !

— Non, j'exagère pas. C'est un super Bhopal.

— Peut-être, mais ta façon de raconter !

Marc avait fait un geste énervé et John avait haussé les épaules.

— En tous cas, il est exclu de s'aventurer là-dedans.

Ingrid avait demandé :

— Et les autres.

John avait encore une fois haussé les épaules.

— Les autres ? C'est l'arche de Noé ici. Greenhouse two, l'Arche de Noé. Avec beaucoup de chance, comme colombe, on trouvera un corbeau.

Personne n'avait ri. Sauf Henri qui aimait bien le physicien.

À Greenhouse, ils sont sept. Le déluge, la catastrophe, la guerre — personne ne sait vraiment comment l'appeler — s'est produit dimanche, dimanche après-midi, à 17 heures. Ce qui explique pourquoi ils sont si peu nombreux. Il n'y avait ce

jour-là qu'une seule réunion, extraordinaire, pour peaufiner un congrès. Le directeur de GREENHOUSE II venait de repartir. Les autres étaient montés boire un verre avant de se quitter. Ils étaient restés les sept.

Outre John, il y a Marc. C'est l'autre permanent de la maison. 27 ans. Théologien. Dès la fin de ses études, reconverti dans l'éthologie. Depuis, étonnamment — étonnamment parce que cela a semblé détonner avec son tempérament et aussi avec les moeurs de la maison — il s'est mis à la pratique régulière et méthodique du culturisme. Culturisme et arc Zen. D'où sa surprenante carrure et son air de doux Rambo.

Francis, 42 ans, grand type, baraqué lui aussi, portant avec chic des costumes impeccables, et toujours, cravate ou col roulé. Il est le seul à continuer à se raser quotidiennement. Avec les moyens du bord. Tout en utilisant l'eau parcimonieusement. Il est délégué permanent de la principale O.N.G. internationale écologique.

Jochen, trente-cinq ans, rondouillard jovial et amical, envoyé par l'ONU, un politique.

Enzo, 30 ans, informaticien et matheux, est chargé de la conduite d'études très complexes de modélisation. Il se partage entre GREENHOUSE I et GREENHOUSE II dont il coordonne les programmes.

Enfin il y a Henri et Ingrid, le couple chargé du gardiennage et de la conciergerie. Henri est un type éminemment pratique, toujours prêt à donner un coup de main. L'institution lui doit beaucoup, tout le monde le reconnaît. Certaines de ses suggestions ont permis d'apporter des solutions déroutantes de simplicité et d'efficacité. Bien qu'il ne participe à aucune réunion, beaucoup viennent le trouver et lui soumettent quelquefois des problèmes, même très abstraits. Il représente un espace concret qui offre à tous un certain recul. Enzo le tient dans une très grande estime et l'admire beaucoup. En plus, sa présence offre

à tous ces intellectuels la possibilité d'afficher une ouverture démocrate dont ils sont fiers et qui les rassurent.

Ingrid, 26 ans, est une jolie jeune femme, même si elle prétend devoir faire très attention à son poids et pratique une diète compliquée mais efficace, tout à fait dans la ligne de la nourriture de bon ton ici. Elle est assez réservée mais directe et intelligente. C'est elle qui gère l'entretien et le personnel de nettoyage.

Jochen n'est pas un hôte fixe ou régulier de Greenhouse. C'est son deuxième ou troisième passage ici. Au début, Enzo et lui sont ceux qui supportent le mieux la catastrophe. N'étant pas d'ici, ils peuvent espérer que leurs proches ont été épargnés, personne n'ayant aucune idée de l'étendue du désastre. Dès l'instant du cataclysme toutes les communications, téléphone, radio, câble, satellite, ont été interrompues. Pour le moment, de manière définitive. Grâce à l'onduleur et aux systèmes de sécurité, l'électricité s'est maintenue quelques heures. Les capteurs solaires intacts sont devenus inutiles, le rayonnement est trop faible. Sous la charpente, la piscine douce leur assure pour l'instant une eau à peu près potable. Pour la nourriture, Henri et Ingrid réussissent encore à se débrouiller avec les réserves courantes. Une chance que la cafétéria soit située dans les combles. Seuls les deux étages du haut, le toit et la gaine technique ont été épargnés.

Depuis que la poisse a commencé à baisser, cinq jours ont passé. Ce nouveau matin, ils sont tous avec John sur la terrasse. Personne ne parle. En bas, les premières rues apparaissent autour de la butte où se trouve perchée l'institution écologique. La poisse se retire comme une lente marée.

Excepté tous les vitrages et les toitures, les maisons de pierre ou de béton ont plutôt bien résisté. Les voitures stationnées n'ont pas bougé. Celles en mouvement se sont arrêtées là où la mort a cueilli leur chauffeur. Une mort qui n'a pas été

immédiate comme l'indique les endroits insolites où se retrouvent certains véhicules, les chauffeurs aveugles ayant encore essayé d'en maintenir la conduite, selon un réflexe de propriétaire soucieux avant tout d'épargner les carrosseries et inconscient encore de l'interruption imminente et définitive de leur vie. De la vie, toute vie.

En se retirant, la poisse – on le voit très bien, même du toit – a laissé une couche épaisse de plusieurs centimètres d'une huile grasse et figée, noire anthracite, légèrement luisante malgré la lumière poussive.

Ingrid montre un amas, en bas, au bord d'un trottoir. Personne ne fait aucun commentaire, ce n'est pas nécessaire. Malgré la couche de pétrole, ce que sont ces formes est parfaitement clair. Surtout à cause de plis huileux des étoffes. Des corps, en grappe, dans un mouvement de noyés échoués.

Marc demande :

— Et en dessous ?

Par en dessous, il entend plus bas, dans la poisse, dans le monde encore caché par cet horrible brouillard. Personne ne répond. Il ajoute, hésitant et honteux :

— Sommes-nous les seuls ?

Personne ne peut ni ne veut savoir. Ils quittent la terrasse en silence.

Ingrid et Henri préparent le repas. Enzo vient les aider. Hier il a fait des pâtes fraîches avec le dernier sachet de farine. Ils ont ouvert une bouteille et fait la fête. Un peu par hasard. Un peu pour fêter les premières rues qu'ils devaient découvrir aujourd'hui.

Mais ce soir, personne ne dit rien. On mastique consciencieusement. Tout le monde a fait sien l'énoncé diététique d'Ingrid qu'en mâchant on se nourrit mieux et augmente l'absorption, tout en diminuant plus rapidement la sensation de faim. Pourtant jusqu'à maintenant on ne s'est pas trop privé sur

la nourriture. On sait que ce ne sera pas le premier problème. Un instant John se met à siffloter. Francis lui jette un regard énervé. Et John, extrêmement arrangeant aujourd'hui, comme s'il se sentait tout à coup coupable ou responsable de ce qu'il leur a fait voir, arrête aussitôt.

Après le repas, ils attaquent tout de même le sujet inévitable. La question d'une sortie. Elle s'impose. Pour une seule raison. L'eau. C'est elle qui, la première, les poussera dehors.

John aborde le problème, et le résume en même temps à sa façon :

— Quels cons, ces écolos ! nos misérables piscines, des jacuzzi, presque des baignoires.

Francis a envie de riposter — réflexe, défense de l'idéal — mais cette fois l'absurdité de leur situation l'oblige à en convenir.

Il faut tenter une sortie. D'abord, un effectif réduit. À deux. Juste voir comment c'est, ce qui est possible, ce qu'il faudrait faire. On peut essayer déjà demain. Super Rambo, Marc, a les mains moites. Il est soulagé quand spontanément Henri et John se proposent.

Lendemain matin — matin signifie juste début, première partie du jour, car la lumière ne varie presque pas, comme à travers un verre dépoli ou plutôt une vitre couverte de poussière, avec son intensité jaunâtre et miteuse. Ils sont à nouveau sur la terrasse pour suivre la première sortie. Henri et John sont déjà visibles. Francis a amené des jumelles. En principe pour mieux surveiller la progression des deux explorateurs. Enzo s'est proposé, si jamais il s'avérait nécessaire d'envoyer quelqu'un à leur secours. Marc s'y est alors senti à son tour obligé. Jochen ne semble pas assez sûr. Et Francis non. Sans doute parce que l'on n'envoie pas un général en première ligne.

On les voit très bien à l’œil nu. On dirait deux grenouilles — « *Hyla meridionalis* » murmure Francis, qui a fait de la biol avant un DEUG en Hautes études administratives —, deux grenouilles vertes, deux rainettes dans leur ciré vert bordé de jaune, avec dans le dos l’inscription « GREENHOUSE II » bien visible, et sur la manche, respectivement « CE8 » et « CE7 ».

— CE8 s’arrête.

— CE8, c’est Henri ?

— Ouais, Henri.

Mais d’appeler leurs camarades par des sigles et des numéros semble les amuser et détend l’atmosphère.

Leur marche est difficile, cela se voit. Ils doivent lever les pieds et les poser très verticalement, pour éviter de glisser. Ils avancent côte à côte. Un peu comme des robots. Ou comme ces petits jouets de plastique qu’on laissait courir sur les tables et qui se dodelinaient derrière une ficelle emmenée par un petit lest. Ils ont traversé la rue légèrement en contrebas. Ils arrivent vers les premières voitures. Francis promène ses jumelles un peu ailleurs. Une masse ronde dépasse de la boue huileuse, un masque noir, une bouche grande ouverte. Ce que John a raconté est vrai, les orbites sont vides, les yeux ont disparu. Comment ne pas associer avec la superbe affiche de mode, un cormoran pris dans le mazout d’un tanker échoué — au moins, dans la publicité, l’animal condamné avait de beaux yeux oranges. Francis aimerait mieux ne pas passer les jumelles plus loin, mais Ingrid insiste.

— C’est mon mari.

Francis n’est pas certain qu’ils soient mariés. Il lui passe les jumelles à contrecœur, il craint les réactions. Il faudra pourtant bien qu’ils supportent le spectacle. Ça n’a jamais été dans ses habitudes de cacher la merde au chat. Quand c’est nécessaire, il ne se gêne pas d’utiliser cette expression crue. C’est souvent

la seule manière d'amener un auditoire à accepter certaines évidences.

— CE7...

— John.

— ...entre dans une maison.

— Henri attend dehors.

— Voilà John qui revient. Ils y retournent tous les deux.

Le temps passe. Pas très long. Mais sur la terrasse l'inquiétude monte vite.

— Mais qu'est-ce qu'ils fichent !

— Ah ! Les voilà !

Jochen regarde sa montre :

— Ils vont être en retard.

Ensemble, ils avaient convenu de la durée de la sortie, quarante minutes.

— C'est pas dit qu'ils puissent consulter leur montre. Surtout si leurs gants sont sales.

— Ils le sont, confirme Enzo qui a les jumelles à son tour.

— Alors ils ne peuvent rien toucher.

— Ils reviennent.

John s'est baissé et a ramassé quelque chose qu'il fourre dans le sac en ciré qu'il a emporté.

— Il prélève de la boue de poisse. Il m'a promis d'en ramener des échantillons.

Tous redescendent, soulagés et bavards, pour les accueillir au sas. Ils plaisantent tandis que les deux autres se dévêtent derrière la vitre interne.

Leur compte-rendu aura forme de conférence, un briefing autour de la table ovale.

Dans le sas John a dit à Henri :

— Ça nous rend plus importants.

Henri a confirmé :

— Oui, on est des Messieurs.

Et John commence la présentation par :

— Retour sur terre des cosmonautes.

C'est désormais évident. Il faut tenir. Ici. Le plus longtemps possible. Et voir si la baisse continue. Peut-être jusqu'au dégagement du lac.

— Parce que son eau serait buvable ? demande Ingrid, vaguement soulagée.

— Pourquoi pas ? Enzo et moi on a déjà fait des essais avec un prélèvement sur le ciré lors de ma première tentative. La boue flotte, et c'est normal. Comme le milieu est actuellement très stable, pas de vent, pas de pluie, pas de courant, même les scories semblent vouloir rester confinées dans les nuages, l'eau sous la couche reste probablement relativement potable. Les métaux lourds se concentrant au fond. Entre deux eaux, ce doit être buvable. Il faudrait pomper. Ça peut se bricoler. Mais il y a autre chose. Enzo ?

Enzo prend deux bols devant lui et allume une cigarette dénichée Dieu sait où dans ce monde de non-fumeurs. Il attend que le premier bol soit plein de fumée. Ensuite il fait couler cette fumée dans un second récipient placé en dessous. Une partie se disperse, mais la fumée est plus lourde que l'air, elle va remplir le bol. Elle y reste un certain temps, stable, au fond.

— C'est le danger. La poisse descend, elle devient plus épaisse, elle se comprime. Plus lourde, moins volatile, plus dense peut-être. Et elle finit par se concentrer au fond des cuvettes. Où elle peut rester longtemps. Sans vent, très longtemps. Par définition, les lacs se trouvent dans les cuvettes.

— Et nous, dans la merde ! conclut John très simplement.

Il enchaîne aussitôt :

— Ensuite, il y a encore un problème.

— Parce que ça ne suffit pas ! s'exclame Jochen.

John dépose devant lui, sur une plaque de verre pour protéger la table, un truc en forme de bouteille, vaguement essuyé et en parfait état.

— Ca ?... Par dérision, il joue à l'instit. C'est ?...

— Un détergent.

— Bravo, gagné ! C'est un emballage de produit à vaisselle.

Il sort ensuite du sac ciré un machin tout rabougri où pend une étiquette en papier avec un nom plus ou moins lisible.

— Une eau minérale bien connue ! Le produit à vaisselle, c'est du P.V.C. et le P.V.C, ça tient ! Tandis que la flotte, c'est du PET. Voyez ce qu'il en reste !

Francis approuve aussitôt.

— On s'est assez battu. Voilà la preuve absolue que le PET est parfaitement dégradable, biodé...

Sa pensée le rattrape et lui cloue le bec, les idées, et ses vieilles certitudes.

John confirme :

— Voilà l'eau potable qu'on aurait pu trouver. Grâce à nous, toutes les bouteilles sont en PET. C'est obligatoire depuis plusieurs années.

Marc s'est levé, il est tout pâle, il bégaye :

— Mais, mais, mais...

— Mais oui. Je laisse la parole à notre éthologue.

Et John se rassoit avec un geste cérémonieux.

Marc cherche un appui dans le regard des autres, mais les autres attendent, avec un sadisme un peu mou. Fais ton boulot, formule tout haut et clairement ce que tout le monde — tout le monde, enfin, nous sept —, avons parfaitement compris.

Ils lui laissent même le temps de réfléchir.

Marc s'exécute, piteux.

— Pour préserver l'environnement, pour le léguer intact aux générations à venir, nous avons condamné... les survivants.

— Les derniers survivants ! précise John.

Francis rectifie avec un peu de colère :

— Mais rien ne dit que nous soyons les seuls !

— Exact. Mais rien ne dit — et Jochen se surprend lui-même — que les éventuels autres survivants ne soient pas aussi buveurs d'eau !

Gêné de sa propre insolence, il essaie de rire. John lui envoie un sourire complice et solidaire, heureux de se découvrir soudain un allié dans son habituel cynisme.

L'intervention de Jochen est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Francis se lève brusquement, se précipite sur le whiteboard, prend un marqueur bleu et dessine une carte du monde. L'ayant déjà fait des centaines de fois, son croquis est rapide et précis. Il gribouille un vague cercle.

— Nous sommes ici.

Il change de couleurs, trace des flèches, des courants marins et atmosphériques, place différents fronts, dépressionnaires ou anticycloniques, émet plusieurs hypothèses. Série de catastrophes locales ? Divers points d'origine sont possibles. Cataclysme généralisé ? Il exprime aussitôt des réserves sur lesquelles il reviendra. Il trace de nouvelles lignes. Même dans ce cas, forcément, d'autres espaces ont été épargnés.

— Comme ici, dit Henri encourageant.

— Exactement ! confirme ironiquement John.

— Exactement, mais aussi beaucoup plus vastes, et pourquoi pas, beaucoup plus habités. Francis enchaîne pour éviter d'autres interventions : Ce cas extrême est de toute manière très peu probable. Ce genre d'accident est connu et maîtrisé. Souvenez-vous, l'intervention des Nations contre la dictature des champs pétrolifères. Pour des raisons écologiques nous avions à l'époque protesté avec la plus vive énergie. Même si beaucoup d'entre nous, moi le premier, étions pourtant d'accord avec le principe, les valeurs que les Nations défen-

daient. Eh bien ! Je suis allé là-bas. Juste après l'extinction des grands foyers d'incendie. Eh bien, c'était à peu près comme ici.

— À peu près, murmure John.

Enzo lui lance un regard pour l'encourager à se taire.

Francis poursuit :

— C'est vrai, c'était sans doute moins corrosif qu'ici. En tous cas, là-bas, les choses sont rapidement rentrées dans un ordre relativement acceptable. La plupart des catastrophes ont des conséquences moins épouvantables que ce que nous dépeignons ici. Nous le savons bien. Nous l'avons toujours su. Et utilisé. En général, à bon escient. Mais je vous en prie, entre nous, ne jouons pas au croque-mitaine. Il faut réussir à nous convaincre, non à nous décourager !

Enzo veut intervenir, mais Francis l'arrête :

— J'ai la certitude que tout cela est une erreur, un accident, un faux pas. Peut-être prévu, mais mal calculé. Par qui que ce soit, qui que ce soit ! Mais qui ne remet absolument pas en doute...

Il a un instant d'hésitation. Marc lui lance un regard anxieux. Dans le désarroi créé par les événements et la confusion il peut compter sur sa fidélité.

Francis continue :

— Qui ne remet pas en doute, notre marche en avant, les progrès... Je veux dire : la nouvelle orientation d'un développement respectueux de l'environnement, ce progrès progressif — je sais, c'est un pléonasme, mais pas pour tout le monde. Un développement présidé par la raison. Je commence à comprendre que cet élément, raison, est un des apports les plus importants des mouvements écologiques actifs et pragmatiques comme le nôtre.

John qui se curait les ongles se met à siffloter en sourdine. Francis ébauche le geste de lui lancer son marqueur à la figure mais s'efforce de rire.

Enzo, soucieux d'abrégier maintenant rapidement et de ne pas laisser s'envenimer les choses, prend la parole au vol.

— Tu as sans doute raison. John a imaginé le pire. Mais c'est aussi notre travail. Nous devons savoir que ce pire reste possible. Cela veut dire : d'abord essayer de tenir ici le plus longtemps. Dans le même temps : continuer à explorer l'extérieur. Ceci pour chercher d'autres ressources. Et aussi, pour mieux évaluer cet environnement hostile. Cela veut aussi dire, pour le pire des cas, préparer notre départ.

Ingrid et Marc réagissent en chœur :

— Nous ! Partir ! Il n'en est pas question !

— Oui ! Un départ éventuel. En étant prêts, le mieux et au plus tôt, nous nous accordons le luxe de pouvoir prendre cette décision le plus tard possible. C'est la seule façon de retarder cette éventualité — cette éventualité — au max.

Henri intervient :

— Je crois que Monsieur... qu'Enzo a raison. Et pratiquement ça peut s'organiser.

Enzo se rassoit. John lui lance un regard interrogatif, il a oublié un point. S'il veut, il peut l'aborder lui, mais le tact d'Enzo est sans doute préférable.

— Ah ! Encore un truc.

— Quoi encore ! s'exclame Francis.

— La fierté de notre office du tourisme. La ville la plus haute. Son air...

Jochen :

— C'est une page de pub ?

Francis répond pour Enzo :

— Ils veulent dire — ils, ce sont ces deux-là — que dans les villes à plus basse altitude, la situation peut très bien être moins bonne.

Enzo confirme et ajoute :

— Et surtout, il montre du doigt le bol qui a servi à la démonstration : Nous sommes peut-être les premières terres émergées. Ou les dernières.

Silence. De tous. Lourd. Henri intervient.

— Eh bien, c'est pas joli joli tout ça, mais j'ai faim. J'y vais.

Il se lève, Jochen l'arrête.

— Vous avez déjà fait la sortie. Restez ici, je vais aider Ingrid.

— Merci, c'est gentil. Vous êtes vraiment sympa. Quelqu'un veut une bière, il en reste quelques-unes.

Dès le lendemain on passe à la réalisation des objectifs fixés. On ne parle presque plus des gens, du tissu social extérieur, des proches dont on est définitivement sans nouvelles. Les premiers jours, immédiatement après le Dimanche Noir — un nom bien sûr inventé par John — les êtres chers avaient été la première et la principale préoccupation. Les tentatives d'appel téléphonique multiples. Henri avait essayé d'alimenter le réseau puis la radio avec les batteries de secours, mais le silence était resté complet. Rapidement ce silence était devenu indissociable du chaos et lui était désormais systématiquement associé. L'environnement terriblement corrosif agit aussi sur les mémoires. Maintenant, le souvenir des autres — et des liens familiaux et sociaux qu'ils représentaient — semble s'être dissout dans la poisse. Malgré les tensions croissantes, les sept de Greenhouse — cela n'est bien sûr pas encore exprimé ni clairement identifié — se sentent peu à peu appartenir à un même corps — dans le sens d'une corporation, la corporation des survivants. Et une mission nouvelle semble en décou-

ler. Elle s'impose avec d'autant plus de force que le désastre a tout chamboulé. Avec elle, des obligations et des devoirs nouveaux. Tout ceci est tu, caché, encore très inconscient. Aucune des multiples questions fondamentales qui découlent d'une survivance absolue n'a encore effleuré les lèvres de qui que ce soit. Il n'est encore venu à l'esprit de personne — ni à l'audace ironique du géophysicien — d'affubler l'unique femme de l'équipe, du seul nom mythique qui pourtant finira pas s'imposer : Ève.

Ils effectuent plusieurs sorties. Henri est de toutes. Chacun s'y sent soutenu par son apparente insouciance, en même temps que son sérieux et son fameux sens pratique. Marc l'accompagne une fois, Enzo plusieurs, John souvent. Ils découvrent un stock de nourriture épargnée dans la cave d'un restaurant voisin. Henri propose d'utiliser la petite benne basculante du service d'entretien. Elle est intacte dans un garage qui a résisté. Greenhouse, entourée d'un jardin modèle, avec étang, roselière, etc., nécessitait un entretien important — le principe de complémentarité homme nature, cher à l'institution, un concept développé en priorité par l'O.N.G. de Francis, le bio-administateur de l'équipe. Un concept qui sera bientôt mis à rude épreuve. Essayer la benne, c'est l'occasion rêvée de tester un véhicule à moteur et son comportement dans la poisse — maintenant, le mot poisse désigne aussi bien la forme gazeuse de brouillard que son état huileux, selon que l'on en parle pour les espaces dégagés ou pour les zones immergées.

La sortie s'avère désastreuse. Les obstacles, prévus mais trop nombreux, jonchent chaque recoin. Parmi ces obstacles, les corps. La couche d'hydrocarbures, son travail corrosif apparemment terminé ou ralenti, semble les préserver de la putréfaction. Ensuite, la poisse. Les puissants pneumatiques y patientent malgré les énormes nervures dessinées dans leur caout-

chouc. Ils crachent des jets de boue noire nauséuse. La poisse encrasse immédiatement les roulements et pénètre rapidement jusqu'au coeur du moteur. Ceci provoque des ratés retentissants, complètement stupéfiants dans ce monde du silence déjà perturbé par le ronronnement d'abord régulier de la machine. Henri, Enzo et John sont de la sortie. Les autres surveillent l'opération depuis la terrasse. Le spectacle confus est inquiétant. De brèves explosions diffusent à l'extérieur du capot. Sans doute à cause de poches de gaz. Elles provoquent d'étranges incendies bleus, au raz du sol, au raz de la poisse. Heureusement ils restent localisés et éphémères, comme des brûlures d'alcool répandues par mégarde sur une table et que leur propre souffle éteint. La conclusion s'impose, l'emploi d'un véhicule à moteur est ici impossible.

— C'est le triomphe de l'écologie ! résume John, le poil roussi mais hilare.

Son mauvais goût ne fait plus recette.

Pourtant il est évident que si un départ devenait nécessaire, il faudrait emporter de la nourriture et surtout la plus grande quantité d'eau possible. Or l'eau est lourde, très lourde.

Finalement le stock du restaurant est ramené en brouette. De nombreux voyages. Avec une fois la perte de toute la cargaison qui se répand dans la poisse.

Henri et Enzo imaginent un prototype de pousse-pousse. Une partie des VTT — Vélo Tout Terrain — de Greenhouse sont intacts. Pour couper l'herbe sous les pieds de Francis, John relève leur apport écologique évident et persistant jusque dans la poisse.

Par définition, un pousse-pousse a deux roues. Mais, pour qu'il puisse supporter le maximum de charge, on l'équipe de deux paires de roues, indépendantes, sur deux axes courts. Henri suggère judicieusement de ne pas démanteler les cadres des vélos. Comme cela, selon les besoins et l'éventuelle évolution du terrain, il sera toujours possible de reconstituer les

deux VTT complets. On en profite pour équiper chaque roue d'un frein qu'on couple deux à deux aux poignées, aux extrémités du double timon. Le premier pousse-pousse terminé est testé, avec succès, pour finir le transbordement des marchandises du restaurant abandonné. Ce soir là il ramène six bouteilles de champagne. Une des bouteilles est pour son baptême — Eagle, du nom du Lem qui déposa le premier homme sur la lune. Les autres bouteilles, pour faire la fête.

Quand Henri et Ingrid se retirent en fin de soirée, toute l'équipe les encourage à poursuivre la fête dans l'intimité.

Le lendemain Francis les prie de venir un instant s'entretenir avec lui.

— Je vais sans doute paraître indiscret. Depuis combien de temps êtes-vous... ensemble ?

Ils se sont mariés il y a trois ans, juste avant leur engagement ici.

— Nous vivions ensemble depuis un an déjà.

Francis prend un ton dégagé mais précis :

— Toujours pas d'enfants ?

Ce qui clairement veut dire : comment faites-vous, ou : qu'est-ce qui se passe ?

Henri commence à expliquer :

— Ça fait quelque temps...

— Que nous en parlons, l'interrompt Ingrid. Mais je trouve que c'est encore un peu tôt. Je prends la pilule.

Francis surprend le regard qu'Henri lance à sa femme. Avant pourtant d'aller dans son sens. Avec ce qui se passe, ce n'est pas le moment d'avoir un gamin. Ingrid ajoute qu'elle n'a pas de stock de pilules. L'entretien s'arrête là, sans que Francis justifie sa curiosité.

Il convoque une réunion pour après le repas du soir. En s'excusant cette fois plus clairement, il avertit Ingrid de l'objet de la conférence. Il l'explique aux autres :

— J'ai eu plusieurs discussions avec Marc. C'est notre éthologue, ne l'oublions pas. Les réflexions qu'il fait sur les nombreuses nouvelles questions qui nous interpellent...

Il lance un oeil sur John pour voir si celui-ci ne ricane pas.

— ...sont importantes. John trouvera particulièrement amusant que l'initiative vienne de moi. Il y verra sans doute un aveu, une reconnaissance de notre statut de survivant. J'objecte immédiatement que c'est uniquement la suite logique de l'hypothèse scientifique proposée, très raisonnablement, par Enzo. Tout organiser comme si nous devions être les seuls survivants.

— Et alors ! demande Jochen qui, bien qu'étant le politique officiel du groupe, supporte de moins en moins ces périphrases interminables — pourtant éléments constitutifs des commissions auxquelles il participait d'ordinaire.

— Et alors ? encourage John — un encouragement qui s'adresse surtout à Jochen, pour pousser ce petit homme bedonnant à plus manifester cette agressivité ironique qu'il lui découvre.

— Et alors ? Eh bien, j'ai eu une discussion ce matin avec Ingrid. Aussi avec Henri, bien sûr. Jusqu'à maintenant, ils avaient décidé. C'est bien ça ?

Henri acquiesce.

— De ne pas encore avoir d'enfant. Or je suis convaincu, malgré la précarité de notre situation, que la nouvelle donne au contraire exige que... que nous les encourageons à procréer. À procréer. Au plus vite.

C'est tout. Francis a terminé ; John décèle un léger tremblement dans sa voix. Est-ce une gêne liée au caractère très intime de la question ou ses propos contiennent-ils quelque chose de l'ordre de la menace ? Quand plus tard John interroge Enzo, celui-ci préfère rester évasif, il n'a rien remarqué.

Avec une très haute conscience de ses responsabilités et des responsabilités des autres, Francis a mis sur la table une préoccupation fondamentale. Une préoccupation qui les concerne tous. Déjà. Et qui les dépasse, qui les transcendent. À des niveaux très divers, ils y ont forcément songé. Survivance, même déniée, implique descendance.

Avec sa très haute conscience de leurs responsabilités, Francis a aussi offert au ver une occasion. Celle de pénétrer le fruit.

La Danse de l'ours

Ce matin sur la terrasse au sommet de la gaine technique, il n'y a personne. Il n'y a personne pour assister au départ des sept petites grenouilles vertes, les *Hyla meridionalis* du bio-administrateur. Dodelinant dans la poisse noire et grasse, elles quittent Greenhouse, avec leurs deux araignées d'eau, les pousse-pousse translucides, déjà difficiles à tirer.

Les rats quittent le navire, mais le navire ne coule pas. Il dresse toujours sa belle façade de palais à l'ancienne. Même abandonnée, Greenhouse, la maison verte, domine la poisse, cette mer noire, épaisse, déserte et désolée. Et ceci, pourquoi pas, jusqu'à la nuit des temps. Mais la nuit des temps semble proche.

Les rats quittent le navire, le navire est à sec, le départ s'est fixé de lui-même. Il est connu depuis plusieurs jours, décompté. La piscine a fait fonction de vaste clepsydre. L'hommage cinglant de John au génie horloger des anciens Romains avait été très mal reçu. Même par Enzo. L'aspect séducteur et surtout la protection que son humour ironique assurait à John semblaient désormais sans effet face au nouveau type de rapport engendré par le désastre.

— Entre ton ironie et le désastre, il y a juste un petit problème d'échelle, avait commenté Enzo.

Et John avait bien dû le reconnaître.

— On apprend tous les jours quelque chose. C'est pour cela qu'il ne faut pas mourir le matin.

John avait compris. Mais n'était pas guéri.

Le corps des pousse-pousse est constitué d'une grande poche de plastique transparent, du P.V.C évidemment. Henri en avait trouvé tout un rouleau qui avait miraculeusement survécu aux interdictions obtenues par les écologistes. La poche contient cent cinquante litres d'eau. Deux pousse-pousse, trois cents litres. À raison de deux litres par personne et par jour, ils peuvent tenir trois semaines, vingt-et-un jours. Après, advenue que pourra ! Au-dessus, en hamac, une autre poche contient les vivres secs. Ils ont aussi pris quelques ustensiles, ceux déterminés comme indispensables après des discussions interminables. Le poids total de chaque pousse-pousse est de deux cent huitante kilos, un maximum fixé en fonction de la solidité des roues et de la maniabilité. Et de critères beaucoup plus imprévisible, comme la résistance des bêtes de traits ; ici, les sept fonctionnaires de Greenhouse, les sept survivants.

La sortie de la ville est difficile. Dès la périphérie proche, les premiers pâturages, il y a moins d'objets, moins de corps aussi, moins de mort. Très vite, ils suivent la ligne de crête. Dans les champs, la progression est plus aisée que sur les routes qui restent très encombrées. Elles ont fonctionné comme collecteur. Malgré sa compacité, la poisse s'y est écoulée peu à peu, alors que l'herbe en a absorbé une partie.

— Empoisonnant la terre pour des années, constate Francis amer.

Il suffit de contourner les obstacles. En général du bétail mort, les quatre fers en l'air. Dans des positions grotesques qui dans d'autres circonstances pourraient prêter à rire. L'équipe ne rejoint les chemins que pour franchir les clôtures. Malgré l'inquiétude — chacun s'est retourné plus d'une fois sur la silhouette de la vieille bâtisse qui dépasse longtemps au-dessus des quelques maisons émergées —, malgré l'angoisse — ne rien savoir de ce qui les attend —, malgré les bouleversements que représente ce départ vers l'inconnu, on manifeste une

bonne humeur et une excitation enfantine. Jochen le fait remarquer :

— On dirait des mômes en course d'école.

— Oui, mais la maîtresse n'est qu'à Henri, dit Francis qui se reprend, confus.

Vu la précarité de l'eau et la sécheresse de l'air, les cirés, bien qu'inconfortables, offrent l'avantage de maintenir l'humidité des corps en limitant la perte d'eau par évaporation de la sueur.

— Ça baigne ! dit John.

L'humeur est bonne. Pourtant, plus ils avancent, plus le paysage révélé confirme la situation désastreuse. Comme l'avait supposé Enzo, le niveau de la poisse s'est encore abaissé, mais en se concentrant. Et la plaine au-dessous d'eux, maintenant qu'ils sont sur la crête extérieure, est complètement noyée dans cette poisse. À perte de vue. Jusqu'aux montagnes en face, visibles malgré la faiblesse de la lumière. Entre poisse et ciel scrofuleux, l'air est étrangement limpide et clair.

— Pur, constate John, géophysicien, spécialiste atmosphérique de GREENHOUSE II.

L'état des lieux, l'état de la région, le paysage, dictent leur route. Longer la crête. Vers le Nord. Le Nord, parce qu'ils savent que dans cette direction la chaîne se prolonge plus loin, offrant plus de route, plus d'espoir, nourriture, eau, vie, etc.

Au soir, ils ont parcouru quinze kilomètres. C'est peu. Ils sont fourbus, ils ont faim. Ils mangent. Henri et Enzo font un essai de feu. Après une déflagration bleue, fulgurante et éphémère combustion de gaz qui court une fraction de seconde sur plusieurs dizaines de mètre, le feu prend et se maintient, mais il faut régulièrement éteindre la poisse qui s'enflamme à la périphérie du foyer. La fumée est noire, légèrement puante, sans doute toxique. Mais ils se sentent lourd d'un peu d'indifférence et rassuré par la lumière.

Pour dormir, chacun a droit à une feuille de plastique, trois mètres sur trois, avec leurs noms respectifs. Francis, Jochen, Marc, John, Enzo, Ingrid et Henri. Les deux derniers partagent la même feuille.

Francis les invite à aller un peu plus loin.

John traduit :

— Il veut dire : pour qu'on ne vous entende pas remplir au mieux vos obligations.

Marc l'attrape avec ses gros gants au revers du ciré, mais réussit à se contrôler. John se dégage mais s'excuse.

La nuit descend sur les sept formes — six puisque Ingrid et Henri n'en font qu'une — opaques, vaguement translucides, moins noires ; et, à cause de l'épaisseur de plastique, plus floue que les quelques cadavres rencontrés dans le coin. Le spectacle est surréaliste. Sous les arbres, accrochés à des branches avec un soin méticuleux mais ridicule en d'autres circonstances, il y a les sept cirés, chacun soigneusement boutonné sur un cintre. Et les bottes sont plantées à l'envers sur des baguettes, juste à côté des plastiques.

La fatigue du chemin amène tout de suite le sommeil. Profond. Dans cette obscurité totalement silencieuse, sans étoiles, sans oiseaux, sans vents, sans vie.

La bonne humeur — très relative bonne humeur — ne dure pas. Chacun s'enferme un peu plus. Les jours se suivent, la petite caravane avance. Jamais plus de vingt kilomètres, souvent moins. Le paysage change peu. Au-dessous, toujours la poisse. Au-dessus, toujours le ciel lépreux. Quelques cadavres, toujours semblables, minéralisés dans l'huile anthracite, quelques charognes de gibier, quelques hameaux sans ressources intéressantes. Notre ville était bien la plus haute, nous sommes les survivants, tout autre espoir a disparu. L'eau baisse. À son tour, la poche joue les clepsydres. Fatidique. Bien plus que la douce piscine de la luxueuse maison verte, perdue, là-bas.

Un objectif, avancer.

Le seul qui a quelquefois des mouvements presque joyeux et rieurs, c'est Jochen. Il s'en explique :

— Je suis né entre les gradins d'un parlement, élevé pour hanter les tribunes. Ici, c'est un peu différent. C'est une vie... — il se reprend, le mot vie — c'est un futur que je n'aurais jamais imaginé. Il est en tout cas moins convenu. Il ricane timidement : Un peu plus... vivant, un peu plus dur.

Il aurait dû dire : beaucoup plus dur.

Le plus taciturne, c'est Marc, l'éthologue. La catastrophe l'a, lui, complètement déstabilisé. Pendant la marche, il parle tout seul, il marmonne, il cherche à se reconstituer le monde. Quelquefois, John l'appelle Dieu. Au départ de Greenhouse on lui a interdit d'emporter des livres. Il en a quand même dissimulé un sous son ciré. La Sainte Bible. Les autres se moquent. Un temps Marc avait été militant marxiste, son travail à l'institution en avait conservé une certaine méthode. Il s'explique. La Bible est simplement le livre qui concentre le plus de culture.

— Notre culture, ajoute-t-il.

Malgré son état, et la fatigue générale, il persiste à entretenir son corps, un travail systématique sur chaque muscle. Le soir, les autres le voient faire des appuis faciaux sur le carré bruyant de son plastique.

Enzo réfléchit.

John continue à plaisanter, se moquer, persifler, envers et contre tous, mais n'a plus l'air d'y prendre plaisir ni d'en tirer les bénéfices qu'il avait cru y trouver.

Francis dirige. Depuis le départ, même avant, il se considère comme le chef. Il a déjà des manières de général, même dans ses gestes et ses attitudes. Ne consulte presque plus les autres, ordonne souvent. Les mercis et s'il vous plaît ont disparu de ses civilités. Il ne réagit pas quand John lui dit retrouver le

brillant président d'assemblées générales souvent vu à l'oeuvre.

- Ton vernis démocratique résiste mieux aux U.V. qu'à la poisse !

La remarque glisse comme l'eau sur les plumes d'un canard. Mais l'eau manque.

Si Francis dirige, c'est toujours Henri qui trouve toutes les solutions pratiques. Si Francis est la tête, Henri est la main. Et les mains sont ici immensément nécessaires. Pourtant Henri ne récolte pas la reconnaissance dont il jouissait avant. On ne le recherche plus. Souvent il se fait maltraiter. Aussi par Ingrid.

Elle continue à être aimable et souriante avec les autres. Quelquefois un soupçon coquette, elle l'a toujours été. Mais dans ce paysage ! Peut-être le zèle conjugal d'Henri, pourtant imposé par le groupe, la lasse. Elle le rabroue, l'envoie paître. Mais l'herbe aussi n'est plus comestible.

Enzo, le matheux, cherche. Au raz du sol. Il sollicite l'aide de Francis, puisque celui-ci est aussi biologiste. Aux haltes, il fouine, creuse, déterre, sort quelques tubercules noircis par les infiltrations volatiles. Francis les lui identifie. Un soir enfin, il ramène quelques patates presque décentes. Les autres le railent mais il obtient qu'on en charge quelques kilos. Les pousse-pousse sont de toute façon chaque jour plus légers.

— Il est très probable que la poisse pénètre de plus en plus dans le sol. Nos chances de trouver quelque chose diminuent.

La crête devient plus douce. Elle finit par disparaître, mais sans perdre d'altitude. Ils ont atteint une région de hauts plateaux. Depuis le départ, ils ont parcouru un arc de cercle vers l'Est. Ce nouveau paysage donne un coup de fouet, même s'ils savent qu'ils arrivent sur des terres semi-désertes, traditionnellement moins hospitalières. Mais, depuis le déluge, quel sens à l'hospitalité ?

Un matin, Enzo, déjà debout, réveille les autres très tôt :

— Regardez.

Ils ne le remarquent pas tout de suite mais la couleur du ciel a changé. Il est moins jaune, plus blanc, un peu plus lumineux, parcouru de mouvements ascendants, descendants. L'odeur de l'air aussi est différente. Aujourd'hui la caravane force un peu l'allure.

Le ciel différent se maintient plusieurs jours. Ce si peu de chose semble un tel changement — la nouveauté est une valeur très relative. L'espoir qu'il a fait naître est sur le point de s'éteindre quand le ciel change encore. Progressivement et pas immédiatement perceptible. C'est comme une entrée à l'intérieur même du ciel. Le brouillard. Du brouillard humide. Humide ! Du brouillard humide ! Le noir de leur ciré se met à couler. Enzo retire son gant. Sa main s'obscurcit pourtant et cette saleté est corrosive. Mais la poisse qui se dépose est fluide.

— De l'eau !

Peut-être l'eau contenue dans ce brouillard annonce-t-elle la présence d'une nappe à l'air libre, un échange avec l'air ? Enzo émet des doutes. Il en discute avec John. L'eau résiduelle, la vapeur d'eau, celle contenu dans l'air le jour du déluge peut très bien s'être maintenue jusqu'ici, sans doute au-dessus de la croûte du ciel. Pour John, les deux hypothèses sont plausibles, impossible de trancher pour l'instant. Il faut continuer. Mais un point est sûr et porteur d'espoir, quelque chose a changé. Il n'y a que cela qui soit certain.

Avec Enzo et Henri, ils réfléchissent à un collecteur. Même sale, l'eau de brouillard doit pouvoir être récoltée, par simple condensation. Ensuite obtenue par distillation, ou même rien que par couches. Les résidus de poisse flottent — hypothèse déjà vérifiée — et restent à la surface. Les pousse-pousse perdent leur tête de clepsydras impitoyables.

Mais un conflit éclate, le premier si violent. Francis a poussé Henri à se mettre à table — façon de dire qui survit au déluge. Il sait maintenant que le couple a menti, ça fait déjà plus d'un an qu'ils veulent avoir un enfant. Quand Henri le reconnaît, Francis se met à le frapper et à l'insulter. Henri se protège avec ses bras. Francis va vers Ingrid, lui dit quelque chose de très grossier puis annonce la nouvelle à toute l'équipe. Il le fait comme la proclamation d'un jugement : il y a deux traîtres parmi nous. Deux traîtres parmi les survivants. Puis Francis laisse éclater sa rage. Il écume. La réaction des autres est plus lente, plus discrète, plus surprise aussi et moins immédiate. Mais chez chacun, cela fait son chemin.

Le brouillard est imprévisible. Il dépend de la hauteur du ciel. Il a aussi l'air plus blanc. Le collecteur fonctionne. Le premier litre d'eau produit est partagé. Francis prétend qu'Henri n'y a pas droit. Les autres protestent, Henri se sent blessé. Il est inquiet. Il essaie de parler avec Ingrid, de la mettre en garde. Ingrid l'écoute, sans bonté ni pitié, mais malgré elle tout de même. Henri crie danger, danger pour les deux. Ingrid sent qu'il a raison, en même temps, elle le trouve lâche. Il la dégoûte tout à coup. Elle regarde les autres. Elle essaie pourtant de dire quelque chose de gentil.

Jochen — pourquoi lui ? — conseille à Francis de les avoir à l'oeil.

— Nous ne survivrions pas à la perte d'un pousse-pousse. Ni à celle de... de la femme.

Ensuite il cherche à renouer avec Henri. Etrange mouvement de va-et-vient, Jochen l'ancien, Jochen le nouveau.

Le soir suivant — on s'est arrêté tôt — est assez clair avec un brouillard qui semble limpide. Tout de suite, avant le très maigre repas, avant le feu, avant la nuit, bien avant la nuit, Enzo, après avoir étalé son plastique, ôte son gant de caoutchouc. Sa main se couvre de gouttelettes d'eau mais reste propre. Il retire son deuxième gant, enlève son ciré qu'il suspend comme

toujours au cintre, ôte son pull-over, noir et crasseux, le même depuis le jour du déluge, jamais lavé. Il reste torse nu, il tire la langue, il rit. John l’imite. Puis Jochen et Francis. Marc à son tour. Ingrid aussi, sa poitrine est belle. Enfin Henri. Enzo se met à poil, il rit, les autres suivent. Ingrid aussi, elle est belle, la toison de son sexe est épaisse, un peu rousse. À côté d’elle, Henri semble grotesque. Chacun, sur son plastique, s’est mis à danser. Une petite danse, d’un pied sur l’autre, tourné vers les autres, un peu une danse d’ours. On rit silencieusement. Soudain Francis remet ses bottes et sort de son plastique. Nu avec ses bottes — quel batracien ? — il a une allure de guerrier lacédémonien. Il va vers Marc, lui fait signe, lui dit quelque chose. Marc met ses bottes à son tour.

Henri qui leur tourne le dos, rit un peu plus fort. Il ne les remarque que quand ils sont au bord du plastique du couple. Marc, l’éthologue culturaliste, l’ancien marxiste, l’attrape par les épaules, l’attire contre lui et l’immobilise d’un seul bras. Francis retire ses bottes et s’avance sur le plastique. Ingrid est au centre. Elle est belle, elle est nue. Elle le voit venir, elle comprend, elle est d’accord. De toute manière, Francis ne demande pas d’avis. Les autres regardent, dansant toujours, tout doucement. Francis est tout près d’Ingrid. Henri veut crier, mais Marc le muselle dans son bras. Francis caresse les épaules de la femme, avec une rudesse douce, mais sans aucune trace d’un jeu séducteur. C’est une caresse de mâle. Ingrid pose la paume de ses mains ouvertes sur le poitrail velu du chef des survivants, le bio-administrateur. Francis la prend et la pénètre. Debout. À chaque coup, il râle. Elle jouit en criant. Henri essaie de hurler. Marc le calme de force tout en lui passant la main dans les cheveux avec un geste étrange. Le coït brutal du chef et de la gardienne de Greenhouse dure peu. Francis remet ses bottes et retourne sur son carré. Ingrid se laisse tomber sur les genoux. Elle semble plutôt fière, contente et étonnée. Elle sourit. Elle ne cherche pas à éviter le regard de

son mari, ni non plus à le défier. Elle regarde et caresse quelquefois son ventre. Les autres continuent tout doucement leur danse de l'ours. Leur érection se calme. Francis s'essuie avec son tricot et se rhabille. Les autres aussi. Marc a relâché Henri, Henri reste debout, légèrement voûté, toujours nu, immobile jusqu'à la nuit. S'il pleure, personne n'en voit rien.

Le jour suivant débute comme n'importe quel autre. La petite caravane repart comme chaque matin. Peut-être parle-t-on un peu moins. Henri recherche Ingrid, Ingrid essaie de l'éviter. Elle passe parmi les autres. Son visage traduit ses états d'âme successifs. Elle a peur. En même temps elle se sent importante. Cette importance l'effraie aussi, elle sait qu'elle ira croissante. Si Francis est le chef de l'expédition, elle en est devenue le coeur. Le coeur, le sexe ou le ventre. Bientôt ce sera la même chose. Ingrid pressent aussi que la place d'Henri...

Elle dit :

— Tu sais, je n'y suis pour rien. C'est aussi de ta faute. Le bébé... Non, je veux dire, tu n'as pas su.

Mais que n'a-t-il pas su ? Quelle faute ? Pour finir elle lui crie :

— Je n'en sais rien. C'est comme ça ! Lâche-moi, lâche-moi ! lâche-moi les baskets !

John intervient et rectifie :

— Les bottes !

— Hein ?

L'empêcheur de danser en rond jette un regard appuyé sur leurs pieds :

— Ici on dit les bottes. Lâche-moi les bottes, c'est comme ça qu'il faut dire !

Ensuite, Henri marche en queue du groupe. Enzo vient le chercher une fois pour qu'ils construisent un nouveau collecteur, plus important. Henri est d'accord. Avec John, ils travaillent tous les trois, mais en silence.

Avant la fin du jour Francis donne le signal du campement. Il n'y a pas de brouillard. Il fait installer les plastiques. Enzo doit en donner un, propre à Henri. Avant que ne démarre la routine quotidienne, le feu, le repas, la répartition des rations de plus en plus comptées, Francis commence à se dévêtir et invite les autres à en faire de même. Ingrid hésite.

— Toi aussi.

Même Henri. Ensuite Francis relance la danse de l'ours, celle qui hier s'était improvisée, cette émanation collective inventée par le groupe. Chacun est excité à la vue d'Ingrid. Elle semble plus belle. On la sent effarouchée en même temps qu'électrisée. L'électricité est générale. Ses seins sont durs, ses tétons saillants. Francis a sans doute décidé qu'elle sera désormais la femme du chef. Les autres — tout à coup, les autres sont les autres de chacun — sont-ils d'accord avec cela ? On s'épie. Francis les fixe un à un. Il s'arrête sur John. Il y a un instant de flottement. Puis John comprend, c'est même un ordre. Il enfle ses bottes et rejoint le carré d'Ingrid, retire ses bottes, s'approche de la femme, lui caresse les cheveux — depuis hier elle les porte dénoués. Il l'embrasse. Il la prend. Couchée. Avec force mais lentement. Les autres, sauf Henri immobile, reprennent la danse de l'ours. Ils l'accompagnent d'un bref cri rythmé, peut-être d'abord simple imitation des manifestations d'Ingrid.

— Da ! da ! da ! da ! da !

Et ce rythme influe sur celui du coït du couple que forme ce soir les corps réunis du géophysicien et de la gardienne de Greenhouse.

Après, on se rhabille et on mange. Personne ne parle, personne ne demande quoi que ce soit. À un moment seulement, Enzo va trouver Henri pour finir le collecteur.

Le lendemain, la colonne est partie pour marcher tout le jour en silence. Mais le matheux, Enzo, demande au chef, au bio-administrateur, Francis, que dorénavant on prenne le temps de

s'arrêter devant les quelques espaces cultivés que l'on croise. Ils jouxtent de petits hameaux avec toujours des cadavres de bergers et de bêtes qui commencent à se décomposer, sans doute sous l'action de l'humidité nouvelle. En les lavant, elle les livre aux macrophages — la vie a donc subsisté, du moins chez les bactéries. Il faut prendre le temps de déterrer toutes les racines, rhizomes ou tubercules pour essayer de collecter un peu de nourriture. Les réserves touchent à leur fin. Francis ordonne les haltes nécessaires.

Avec le soir vient un léger brouillard. On sait maintenant que ce n'est pas d'eau qu'on manquera. Francis n'ordonne rien, chacun installe son plastique, chacun se déshabille déjà. Ce soir, c'est au tour de Jochen. Et Jochen la fait rire. On les entend jouer et rire en même temps, dans ce paysage où mêmes les arbres sont couleur de graphite. Les autres chantonnent :

— Da ! da ! da ! da !

Mais la gaieté du couple en coït est communicative, les Da ! da ! da ! s'entrecoupent de rires, même celui d'Henri. Il semble résigné, que peut-il bien faire d'autre, tenu à l'écart, évité, méprisé ?

Ils mangent sur la braise leurs premiers tubercules, ceux ramassés quelques jours plus tôt. Le goût en est infâme, mais la faim prime.

Le soir suivant, sur les plastiques, le bio-administrateur désigne l'éthologue. Marc s'avance. De jour, on ne parle presque plus, encore moins pendant ce que déjà on appelle la cérémonie. Pourtant au moment où Marc retire ses bottes sur le plastique d'Ingrid, Ingrid, prête devant la beauté solide de ce corps bien entretenu, John dit :

— Tu y vas aussi ? À te voir l'autre soir avec Henri, quand tu le retenais...

— Quoi ! Eh bien ! Quoi ! l'interrompt Marc tout surpris de se voir ainsi interpellé.

— Eh bien, je pensais... je pensais que tu étais pédé.

— Pédé !

— Oui ! oui, pédé. Déjà avant, je le pensais déjà avant.

Marc remet ses bottes, fonce sur John, lui saute dessus – mais retire d’abord ses bottes. Ils se battent, couchés nus sur le plastique. Les autres, d’abord interloqués, reprennent leur litanie : da ! da ! da !

L’éthologue se relève, laissant le géophysicien K.-O. Il enfile ses bottes pour rejoindre Ingrid. Mais Francis se rhabille et surveille que les autres fassent de même. Aussi l’éthologue. Aussi le géophysicien, quand il revient à lui.

Jour d’après. Ils marchent depuis quelques heures. Francis a envoyé Henri en avant. Et rien que de voir sa dégaine dans ce même ciré que tous portent encore suffit à l’énerver.

— Un vrai chien ! dit John.

Remarque ambiguë. Est-ce Henri qui a une allure de chien battu, ou Francis celle d’un roquet ? Francis l’entend, s’interrompt, puis se remet à crier contre Henri.

— Il aboie vraiment, ajoute John.

Enzo est à sa hauteur.

— Le géophysicien. Tu t’es trompé.

— Trompé ? Sur ?

— La valeur de ton ironie cynique, tu l’as crue inefficace. Elle te protège plutôt bien.

— Peut-être, peut-être.

— Pas peut-être, regarde. Tu es traité comme le sous-chef maintenant. Même si souvent chefs et sous-chefs ne s’aiment pas. Rappelle-toi, officiers et caporaux.

— Fais gaffe à ta gueule, je suis pas caporal.

— Si jamais ça doit mal tourner...

— Ça, quoi ?

— Nous. C'est Henri qui devra faire gaffe le premier. Francis n'en fera qu'une bouchée. Et s'il en faut un autre, ce sera mon tour.

Son tour, quelle idée !

— Parce que tu es trop bon ?

Enzo hausse les épaules, désabusé :

— Ou simplement trop con.

— Ah ! pour ça oui ! C'est complètement que tu déconnes.

Mais non. Enzo ne déconne pas. Jusque dans le choix de certains mots.

Un événement vient bouleverser l'après-midi. Vers deux heures — leurs montres fonctionnent encore, sauf celle solaire de Francis, qui a de drôles d'absences — manque de lumière, manque de provitamine D, diagnostic de John évidemment — le brouillard se dissipe, tout d'un coup le ciel est plus gris. Et voilà, il pleut. Henri, prenant sur lui de faire aussitôt ce qu'il faut — il prend tout sur lui, ce qui accroît encore l'agressivité de certains — écarte l'ouverture conçue sur ses capteurs en prévision d'une pareille éventualité, la pluie. Elle fait pleurer la poisse déposée sur les cirés et découvre des traînées de plastique vert. Mues de batracien. Les *Hyla meridionalis* reverdissent. Les sept parlent tout à coup tous ensemble, tous en même temps. Des choses anodines et légères. La pluie aiguillonne leur poussive pérégrination.

Cérémonie vespérale du coït, un rite quotidien. Marc enfile déjà ses bottes. Mais Francis fait un geste. Pas toi !

— Ton tour, c'était hier.

Marc panique, se révolte, veut protester, ne comprend pas, cherche appui chez les autres, les autres semblent juste curieux, chez Ingrid, Ingrid y répond par un sourire de regret mais résigné et soumis à la volonté de l'autre. Marc rougit —

la colère et la crainte —, hésite encore, regarde Francis, détourne la tête. Retire ses bottes et tourne le dos. Francis cherche. De qui est-ce le tour à présent ? Enzo. Francis fait une grimace un peu dégoûtée. C'est à ton tour.

Son coït est interminable. Il rate les rythmes que les batteurs essaient d'imprimer, on dirait une laborieuse gymnastique.

— Da ! da, da... da.

Les rythmeurs se lassent. Il n'y a bientôt plus qu'Henri qui danse encore l'ours. Les autres s'ennuient en regardant ailleurs. Pas soudainement, mais au contraire très progressivement, une longue plainte s'élève. Elle est douce mais forte, longue, un chant de sirène qui semble monter de fosses océaniques.

— Circé, murmure le géophysicien.

Et les autres sont changés en statues de sel autour de ce chant qui semble ne jamais s'épuiser.

Jusqu'à ce que Francis hurle et hurle :

— Ça suffit ! Ça suffit !

Et qu'il enfile ses bottes, mais reste tout de même paralysé au bord de son plastique sale.

C'est finalement Ingrid qui très doucement repousse Enzo, dans le jour qui se meurt. Elle le repousse avec un regard réprobateur et ravi. Enzo manifeste gêne, timidité, et crainte. A-t-il outrepassé, franchi un mur infranchissable, interdit ?

Tous entendent Ingrid quand elle lui dit de fiche le camp. Et vite ! Certains plaisirs semblent trop lourds. Cela se verra le lendemain, et chez Ingrid et chez les autres. Et aussi chez Enzo. Une coche de plus dans son contentieux. Mais peut-être aussi, une petite lueur dans son coeur. Le coeur, un concept oublié, pas un organe. Ou alors, rien qu'un organe, un muscle sanglant bien rouge et qui bat encore. Même tout seul, rouge, informe.

Les meilleurs planificateurs se trompent. Tout avait été pensé pour l'eau, c'est la nourriture qui manque. Les provisions sont épuisées. Les tubercules ont été mangés. Sur ces hauts plateaux interminables et de plus en plus désertiques, glaner encore quelque chose devient toujours plus incertain. Et les hydrocarbures gagnent le cœur des plantes, s'infiltrant avec l'eau. L'eau devient facteur de famine. Pourtant, encore maintenant, si quelque chose est trouvé, il est partagé. Entre tous, même avec Henri. Sinon, on jeûne.

Une fois ils arrivent sur une autoroute ensevelie. Les glissières latérales dépassent de la couche de poisse qui recouvre la chaussée. À cause de la pluie, elles brillent même. Il y a des voitures, certaines sont écrasées contre les bords, les murs ou entre elles, d'autres ont été immobilisées par la mort de leur chauffeur, d'autres encore ont pu être prudemment parkées sur les voies d'urgence. Mais maintenant, à l'intérieur, ça pue. La pluie a relancé la décomposition. Quand ils s'approchent des véhicules, les sept provoquent un bourdonnement violent, stupéfiant dans ce silence fossile, presque réconfortant, car réconfortant de vie. Des mouches noires, des milliers de mouches noires. La vie a survécu. Du moins chez les insectes.

— Mais s'agit-il vraiment de survivance ? murmure Enzo. Ce n'est pas certain. Les insectes peuvent très bien déjà être la résurgence de la vie. Trois semaines pour eux, trois millions d'année pour nous.

Mais Francis le fait taire.

Même si l'autoroute n'a pas grand chose à apporter, ils décident de la suivre. Ils pillent une station d'essence défoncée. Le butin est ridicule. Un tube de Smarties, des chewing-gums, mais sans sucre, des cigarettes, mais ils n'ont jamais fumé ou en ont définitivement perdu le goût. Par contre le tiroir-caisse regorge, mais l'argent n'a plus cours.

Malgré la faim, ils s'astreignent au coït cérémonial. Sauf Henri qui n'y a plus jamais droit, ce ridicule impuissant ! Coït

de plus en plus bref, sourd et triste. Ingrid ne chante plus, Jochen ne la fait plus rire. Chaque jour Francis l'interroge. Bio-administrateur et Curateur au Ventre, un titre supplémentaire que John lui a octroyé et qui provoque les fous rires fous de Jochen, sans doute une manifestation insolite de la faim.

Aujourd'hui, Ingrid est certaine. Le retard de ses règles. Un souffle nouveau passe dans la tête du Curateur au Ventre. Enzo sent le danger qui s'approche, qui rôde autour d'Henri, qui rôdera ensuite vers lui. Il ne sait comment l'éloigner ou le tenir à distance. Francis a des éclats de violence qui font peur, mais qui déclenche les rires répétés de Jochen et excite étrangement la fierté de Marc. John semble s'en foutre. Et Ingrid triomphe de coquetterie. Enceinte. Ici. Après. Enzo essaie de dire que la faim, l'anorexie ou la sous-alimentation, comme dans le Tiers Monde — Le Tiers Monde, qui se souvient ce que c'est ? — provoque souvent une autre aménorrhée. La remarque d'Enzo met Francis en rage. Il frappe Enzo, Enzo a les lèvres en sang. Menaçants plutôt que conciliants, les autres font comprendre à Henri qu'il ne doit pas intervenir. Ingrid rit avec mépris et crache dédaigneusement sur les bottes vertes du matheux.

La faim domine. L'autoroute est rectiligne. Les règles d'Ingrid ont définitivement cessé, Ingrid courbe déjà les reins en avant. L'administrateur, aussi biologiste, sait qu'au début les embryons sont mal fixés. Les pousse-pousse sont depuis longtemps très légers. Désormais, l'un deux porte la femme qui porte l'enfant. L'enfant de la horde. L'enfant de qui ? De qui est-il ? Chacun s'interdit de poser la question. Chacun se refuse à penser qu'il est forcément d'Enzo, celui qui une fois, une seule, a su faire chanter la femme. Le chant captivant de la sirène endormie. Et jamais Enzo n'avouera, même à lui-même, que cet enfant peut être de lui. John se demande si, au moins, la petite lumière subsiste au coeur de... son coéquipier — ici, il n'y a plus d'ami. La cérémonie du coït cesse aussitôt, les coïts sont inutiles et néfastes. Le réceptacle est plein et le vase fra-

gile, l'attente satisfaite. La femme porte l'enfant, l'enfant de la horde.

Une récolte de betteraves offre un répit à leur faim. Au centre, la chair de la racine est restée presque blanche, épargné du mazout. Ils les mangent sous forme d'une sorte de soupe. L'eau chaude aussi remplit les ventres. Ingrid a droit à des rations spéciales.

Il pleut souvent. Presque chaque jour. Au début on avait l'impression que le ciel pelait et tombait en croûte avec la pluie, le fond des capteurs était rempli de scories. Maintenant la pluie est claire. Elle a nettoyé les cirés, les chariots, les survivants. Quand elle ne tombe pas, il est possible de retirer les combinaisons de plastique vertes, sauf les bottes. Nouvelle mue des *Hyla meridionalis*. Bien sûr la peau au-dessous, les habits civils, sont défraîchis, usés, décolorés, troués, mités par le mouvement et les kilomètres et les kilomètres parcourus. Le ciel semble s'être autonettoyé, il est d'un beau gris profond, toujours bas, lourd.

L'autoroute, jusqu'ici rectiligne, toujours rectiligne sur ces plateaux interminables, est soudain interrompue, brisée, déviée. Une étrange coulée de lave l'a emportée, qui traverse l'horizon de gauche à droite — d'Est en Ouest ? du Nord au Sud ? Qui, de la petite caravane, connaît encore les points cardinaux et s'en préoccupe toujours ? Ce n'est bien sûr pas de la lave mais un amas de boue grasse et huileuse, épaisse, ductile. Pas non plus à proprement parler une coulée, il n'y a ici aucune pente pour lancer une telle masse, elle est surgie de nulle part mais avec une force assez grande pour emporter sur son chemin l'autoroute. Pour John, elle avance encore, un mouvement tectonique accéléré mais tout de même trop lent pour être perceptible à l'oeil nu.

Impossible de traverser la coulée, elle est molle comme le corps d'une gigantesque limace. La caravane doit la contour-

ner. Dans le sens du courant, indiqué par les objets emportés. Un détour d'un jour. La langue se termine en plusieurs doigts qui vont se perdre dans la surface uniforme de la poisse, les dix à quinze centimètres qui recouvrent toute l'étendue du plateau et qui continuent à rendre la marche fatigante et l'absurde progression très lente.

Ingrid se sent reine sur son chariot. Elle est la seule à manifester encore des bouffées d'enthousiasme. Et si elle ne jouit plus d'être physiquement honorée par les hommes, ses hommes, elle jouit par contre de l'hommage constant que lui rendent les pères de l'enfant qu'elle porte en elle, l'enfant de la horde, l'enfant qui perpétuera à son tour l'espèce, espèce humaine, homo erectus, homo faber, homo civilisé.

Malgré cette petite bouche en plus qu'elle nourrit à l'intérieur d'elle-même, elle est celle de l'équipe qui souffre le moins des privations. Elle ne dépense plus son énergie dans la marche harassante. Le pousse-pousse la promène. La première ration de leur pitance de plus en plus maigre, de plus en plus précaire, de plus en plus rare, lui revient toujours. Pour tous, même chez ceux qui sentent que leur place dans la horde est menacée, que leur survie même est en jeu — peut-être même encore plus chez ceux-là justement, peut-être plus que tous, chez Henri, le seul pourtant à ne pouvoir être le père de l'enfant — il est évident que la survivance qu'assurera la naissance à venir est désormais le seul objectif. L'Objectif. L'objectif premier de la horde. Horde, un mot de Marc qu'il a offert un jour. Sans rire. Marc n'a aucun humour et n'en a jamais eu, il est l'éthologue, et sa trouvaille, ce mot, lui a redonné un soupçon de sérénité. L'enfant à venir, et les mots pour le dire, l'ont restauré un peu dans sa fonction : éthologue. Quelquefois, sa bible, qui a survécu jusqu'ici, lui sert pour y puiser les mots, expliquer leur présent et essayer de le justifier. Mais ceci comme un simple dictionnaire, un lexique, une liste de mots dans des phrases qui ont à jamais perdu tout leur sens.

Déjà, à tâtons, d'abord dans leur tête, quelquefois à haute voix, reflétant bien la place centrale que prend cet enfant, on cherche des prénoms. Marc, derrière le Curateur au Ventre, s'est promu Grand Nomenclateur — et les chefs savent laisser des os à ronger aux subalternes. Il écarte presque toutes les propositions. Ne restent pour finir que Gaïa et Téthys, deux noms qui ne sont pas sortis de sa bible — personne n'a l'air effaré de ne pas connaître la descendance féminine d'Ève. Mais la culture de l'éthologue a été vaste, philosophie, marxisme, histoire des religions, etc. Il connaît les autres mythes fondateurs. Dans le sein d'Ingrid est en train de croître Gaïa. Gaïa sera la nouvelle mère des peuples, Gaïa, fille des survivants, enfant de la horde, héritière de GREENHOUSE II et flambeau de l'ancienne civilisation engloutie. Elle générera les enfants de cette Atlantide perdue.

Jusqu'à leur propre nom

Des semaines, des mois, ont passé. L'autoroute s'est perdue dans les coulées trop nombreuses et les obstacles innombrables. La route est devenue impossible — quelle route ?

Des semaines, des mois ont passé — qui se soucie encore du temps qui les a précédés ? Tout désormais se mesure au ventre arrondi de la Gardienne de GREENHOUSE II. La peau de ce ventre est tendue, claire, luisante. À tour de rôle on l'essuie avec le dernier morceau de tissu un peu propre en leur possession. Le ventre domine la Gardienne de GREENHOUSE II, au sommet du chariot. Malgré la disette extrême, elle est devenue obèse – rétention d'eau sans doute. Et ils ne sont jamais trop de trois pour tirer l'unique pousse-pousse. L'autre a été abandonné suite à une petite avarie dans un très insolite pierrier, détruit dans un geste de colère collective, lapidé. À part la Gardienne, la horde va à pied, en harde, presque nue, quelques lambeaux de lainage déchirés pendant encore ça et là. Cheveux et barbes ont depuis longtemps envahis les visages. Et c'est sans doute mieux ainsi, ils dissimulent des regards qu'il vaut mieux ne plus voir. Leur peau, étrangement, s'est couverte de pustules. De grosses verrues, larges, longues et dures, se sont mises à y bourgeonner. C'est comme s'ils étaient sucés par de caméléonesques cornichons. Ce bourgeonnement a envahi les épaules, les membres, le ventre, mais le visage semble encore épargné. Est-ce un effet sournois des hydrocarbures répandus ? Ou est-ce lié à leur nouvelle alimentation, ce lard qui sèche à l'arrière du chariot ?

Le Bio-administrateur marche en tête. Sa presque nudité met en valeur son trophée. Il l'a volé au Matheux. Il l'a arraché de

son cou en l’envoyant valdinguer du pied un jour qu’il s’était apparemment lassé de la servilité de chien du mathématicien. À moins qu’il n’ait voulu manifester son apanage de chef suprême, s’attribuer les objets convoités. C’était une breloque que le Matheux portait depuis toujours. Un ancien symbole, il avait signifié « Love and peace : Faites l’amour, pas la guerre », un objet de pacotille dans le genre « may flower », une mou-vance dans laquelle le Matheux avait baigné un temps et d’où lui était venu le goût des mathématiques un peu folles. Maintenant ce n’est plus qu’un insigne de chef, privé de sens, un i grec barré en étain, pendu au poitrail malade d’un bio-administrateur hideux qui n’émet plus que des grognements agressifs. Il y a le Matheux qui geint, le Politique qui rit — rire étrange de tuyauterie et de coup de bélier, le Géophysicien qui souffle ou ahane, la Gardienne de Greenhouse qui miaule, un cri qui ressemble à celui d’une chatte en chaleur. Quant au Gardien de Greenhouse, il n’est plus là. Depuis plusieurs semaines — pour garder les marqueurs temporels d’avant le déluge noir.

Pendant les mois qui ont précédé, longtemps, on est resté accroché à l’autoroute. Quelquefois, comme une marée charrie des trésors dans les restes de ses épaves fracassées, elle livrait quelque chose. Souvent, dans les vide-poches des voitures, une fois franchi le rideau épais et bourdonnant des mouches noires. Régulièrement, des pastilles à la menthe ou des bonbons sans sucre qui créaient sur la langue des bien-être extatiques mais laissaient les ventres hurler dans des crampes insupportables. Une fois pourtant ils avaient mis la main sur des chocolats intacts qui avaient été l’occasion d’un festin étincelant. Du sucre de raisin aussi, des caramels à la Coramine qui leur avait donné des palpitations, des fruits secs très durs.

Mais les coulées de limon poisseux et meuble avaient souvent emporté des tronçons entiers de l’autoroute, faisant perdre

le fil de la chaussée et rendant la rectiligne improbable. Déjà plusieurs fois ils avaient cru l'avoir définitivement perdue.

Un jour, Francis, prenant prétexte des nouveaux obstacles qui augmentaient la confusion, avait décidé qu'il était nécessaire d'envoyer des éclaireurs. Il irait lui et... Henri : Il avait fait semblant de chercher, réfléchir et choisir, mais il s'était arrêté trop clairement sur lui pour faire illusion. S'en souciait-il ? Il avait justifié son choix par une sorte de compliment, directement adressé au gardien et parfaitement inattendu. Ils étaient partis aussitôt. Enzo avait croisé les doigts dans son dos, à l'attention de John. Il espérait que celui-ci saisisse la signification superstitieuse de son geste.

Moins de deux heures après, on avait vu Francis revenir seul. Il portait quelque chose de lourd sur ses épaules. On s'était exclamé :

— Il a trouvé un truc.

— Du gibier ?

— De la viande !

Et Ingrid sur son pousse-pousse avait ri, un rire comme un hennissement.

Ensuite Francis avait été suffisamment proche pour qu'on puisse voir qu'il s'agissait d'un corps. Celui de Henri. On avait gardé le silence.

Francis l'avait déposé à terre, mais violemment. Et il avait juste dit :

— Un stupide accident.

La tête du pauvre gardien faisait un angle grotesque. Nul besoin d'être médecin pour comprendre que ses cervicales avaient été brisées.

Personne n'avait posé de question. Ingrid s'était figée sur son siège. Les autres avaient commencé à tourner autour du corps. John avait dit, mais sans aucune conviction :

— On va l'enterrer.

Francis avait demandé du tac au tac et sans attendre de réponse :

— Est-ce que cela le fera revenir ?

Ils avaient continué à tourner autour.

Jochen avait trouvé comment orienter la discussion.

— Vous avez vu comme Ingrid est pâle aujourd'hui ?

C'était vrai, visiblement, elle souffrait d'anémie. Et Gaïa avec.

Puis Jochen avaient rappelé une catastrophe aérienne dans la cordillère des Andes. Bien sûr, les autres s'en souvenaient, ils y avaient déjà pensé. Jochen avait alors interrogé Marc. Sur les conclusions de l'affaire.

— Oui, quand on a compris ce qui s'est passé. Qu'en avait pensé l'Eglise ? Le pape d'alors avait donné sa bénédiction.

John avait pouffé :

— Le pape !

Francis avait rappelé leur mission :

— Et ce n'étaient pas des survivants. Enfin pas Les Survivants. Les Survivants que nous sommes. Nous.

— C'étaient des basketteurs, personne n'était enceint parmi eux, avait surenchéri Jochen.

Ingrid avait compris. Elle avait été catégorique :

— Jamais je ne mangerai de mon mari.

Ce « de » incongru avait failli faire rire John. Mais Enzo avait insisté :

— Tu devras le faire. Pas pour toi, pour Gaïa.

Ils avaient recommencé à tourner autour du mort. Avec des hésitations et en se surveillant. Lequel allait se jeter le premier sur la proie ? Marc transpirait. Il dit rapidement :

— Nous, nous ne sommes pas des sauvages...

— Cannibales, ça s'appelle cannibales.

— Peut-être, John. Nous n'en sommes pas. Nous sommes des survivants. Nous n'allons pas... le dévorer.

Enzo avait pris la parole, avec beaucoup d'hésitation.

— Evidemment non. Il faut...

Mais un sanglot avait étouffé ses mots. Les autres avaient attendu qu'il continue.

Finalement il s'était expliqué :

— Il faut. Il le faut. Il faut qu'il dure. Il faut le faire durer. Excusez-moi. Il était visiblement désolé : Mes parents avaient une campagne. On y faisait... Il avait fait un geste qui signifiait clairement : boucherie. Si vous voulez bien, je vais le préparer.

Je vais le préparer avaient été les derniers mots d'Enzo. Désormais il ne devait plus sortir aucun son articulé de sa bouche. Chez lui sans doute, cela avait été une décision volontaire.

On lui avait passé le couteau et les autres s'étaient retournés vers le pousse-pousse. Mais ensuite Francis avait envoyé Jochen pour qu'il le surveille pendant toute l'opération.

Après, ils étaient restés un jour entier sur place. Puis ils avaient repris leur drôle de route. John avait essayé d'expliquer à Enzo qu'en observant ce mutisme il signait son arrêt de mort. Quelle mort ? Il n'avait pas précisé. Ni ensuite, quelles funérailles. Il lui avait même décroché un coup de pied. Seulement pour qu'il comprenne à quoi il se réduisait volontairement. Le matheux n'avait même pas grogné et le géophysicien n'avait plus rien dit. Les autres aussi parlaient de moins en moins, à peine quelques mots, de plus en plus rares.

Le premier jour — le premier jour d'après le repas — ils s'étaient mis à marcher très vite, presque à courir. Ils avaient été nerveux et excités. Parce que pendant des semaines ils n'avaient pas mangé de viande. Celle-ci avait un goût sucré. Ecoeurante comme de la chair d'autruche.

La Gardienne de Greenhouse, vautreée sur le dos dans le hamac de plastique du pousse-pousse s'étaient mise à chantonner des mots sans signification avec une toute petite voix de tête. Elle donnait l'impression de ne parler ni à Gaïa, ni à personne. N'était-elle pas en train de devenir folle, s'était demandé le géophysicien.

C'est très peu après qu'ils avaient commencé à bourgeonner. Ce qui avait réveillé quelques paroles chez le bio-administrateur Des réflexes de militant écologique. Il avait marmonné contre le pétrole, les hydrocarbures, le mazout, les huiles lourdes, les métaux rares et cancérigènes. Les verrues n'étaient pas douloureuses, elles ne démangeaient pas. Elles étaient juste une marque, une marque d'infamie. Objectivement, il était impossible d'établir si la viande humaine y était directement pour quelque chose. Mais subjectivement ?

Ensuite les jours s'étaient mis à défiler, différents et semblables, dans une chronologie qui se perdait dans cette marche en avant, sans but, sans guère plus de raison que l'arrêt définitif et l'immobilité. Mais la marche était encore préférable. Car le mouvement chassait quelques fantômes trop lourds. Des jours, des semaines, des mois.

Maintenant la Gardienne de Greenhouse a grossi de partout. Les survivants bourgeonnent encore. Peut-être est-ce la pluie, dorénavant trop fréquente.

Aux haltes, le Matheux vient se pelotonner près du Géophysicien. Celui-ci découvre des poux en lui passant la main dans les cheveux. Il l'épouille tendrement comme si c'était son chien. On ne dort plus chacun sur son carré de P.V.C., mais entassé sous un plastique commun pour se protéger la nuit des pluies imprévisibles.

Poussées d'on ne sait où, les coulées de boue grasse ont déjà modifié le paysage sur des étendues de plus en plus vastes. Elles dessinent des petites ondulations, des mottes et des colli-

nes, souvent guère plus haute qu'un homme. Elles créent aussi des cuvettes, pleine d'eau visqueuse et de boues marécageuses mais stériles, mouvantes, quelquefois infranchissables. La route des survivants fait maintenant d'interminables lacets. Vue d'avions — mais les avions n'existent plus — elle ressemblerait aux tracés laissés par les cirons dans le bois gris.

Après une nuit dans une zone relativement dégagée où la tectonique des plateaux est encore visible, même par endroits lavée de la poisse qui la recouvre, très tôt, le Matheux réveille les autres. Il sautille en poussant de petits cris geignards pour alerter ses congénères. À moins de cent mètres, il y a un cheval. Vivant — des mammifères ont donc survécu. Le Bio-administrateur bondit sur ses pieds, donne des ordres par gestes, fait des signes pour qu'on encercle la bête. Elle est là, bien en vue, légèrement tremblante sur ses longues jambes trop fines. C'est un jeune cheval, efflanqué, maigre, couleur noisette brûlée. Il a vu les survivants depuis longtemps. Ou il les a sentis. Il est sur le qui-vive, mais ne cherche pas à fuir. Le Bio-administrateur, avec un instinct pertinent de chef, envoie le Matheux directement sur l'animal, tandis que les autres l'encerclent à distance. Le Matheux s'avance très doucement vers la bête. Plus il en est proche, plus il s'accroupit. Il tend la main, les doigts en avant refermés sur eux-mêmes, et l'appelle, mais plutôt comme on appelait les oiseaux dans le temps.

— Bouri, bouri, bouri.

La bête fait quelques pas. Les autres approchent de trois directions différentes. Sur la croupe du cheval il y a une marque au fer : « L41 ». L'animal est donc domestique. Ou l'a été.

Au dernier moment, le cheval fait un bond de côté et s'esquive au galop. Mais pas loin. La traque dure tout le jour, la stratégie reste la même. L'animal veut-il vraiment fuir — ce qu'il devrait faire — ou simplement jouer ? — mais jouer avec les Survivants ! Enfin, il se laisse toucher par le Matheux. Le Géophysicien lui attrape la queue. Le Politique et le Bio-

administrateur le coince par les flancs. Ils dégagent des couteaux inattendus. Le Matheux crie pour les en empêcher — ou pour prévenir la bête. Mais trop tard, elle s'affaisse, d'abord du train avant puis de l'arrière, comme une révérence — devant le Maître de la Création. On dirait même que pour mourir le cheval se tourne spécialement vers le Bio-administrateur. Mais aucun regard ne peut dégeler celui-ci.

Le Matheux reste immobile, il s'est redressé, il ne comprend pas. Puis, quand il croit comprendre, il tend la main pour qu'on lui donne le couteau. Il faut qu'il reprenne son travail de boucher ? Le Bio-administrateur le repousse. Il fait signe. On abandonne la charogne et on retourne au pousse-pousse. Cette chasse n'était qu'un jeu. Les Survivants ne mangent pas de cheval. Le Bio-administrateur rit, ou quelque chose qui y ressemble. Le régime des survivants est-il déjà exclusif ? Le régime des grands mammifères peut-il si rapidement devenir homogène ?

Pendant la nuit, le Matheux s'enfuit. Personne ne bouge pour le rattraper. Il court rejoindre la dépouille du petit cheval, noisette brûlée, L41. Des gros sanglots coulent le long de sa barbe. Il a un couteau. Il marmonne. Il découpe dans la chair de l'animal et mâche, accroupi.

Au matin les cinq survivants constatent son absence, la perte d'un couteau, l'infamie d'un mangeur de viande de cheval. La Gardienne de Greenhouse est laissée seule sur le pousse-pousse, abritée sous un plastique. Pour les autres, c'est la traque. Ils ont découvert le goût de la chasse. Et une chasse s'offre à eux, autrement excitante qu'un misérable cheval domestique. Et pour une viande autrement précieuse !

La nouvelle chasse dure. Parfois on dirait un jeu mais où l'on ne sait jamais qui de la proie ou des chasseurs s'amuse. Matheux comprend vite. Les autres ne doivent pas trop s'éloigner, ne pas courir le risque de perdre le pousse-pousse, la Gardienne et Gaïa. Il découvre ainsi un cercle à l'extérieur

duquel il serait à l'abri. Mais il n'a pas l'air de vouloir fuir seul, abandonner les autres survivants. Un lien étrange uni la victime aux bourreaux. Un lien de survivance. Peut-être aussi un lien de sang, le lien du crime.

Politique, toujours bedonnant, même si la diète a dégonflé sa panse et qu'elle s'est mise à pendre devant lui comme une outre vide – alors que celle de la femme croit démesurément – veut prendre au plus court pour couper la route du fugitif. Il s'enlise dans cette étrange vase grasse qui progresse partout sur le plateau. Il ne doit de s'en sortir, ne pas être englouti, qu'à l'aumône d'un secours venu du Bio-administrateur

Plusieurs fois Matheux découvre une faiblesse sur le flanc contrôlé par Géophysicien. Bio-administrateur l'a aussi remarqué. Pour l'instant il en rit. Au début, Matheux a profité de la force que lui a transmise le cheval, l'énergie que sa chair lui donne encore. Il est le mieux nourri. Mais maintenant il s'épuise. Et l'encercllement se resserre. Quand Matheux comprend que le piège est fermé, il s'approche de Géophysicien. Il se redresse un instant, un instant sa masse de poils hirsutes se fend de quelque chose qui tient plus du sourire que de la grimace. Puis il se laisse tomber au pied du chasseur. Celui-ci l'achève. Rapidement.

Non pas faute de ne plus avoir un boucher expérimenté, mais à cause de l'excitation de cette traque interminable, à cause aussi du souvenir de cette viande déjà goûtée, les Survivants ne font pas de réserve, cette fois. Pas de quartier — expression aussi crue que la viande. Il leur faut même un effort, une lutte, une querelle, pour ramener sa part, essentielle, à la femme engrossée, à la Gardienne de Greenhouse, à la garante de la vie. Elle pleure et rit en la voyant venir. Elle pleure et rit en se gorgeant de nourriture fraîche. Elle pleure et rit en voyant la chose qui s'agite sous la peau tendue de sa panse gonflée. Et les quatre mâles hurlent avec elle dans ce désert gris. Pluie. Poisse. Solitude.

Le Fruit de leurs entrailles

L'avance des survivants, cinq, plus l'enfant à naître, est devenue une course folle, course vers nulle part, fuite en avant, rythmée par les gémissements douloureux que pousse maintenant à chaque cahot du chariot la Gardienne repue.

La zone qu'ils abordent est encore dégagée. La masse de boue en mouvement l'a pour l'instant épargnée et la pluie a même délavé de grandes surfaces de roche crayeuse, sur lesquelles les quatre mâles se défient à la course. Etrangement, ils sont encore capables d'utiliser les chronomètres digitaux de leur montre bracelet — les chiffres ont-ils la vie plus longue que les mots ? ou feignent-ils seulement d'ignorer ?

La nuit est sèche. Ils dorment à l'air libre, sans plastique, le dos sur la craie presque blanche. Géophysicien se réveille. Il ouvre les yeux dans le noir. Il fixe la nuit. Le bras s'élève au-dessus de la tête, l'index pointe quelque chose. Géophysicien pousse un petit cri, un petit cri de joie — les cris sont encore un langage. Juste au-dessus de lui, très très loin, à des milliers d'années, il y a une toute petite lumière blanche, un tout petit point qui scintille dans le ciel, une étoile. Dans les nuages s'est ouverte une infime déchirure. Géo crie. Cette fois pour alerter les autres. D'abord, à son cri joyeux les autres répondent par un grognement. Ne pas être tirés de cette léthargie qui leur offre peut-être des rêves à visages humains, du temps où ils marchaient droits, vêtus, propres, et qu'entre eux s'échangeait une musique intelligible. Mais Géo continue, il ne veut pas laisser passer ça. Il sait que ce sera éphémère. Alors les autres ouvrent aussi les yeux et eux aussi voient. Ils se mettent sur leurs pieds.

Cette toute petite lueur est magique, divine. Ils commencent à danser. En tapant dans leurs mains, en criant, en riant, en exhalant une espèce de chant. Et la Gardienne, toujours paralysée sur le pousse-pousse, rit et crie avec eux, mais geint aussi, parce que chaque geste lui fait mal.

À l'aube le ciel s'est refermé, il est de nouveau uniformément gris, uniformément bas. La gaieté de la nuit fait place à un accablement violent. Les tireurs de pousse-pousse courent tout le jour à s'étourdir.

La nuit suivante est mauvaise. La Gardienne gémit sans arrêt. Au matin, elle se vide. Des litres d'eau. Des litres et des litres, comme si elle évacuait en même temps toute l'eau retenue dans ses tissus. L'eau coule d'entre ses jambes et laisse une traînée sombre derrière le pousse-pousse, car les mulets humains reprennent aussitôt leur course, luttant presque pour se relayer, faisant chaque fois exprès de passer sur des cailloux pour accélérer la délivrance qui a commencé. Les cris de la Gardienne deviennent plus longs mais plus rapprochés. Ce sont eux maintenant qui dictent le rythme des coureurs.

De nouveau la zone est obstruée par les grosses limaces rampantes de la boue et les poches d'eau infranchissables. Quelques dalles un peu surélevées y tracent des itinéraires contraignants et souvent d'absurdes culs-de-sac. Le chariot s'y perd.

À midi, la Gardienne pousse un long cri qui décide ou ordonne l'arrêt des coureurs. Elle a basculé ses jambes de part et d'autre des timons et renversé sa tête en arrière. Les quatre hommes sont immobiles sur un arc de cercle. Ils font face. Pour assister au spectacle de la délivrance.

Périodiquement, une périodicité rapprochée, le ventre énorme est parcouru d'un mouvement qui court sous la peau, comme un raz de marée sur une mer étale. Il part de tout en haut, sous la poitrine énorme et les tétons gigantesques et sombres — la femme a arraché le peu qui lui restait de vête-

ments — et descend comme une crête jusqu’au vagin qui se tend et s’écarte. Et à chaque vague la femme crie de douleur. Et les vagues s’accélèrent. Maintenant quelque chose de visible apparaît entre les lèvres distendues, quelque chose de rond et sombre. Comme un animal marin qui guetterait à l’orée de son nid. Il va et vient. La Gardienne crie. Les mâles sont toujours immobiles. La Gardienne s’agite. Les mâles sont immobiles. Les cris de la Gardienne deviennent des supplications douloureuses. Les mâles semblent paralysés. Enfin Géo s’agenouille. D’abord, il tire sur les cuisses, essayant stupidement d’augmenter encore le grand écart de la femme. Mais en faisant cela il referme plutôt l’étrange porte qu’il faut absolument ouvrir au plus vite. Enfin, guidé par l’instinct, ou par de vieilles images qui frappent peut-être encore sa rétine, il plonge ses deux mains dans le sexe. Elles écartent tout sur leur passage. Elles attrapent quelque chose. Elles tirent, se laissant guider et aider par le mouvement de va-et-vient qu’imprime toujours le corps de la Gardienne. La résistance cède. D’un coup. Et s’ouvre une immense déchirure. Les mains sentent que cela vient. Tout seul. Il ne faut plus tirer. Seulement guider. Une boule. Puis quelque chose de plus compliqué. Une forme plus complexe et découpée. La Gardienne pleure. Les mains sont ressorties, la chose aussi. La main gauche tient une cheville minuscule et l’élève en l’air. Il y a un petit souffle et un pleur violent mais très aigu. L’enfant respire.

Debout, les trois mâles crient :

— Gaïa !

Mais déjà Géo a vu. Et les autres découvrent à leur tour. Entre les jambes du bébé renversé, visible malgré les traînées de graisse et de sang, il y a une petite verge et un scrotum rond. C’est un garçon. Ce n’est pas Gaïa, c’est un garçon. Horreur ! c’est un garçon ! Les mâles crient leur rage démente.

La Gardienne regarde. Elle a pris appui sur ses bras et relevé la tête. Elle saigne abondamment, la déchirure est gigantesque.

Elle voit le petit, son petit, la petite bête qui gigote en criant. Elle voit les quatre mâles. Elle essaie un sourire. Un sourire suppliant. Elle voit les quatre mâles. Ils ont le masque des furies assassines. Chronos ! De cet enfant, déjà ils n'en veulent plus. Sa naissance vient signer leur condamnation. Ils ne seront rien d'autres que les tout ultimes survivants. La déchirure de la femme est là, la femme ne pourra plus jamais porter. Avec elle va s'éteindre cette race de grands singes qu'ils avaient une fois eux-mêmes appelée homme. Le petit chose n'est déjà plus leur chose. Ce que Géo tient encore dans son poignet refermé pour eux n'est plus un enfant — la Gardienne le comprend immédiatement. Pour ces mâles, ce n'est plus, ce n'est déjà plus, un enfant, c'est une proie, un poulet, guère plus qu'un poulet plumé, rien qu'une proie. Chronos ! La femelle — son cerveau enfiévré n'hésite pas un instant, l'urgence est absolue — se redresse, puisant ses forces Dieu sait où. Elle plante ses yeux dans ceux de géophysicien accroupi. Son regard ne le lâche plus, il ne la quitte pas. Cela dure quelques longues secondes. Géo fait un signe de tête, il doit avoir compris. Il arrache le cordon avec les dents et jette doucement le bébé sur le sol, sous le chariot. Les autres mâles avancent déjà leurs griffes pour s'en saisir, mais Géo leur barre la route d'un bras ferme et montre le sang et la femelle ouverte. Elle ne fera plus d'enfant. Jamais. Même si elle se remet, elle ne servira plus à rien. Elle les a trahis, tous les quatre. La colère des quatre mâles est déviée sur elle. La Gardienne a encore le temps de faire un dernier sourire, celui de la bête qui sent qu'elle a joué son rôle. La bête a procréé, la bête a enfanté. Son petit vit. Et il vivra. Si, si le ciel le veut.

Le ciel est gris et lourd sur les bêtes qui se repaissent.

Quand cesse l'orgie, Géo a disparu. Ce qui d'abord laisse Bio-administrateur indifférent. Mais il lance un regard sous le pousse-pousse. La petite chose, l'avorton a disparu lui aussi. Et

cela déclenche sa rage. Les autres n'ont qu'à l'attendre ! Il va retrouver le géophysicien ! Et leur stupide progéniture !

Au début il fait ça n'importe comment. Il tourne en rond puis en spirale autour de la dalle où s'est immobilisé le chariot. Enfin il émerge de sa stupidité. Il cherche des traces, en trouve, quelques-unes, des traces de bottes — les bottes ont plus ou moins survécu, témoignage de la qualité de certains polymères mis au point par des chimistes industriels. Ces traces longent un filon pierreux et passent entre deux étendues boueuses. Après, la route du fuyard s'impose d'elle-même. À part quelques nouveaux culs-de-sac, l'itinéraire est dessiné par la forme de plus en plus hostile de l'immédiat environnement, archipel incertain d'amas boueux et longerons de pierre surnageant sur une mer grasse. Très vite, Bio repère celui qu'il cherche. Il est visible d'assez loin. Une silhouette grise enveloppée dans un plastique noir qu'il a dû récupérer avant de s'enfuir. Drôle d'idée. La démarche est valsante, hésitante, lente, mais résolue. Jamais elle ne se retourne. Même quand Bio est certain d'avoir été repéré.

Tout à coup pourtant la silhouette bifurque et disparaît derrière une dune de boue plus haute que les autres.

Géo le fugitif arrive dans une cuvette particulière, asséchée. Au centre se dresse le fossile d'un vieil arbre couleur de graphite dont les racines font saillie sous un tronc presque creux.

Quand Bio le rejoint, Géo est debout devant cette forme étrange. Mais tourné pour l'accueillir, attendre celui qui vient. Il a laissé tombé le plastique, il est nu. Sans armes. Mais aussi, sans le petit animal. Le rejeton a disparu. Bio avance, clairement menaçant. Géo attend, indécis.

Chez certains insectes, il y a des combats à l'issue desquels le vainqueur mange l'autre. Un comportement qui se retrouve chez d'autres espèces. Aussi sans doute, possible, probable, et reconnu, chez celle des Survivants. Bio saute sur Géo. Géo tombe à terre au premier assaut. Bio lui envoie un énorme coup

de poing sur les tempes qui l'assomme. Bio sait-il — sait-il au niveau de son savoir de bête aux comportements à peine plus évolués que les taxies des organismes primitifs — sait-il encore ce qu'il est en train de faire ? Il saisit la main de son congénère inconscient, sa main gauche, et la porte à la bouche et la mange. Pourtant il s'arrête et recrache une misérable phalange, une ridicule phalangette. La douleur a réveillé son adversaire qui ouvre les yeux et fixe son vainqueur. Ce regard est irritant. Le vainqueur écarte son médium et l'auriculaire. En ricanant il les approche du visage du vaincu. Ces yeux ne regarderont plus, il y plante ses doigts. Un soubresaut de douleur, l'autre s'immobilise. Bio se met debout. Il lèche ses doigts mais recrache. Un mouvement circulaire. Il recherche quelque chose, mais très mollement, sans y mettre aucune volonté, sans cette vague perspicacité qu'il avait su développer pour retrouver Géo quand il avait découvert sa fuite. Il lance un dernier regard à ses pieds sur la forme gisante. Il se détourne et repart. D'où il était venu.

Il fait encore jour quand il retrouve les deux autres autour du pousse-pousse ensanglanté. Juste un signe, un geste clair, un geste de chef et il part devant lui, suivant la dalle et la voie royale qu'elle semble indiquer. Les deux autres abandonnent immédiatement le chariot et tout le reste et le suivent. Ils marchent tous les trois, Bio devant, presque en galopant, et s'enfoncent déjà dans ce pays déformé par les boues menaçantes. Ils marchent très vite, excités et libres, dans ce pays infini. Ils secouent les épaules en marchant. Comme pour chasser le poids nouveau qui les écrase, celui de n'être plus rien pour toujours — un toujours qu'ils pressentent assez bref — rien d'autre que les derniers, les trois derniers, les trois derniers spécimens de cette espèce éphémère qui longtemps se sera appelée elle-même l'espèce humaine, homme, humanité.

Quelque part. Dans une cuvette particulière où le limon semble avoir réussi à sécher et où se dresse encore le tronc ligneux d'une colonne fossile. Quelque chose bouge. Bouge encore. Une forme. Une bête qui se lève. Il fait jour, mais pas pour elle. Pour elle, c'est la nuit, car la bête est aveugle. Et les bêtes aveugles savent qu'elles ne survivront pas. La loi est sévère, la sélection impitoyable. Mais l'instinct de vie persiste. Même chez elles.

D'abord la bête rampe à genoux, mais elle se relève. Elle se guide au bruit que font ses pieds sur le plastique noir. Elle fait quelques pas au-dehors mais revient toujours au plastique. Elle a les bras tendus en avant. Sa recherche — l'animal cherche quelque chose — est maladroite et désordonnée. Quelques pas, retour au plastique, quelques pas, retour. Enfin les mains tendues atteignent le tronc de bois gris. La bête s'agenouille et fouille sous les racines. Elle en sort quelque chose, une petite chose qui gigote et recommence à crier. La bête se redresse, bipède. Elle met le petit contre son ventre et s'enroule de nouveau dans le plastique noir. Tout à coup la petite chose cesse de hurler. Elle a trouvé la main de la bête, son doigt, l'auriculaire amputé. Elle tète. Elle avait besoin de nourriture immédiate, elle a trouvé. Le sang, c'est la vie. La morsure laissée par le Bio-administrateur la sauve. Le rejeton des survivants pourra survivre ! Peut-être.

Sur ce pays désert, il y a une ombre qui flotte, elle va de-ci de-là, elle a la démarche ridicule de l'ivrogne autrefois. Quand elle atteint l'eau ou la boue mouvante, ses pas font demi-tour. Souvent ils la reconduisent stupidement sur le chemin déjà parcouru. C'est une marche folle, inutile, qui ne va nulle part. C'est le parcours sans raison de deux survivants. L'ancien, aveugle, qui ne peut plus rien faire que bouger, bouger plutôt que d'attendre ici la boue qui les engloutira. Le nouveau, qui ne peut encore rien faire que de confier son sort dérisoire à l'aveugle blessé qui le porte. Et cette ombre double va au ha-

sard. Au hasard. Dans une direction parfaitement opposée à celle que suivent, ailleurs, les trois autres survivants.

Deuxième partie : Les Aliènes

Les Aliènes

Le ciel est très lourd et très bas, quelquefois il touche terre, mais il ne pleut pas. Deux avancées de boue font comme des moraines et circonscrivent entre elles un long espace, plat sur plusieurs centaines de mètres, étroit, régulier et recouvert d'une faible épaisseur de limon sec. Un cheval y galope, monté par un cavalier léger.

Le martèlement régulier des sabots dans le sol meuble est réverbéré par les parois du vallon, assourdi par la perméabilité de la boue, mais amplifié par le silence de l'endroit, ce silence maintenant partout identique. Arrivé au bout de l'espace, le cheval ralentit, passe au pas, s'arrête.

— Bon, Kalif.

Kalif est un petit cheval à la robe ocre, au poil ras. Il a un peu d'écume aux naseaux, mais aussi un mouvement de la mâchoire inférieure, un retroussement de la lèvre — pour ceux qui connaissent les chevaux, une manifestation de rire.

Le cavalier est une toute jeune fille. Elle a treize ans. Elle n'est vêtue que d'une tunique de lin, presque de la même couleur que la robe de sa monture qu'elle monte à cru et sans étrier, pieds nus. Ses cheveux assez courts et ses yeux sont parfaitement noirs. Sans doute de ne plus savoir ce qu'est le soleil, sa peau est claire, presque blanche ; elle est très fine et quelques veines bleutées y affleurent. Ses lèvres sont foncées.

La jeune fille a transpiré sous l'effort. Elle est essoufflée et radieuse de la course entreprise.

Comme elle connaît bien l'endroit, elle peut chaque jour repérer les transformations, la progression de la boue, les resserments, les lacs et les soues qui s'y forment. Mais les modifications sont lentes. Elle sait que sur sa gauche il reste un passage suffisamment large pour lui permettre de rentrer.

Kalif hennit, expire bruyamment en faisant ronfler ses naseaux, donne quelques coups de sabots. La jeune fille regarde. À cent pas, sur une minuscule langue de terre ferme qui va se perdre dans l'eau grise, il y a quelque chose. Une silhouette, une sorte de bête. Immobile, légèrement accroupie. Elle les a vus, elle se sait vue. Elle pousse même une espèce de cri, un cri informe mais qui ressemble à un appel. La jeune fille met pied à terre et garde la bride à la main. Elle s'approche.

La bête ne bouge pas. Malgré les poils qui lui couvrent la tête, malgré la peau squameuse presque reptilienne — l'adolescente se rappelle la légende de l'homme-crocodile et frissonne, un peu étourdie par la peur —, la bête est humaine, même si son apparence et ses cris en sont très éloignés. Elle tient quelque chose dans ses bras, un quelque chose qu'elle élève soudain au-dessus de sa tête. C'est un geste pour montrer, pour que la jeune fille puisse voir. Et ce quelque chose, c'est un bébé, un nouveau-né, tout petit, tout petit. Et la bête crie, des petits cris aigus, des appels, des appels qui ressemblent à des questions, dans la mesure où ils semblent demander une réponse. Alors la jeune fille répond, mais timidement, elle a peur.

— Oui, oui.

Très doucement, puis :

— Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?

Etonnamment quand la jeune fille parle, la bête tourne la tête sur le côté, comme pour mieux entendre, comme le font les personnes un peu sourdes.

— Qui êtes-vous ? Et le bébé ? Et le bébé ?

L'homme-bête fait quelques pas hésitants, plus ou moins dans sa direction, mais en tâtonnant, comme si rien qu'avec le pied il cherchait à isoler la terre de l'eau. Il continue ses petits cris, ses appels. Si elle ne répond pas, il cesse d'avancer et crie, appelle un peu plus.

— Oui, oui ! Il ne faut pas vous fâcher !

Elle sent bien qu'il n'est pas fâché. Mais elle ne comprend pas et reste sur le qui-vive.

L'homme-bête fait encore quelques pas. Avec ses pieds il explore aussi la langue de terre, son élargissement. Tout à coup il s'arrête, décidé à ne plus avancer. Il continue à appeler. Ses appels sont rugueux et informes, même s'il essaie de les moduler, de les assourdir. Il appelle, appelle. La jeune fille répond.

— Oui, oui ! Mais qu'est-ce que tu veux ?

Il veut de l'aide. Pour l'enfant. Elle fait un pas ou deux vers lui. Avec ses cris l'homme-bête manifeste sa satisfaction et l'encourage, l'encourage à avancer. Mais la jeune fille a encore peur, elle a la chair de poule. Sa main est crispée sur la bride. En cas de danger, elle pourra toujours lancer Kalif, l'homme-bête ne ferait pas le poids. Elle avance encore. Par ses cris, il cherche à maintenir en permanence un contact vocal.

Voilà que l'homme-bête pousse un cri différent, plus fort, agressif. La jeune fille s'immobilise. L'homme-bête dépose le bébé sur le sol. Le bébé se met à pleurer. Sans faire demi-tour, l'homme-bête recule, recule. Il continue sur le registre peu amical jusqu'à ce qu'il soit de nouveau à l'extrémité de sa minuscule presque île. Et là, il recommence : appels, questions, attente de réponse, réponse de la jeune fille.

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a ? À quoi joues-tu ?

Mais maintenant la jeune fille a compris. Le bébé pleure toujours. Elle va jusqu'à lui. En lui parlant. Pour le calmer, mais aussi pour maintenir le lien avec l'homme-bête. Elle a laissé Kalif derrière elle. Elle se baisse et caresse le nouveau-né. Il a l'air en bonne santé, sa peau est un peu rose. Elle le prend dans ses bras. Elle crie :

— Tu veux que je le prenne ? C'est ça que tu veux ? C'est ça que tu veux ?

L'homme-bête répond par des cris joyeux. Par des rires. Par des pleurs aussi, des espèces de pleurs. La jeune fille a parfaitement compris. Elle retourne jusqu'au cheval, avec l'enfant dans ses bras. Le petit pousse sur ses jambes minuscules. Il rampe contre elle. Tout à coup, elle sent quelque chose d'humide, de tiède et de doux qui provoque chez elle un frisson brûlant, inconnu, une crainte un peu folle et une très forte sensation de chaleur. À travers le lin de sa tunique, l'enfant a attrapé le tout petit sein et s'est mis à téter. La poitrine naissante de l'adolescente est encore douloureuse, mais elle le laisse faire. Elle marche, son cheval les suit.

Elle jette encore un regard derrière elle. L'homme-bête s'est accroupi, très bas, ses mains pendent sur le sol. Il est parfaitement silencieux, complètement immobile.

La jeune fille passe la cluse qui s'ouvre entre cette coulée et la suivante. Le petit enfant lui fait mal. Elle ne se sent pas du tout à l'aise, sa petite poitrine ne peut rien donner. Et l'autre, la bête humaine, c'était un mâle. Comment faisait-il ? Depuis quand le bébé n'a-t-il rien mangé ? Justement le voilà qui se fâche de ne rien avoir, il se met à hurler, il hurle très fort. La jeune fille fait ce qu'elle peut, elle le berce, elle le secoue, elle chante quelques souvenirs d'anciennes berceuses. Les autres ? Que vont dire les autres ? La jeune fille sent le mouillé de sa tunique, elle voit l'auréole sombre qu'a laissé la salive de l'enfant. Les autres, que vont-ils dire ? Seront-ils d'accord ? De toute façon, elle ne pouvait pas faire autrement. Ça va faire

une bouche de plus à nourrir. À nourrir avec quoi ? Mais ça fait aussi un enfant. Il en faut, il n'y en a pas. Peut-être que c'est trop tôt pour un enfant. Trop tôt pour le groupe ! Ce n'est pas son enfant à elle, ce n'est pas son enfant à elle ! En tous cas, il a faim. C'est bon signe, il a encore un peu de santé.

Ici, la boue, dans son avancée, s'est écrasée contre un énorme bloc de pierre blanche, un mur infranchissable, une muraille cyclopéenne déposée là par le hasard des mouvements géologiques dans la nuit des temps. Le bloc est planté de guingois dans le sol. Plus loin, il est plus haut, oblique. De sa base s'élève une rampe naturelle.

La jeune fille et son étrange paquet débarquent sur la terrasse, un vaste espace triangulaire enserré en fait entre deux murs naturels qui ici se rejoignent presque. Et les hommes, avec des blocs de pierre, ont comblé les quelques mètres qui séparaient ces deux parois.

Les autres sont presque tous sur cette terrasse, à travailler. Ils sont en train d'arracher leur première récolte de patates. Et ils sont très contents. Malgré l'absence de soleil, mais sans doute grâce à la chaleur persistante, les plants ont poussé. Leur feuillage est resté très pâle, presque blanc, à peine verdâtre, mais les tubercules qu'ils sortent de terre ont l'air sain, de taille et de couleur correctes. Pour avoir fait un essai, ils les savent même comestibles. Il était temps, les réserves sont épuisées.

Ils se sont arrêtés, ils ont levé la tête vers cette source de bruit pas oubliée mais insolite, les pleurs du bébé. Ils s'essuient les mains et ils approchent curieux. Mais que nous ramène cette diablesse d'Ismène ? Question de pure forme, ils ont bien compris, il s'agit d'un bébé. Mais si petit ! Probablement des gens chassés d'ailleurs, ou perdus, traqués par cette maudite boue, et qui vont déboucher, Ismène ne faisant que les précéder et leur montrer la route. Des bouches de plus à nour-

rir, mais aussi des bras en plus, ça ne sera pas de trop pour entreprendre les nouveaux travaux.

Mais non, Ismène est seule. Elle s'embrouille, n'arrive pas à expliquer et le bébé hurle toujours. Elle crie :

— Il a faim.

— Bien sûr qu'il a faim !

— Arrêtez de dire des bêtises, arrêtez de jacasser. Et toi, viens !

Une vieille les prend sous son aile. Elle marmonne :

— Mais qu'est ce qu'on peut lui donner ? Mais qu'est-ce qu'on peut bien lui donner ! On n'a pas de lait, personne n'a du lait.

Ismène a une idée, elle a eu un peu de temps pour penser.

— Ruda, il y a la jument ?

— La jument, bien sûr.

— Mais tu crois qu'un bébé il peut boire du lait de cheval ?

— Du lait de cheval ? D'âne en tous cas. De toute façon, on n'a pas le choix. On va essayer. D'abord avec un peu d'eau.

— Comment ?...

— Tu vas voir.

La vieille Ruda a de l'expérience. Elle en a vu des enfants venir au monde. Les siens. Et puis elle en a aidé. Il est déjà arrivé qu'une mère meure, qu'aucune autre n'ait du lait. Il avait déjà fallu improviser.

Elle se dépêche de traire la jument étonnée. Trouve une bouteille. Bricole une tétine dans un doigt de gant en caoutchouc. Ça marche, le bébé est d'accord. Il tète aussitôt comme un forcené.

— Comment il s'appelle ?

Ismène, bien que très émue et excitée, rit :

— Mais, Ruda, comment veux-tu que je le sache !

— Ben, j'en sais rien. Tu n'as... tu n'as qu'à décider.

— Moi ! Mais j'ai pas d'idées !

— T'as qu'à en avoir. T'as bien eu celle de l'amener ici. C'est à toi de lui donner un nom, c'est toi qui l'as trouvé.

Ismène rougit, pouffe, cherche un peu, puis se décide.

— Argos. Il s'appelle Argos.

— Va pour Argos, c'est un joli nom. Argos, tu as sacrement faim, toi.

Argos tête toujours. Quelquefois en roulant des yeux de manière un peu comique.

Les autres viennent voir, mais Ruda les chasse.

— Laissez-nous tranquilles ! Vous allez lui faire peur, vous allez lui faire peur !

Les deux masses de pierre, les deux vraies moraines naturelles, ont protégé l'espace en terrasse et l'ont prolongé par une vaste aire surélevée de terre battue. Contre une des roches il y a une vraie maison basse, en pisé. Elle est bien antérieure aux événements et plus vieille que tous ceux qui se sont regroupés ici. C'est une ancienne bergerie. Tout un fourbi abandonné indique qu'elle a sans doute servi un temps de relais, quand les gens, longtemps avant le déluge, se déplaçaient aussi à cheval. Une écurie. Les restes d'une forge, une enclume, un soufflet éventré. Des outils de sellerie, différentes machines à coudre au bras renforcé. Et aussi, un réseau disloqué de poulies et de sangles. Un matériel qu'après, ils sauront récupérer.

Quand la boue a commencé à tout envahir, certains ont pensé à cet endroit et sont venus s'y abriter. D'autres les ont rejoints, par hasard, chance ou instinct, tous fuyant devant cette peste brune qui s'emparait du pays. Mais mieux valait cette satanée boue plutôt que le brouillard épais. Certains lui avaient échappé de justesse et avaient vu des être proches y rester. Mais ce brouillard maudit n'est jamais arrivé jusqu'ici et ses

résidus liquides ou boueux ne réussirent pas à franchir les digues impraticables qu'un miracle de la nature a placées ici.

Il a fallu construire des abris. Très vite ils ont vu le parti qu'ils pouvaient tirer de la boue. La boue délavée n'était plus toxique ou corrosive, elle était simplement stérile et, étonnamment, un peu combustible. Ils ont construit en igloo, en faisant des coffrages irréguliers et circulaires de boue qu'ils avaient fait sécher sous des plastiques en brûlant une partie. Ils ont construit par couches d'anneaux concentriques. Les igloos ayant l'air tricoté, ils les ont spontanément appelés bonnets. C'était leurs bonnets de laine. Le sixième est en construction.

Argos dort. Elles lui ont bricolé un berceau. Mais Ruda est encore agitée, elle semble toujours pressée, elle entraîne Ismène derrière elle. Ismène aimerait bien se reposer, même dormir, ces émotions, ces événements si inattendus l'ont vidée. Mais Ruda la tire derrière elle. Elles entrent dans un autre bonnet et en ressortent accompagnées d'un vieil homme très droit, aux cheveux parfaitement blancs, André. Il est arrivé seul au village, environ trois semaines après les premiers. Personne ne le connaissait. Il parle très peu. Au début, on avait pensé qu'il était commotionné. Depuis, on sait qu'il parle peu et on le considère comme un sage. Le Sage. Ruda a besoin de lui depuis qu'Ismène lui a dit en deux mots où et comment elle a trouvé le petit.

Ruda va encore chez elle et revient avec un sac. Elle a convaincu Ismène qu'on ne peut abandonner l'homme, ou la bête, qui lui a confié l'enfant.

— C'était sûrement son enfant.

Avec André, ils refont le chemin qu’Ismène, Kalif et Argos ont fait ce matin. Ils passent la cluse et arrivent sur la surface du galop.

C’est comme si l’homme-bête n’avait pas du tout bougé. Il est au même endroit, accroupi comme avant. Il les a repérés. Il lève la tête et la tourne sur le côté.

— Je crois qu’il est sourd, murmure Ismène.

— Mais il nous a entendu venir et il nous écoute.

Ruda s’avance en parlant. De loin déjà.

— Bonjour, bonjour, je m’appelle Ruda, Je suis venue vous chercher, avec Ismène. Ismène a pris soin de votre bébé. Vous m’entendez, Ismène s’est occupée du petit. Il va bien, il dort.

L’homme-bête grogne doucement.

— Il y a aussi André qui nous accompagne.

Ruda fait une geste pour désigner le vieux sage. André et Ismène s’approchent mais restent un peu en arrière.

— Je vous ai apporté à manger, à manger.

À peu près là où l’homme-bête avait déposé Argos ce matin, elle pose le sac et l’ouvre, puis se recule. Elle fait signe aux deux autres de se retirer avec elle, de faire même semblant de partir. Et de garder ensuite le silence.

L’homme-bête se met à pousser des petits gémissements, puis, un peu plus fort, des espèces d’appels, avec un peu de colère.

— On dirait qu’il nous supplie.

L’homme-bête se redresse et fait quelques pas, très maladroit.

— Il est aveugle, dit aussitôt André.

C’est évident. Cela explique sa façon de chercher avec les pieds et pourquoi il tourne l’oreille quand il entend des bruits.

Ruda revient vers le sac et s’avance vers l’homme-bête en parlant très doucement. L’homme-bête recule jusqu’au point où

la boue refuse de supporter son poids. Alors c'est Ruda qui recule aussi, mais en continuant à parler doucement. Long-temps. Jusqu'à ce qu'enfin l'homme-bête fasse un pas en avant. Et un autre. Et Ruda l'imité, un pas. Elle plonge sa main dans le sac et la ressort pleine de bouillie de blé concassé, le dernier ordinaire du village. Presque accroupis, la vieille et l'homme-bête s'approchent l'un de l'autre.

André demande à Ismène de ne pas bouger.

— Attends ici. Il faut faire un peu attention.

Il s'approche très silencieusement pour pouvoir secourir Ruda si jamais.

Ruda sursaute quand elle sent le contact des mains de la bête sur son bras. Les ongles sont comme des griffes noires. Elle remarque la blessure à l'extrémité de l'auriculaire. Elle se maîtrise difficilement quand l'homme-bête approche sa bouche, mais elle tient sa main ouverte avec la bouillie dedans, comme quand on veut nourrir un cheval sans courir le risque de se faire brouter les doigts. L'homme-bête relève un peu la tête. Sous les poils qui lui mangent le visage, sous la frange poisseuse, Ruda découvre les yeux vides, les croûtes de sang sec. Elle sait que le brouillard noir ronge les orbites. C'est ce qui a dû arriver à cet homme. La panique et la répulsion la gagnent, elle hésite à battre en retraite, mais elle sent la présence du vieil André derrière elle. Elle réussit à laisser l'homme-bête manger dans sa main. Il mange et les trois humains le regardent manger.

— Il est aveugle, ses yeux ont dû exploser. Regardez comme il mange. Tu as faim, mange, c'est bien. J'espère qu'il voudra nous suivre.

Il mange volontiers, même si le goût de la bouillie semble l'interloquer. De quoi s'est-il nourri jusqu'ici ? Tout en continuant à lui donner la becquetée, Ruda recule pour le contraindre à avancer. Accroupis tous les deux. On dirait deux canards. Elle se redresse, il se redresse. Déjà la station verticale ne lui

est plus tout à fait naturelle. Il reste un peu voûté, les genoux fléchis, les jambes écartées, les bras ballants sur le devant — il y a peu de l'homme au singe. Qu'a-t-il bien pu lui arriver pour qu'il rebrousse ainsi le cours de l'évolution ? Avec toutes ces grosses verrues qui la recouvrent, sa peau est épouvantable. Son odeur est forte, mais supportable, les pluies quotidiennes l'ont lavé. Ismène, qui est pourtant celle des trois qui le connaît le plus, s'enfuit de quelques pas. L'homme-bête s'arrête. Il ne veut plus avancer. Les autres continuent un peu et parlent entre eux pour qu'il puisse se laisser guider par le son de leur voix quand il le voudra. Ils pensent qu'il n'est pas indifférent à ces sons, pas dépourvu non plus d'un peu de curiosité. Peut-être son cerveau se rappelle-t-il que cette jeune fille qu'il entend a pris soin ce matin de son enfant. Quand il se décide, les autres le laissent se débrouiller. Ils s'éloignent un peu. Et le jeu reprend. Mais le chemin devient plus difficile, il faut le guider. Ruda, surmontant une répulsion inévitable, le prend par le bras. Il a un sursaut et esquisse un geste agressif, un coup de griffe affûtée mais qu'il maîtrise à temps. Pour l'amadouer et le mettre en confiance, Ruda lui parle tout le temps, le plus doucement possible.

— N'aie pas peur, n'aie pas peur.

Elle le tutoie maintenant. Elle espère qu'il ne sent pas trop sa propre peur – sans doute leurs peurs se masquent-elles mutuellement.

— N'aie pas peur, mais il faut que quelqu'un te guide, sinon tu n'arriveras pas tout seul. Viens, là, attention, voilà.

L'homme-bête se laisse conduire. Il émet une sorte de musique entre ses dents, une petite plainte douce et interminable.

— On dirait qu'il pleure, remarque Ismène.

— Il pleure. Mais il n'a plus de larme. Avance, voilà, ne pleure pas, avance.

Ils arrivent au sommet de la rampe. Les autres sont toujours là à travailler. Ils approchent, épouvantés.

— Qu'il est malade !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le yéti, c'est le yéti !

— Le yéti ?

— L'abominable homme des neiges.

Rires nerveux.

— Arrêtez ! Taisez-vous ! L'enfant, est-ce qu'il est à lui ?

— Sans doute. C'est lui qui a appelé Ismène ce matin.

— Et aux yeux, qu'est-ce qu'il a ?

— Il est aveugle bien sûr ?

— Ce sont les hydrocarbures ?

André n'en est pas convaincu. Ça ressemble plus à une blessure. Peut-être a-t-il été attaqué. Mais par quel animal ?

— À moins qu'il se soit fait ça lui-même ?

— Où va-t-on le mettre ? demande Ismène. Il faudrait le laver. Et — elle rougit un peu —, et l'habiller.

— Pas trop vite. Il faut d'abord lui laisser le temps de s'habituer.

— De s'appriivoiser ?

— C'est ça, qu'il s'appriivoise.

Arrivés sur la place, l'espace entre les bonnets, entre les cases, Ruda le lâche et le laisse explorer l'endroit. S'il le veut.

Ismène va voir comment se porte le petit Argos.

L'homme-bête marche jusqu'à ce qu'il rencontre un obstacle, un muret de boue sèche. D'abord il essaie même de continuer, faisant du surplace avec ses pieds, puis il s'accroupit tout contre le mur. Seuls les mouvements de sa tête, quand il oriente ses oreilles pour chercher à individualiser les sons,

montre qu'il continue à s'intéresser à son nouvel environnement.

— Maintenant il faut attendre qu'il établisse le contact.

La nuit vient. André se propose de garder un oeil sur lui. Ils ne pensent pas qu'il soit dangereux.

Le matin suivant, il est à la même place. Ruda vient le nourrir. Il mange. Mais vers midi, il vomit. Et plus tard, il s'effondre, il est malade. Aidée par André, Ruda le lave. Elle lui prépare une couche à même le sol dans sa case. Elle le veille et le soigne.

Pendant plusieurs jours son état est stationnaire, sa fièvre constante mais pas très élevée. Il délire sans doute. Il gémit. Quelquefois dans son sommeil, il parle. La première fois c'est pendant la nuit, et ça réveille Ruda. Cette voix d'homme assez claire — les mots, pas les phrases, sont compréhensibles — lui donne le frisson, lui fait une peur étrange. Elle allume la petite lampe à huile et regarde cette bête, cette espèce de chien accroupi sur lui-même qui dort sur sa litière de vieux sacs et qui, parce qu'il dort, dit des mots semblables aux siens, semblables aux autres humains. Elle frissonne encore, tout émue. L'homme-bête est-il une sorte de bébé qui revient à la vie ? Puis la fièvre tombe, le délire et les mots aussi. Il se laisse de plus en plus facilement soigner. Ruda remarque qu'elle est attendue. Souvent elle le retrouve assis, les bras entre les jambes sur sa litière. Elle doit la changer chaque jour. Une fois il se déplace pour poser sa crotte un peu plus loin. Elle est toute fière, Ismène se moque :

— Tu es comme une maman quand son bébé est propre.

— Tu verras. Tu verras avec le tien.

Ismène rougit. C'est vrai. Elles sont comme deux mères. Elle, presque encore une enfant. Et Ruda, la vieille.

Les verrues commencent à sécher, elles tombent avec la peau qui pèle. Ruda oblige maintenant la curieuse créature à

sortir, à se promener, à faire quelques pas, accroché à son bras. André lui coupe les cheveux et la barbe. L'homme-bête ressemble de plus en plus à un homme, malgré ses yeux vides avec les cicatrices qui se referment. Il faudrait lui donner un nom, mais Ruda s'y refuse.

— S'il sait parler, c'est qu'il a un nom. Attendons qu'il nous le dise.

Elle lui parle beaucoup. Souvent elle l'interroge.

— Comment t'appelles-tu ? Comment tu t'appelles ?

Mais ses questions n'éveillent aucun écho. Il ne réagit qu'au son et au ton de la voix, apparemment jamais à son contenu. Quelquefois il secoue la tête, comme pour dire non, mais Ruda se résigne à penser que ce n'est qu'une sorte de tique, peut-être un mouvement atavique pour chasser la vermine.

— Comment tu t'appelles ? Comment tu t'appelles ?

Un matin, alors qu'il dort toujours, pelotonné sur lui-même, elle s'approche de lui.

— Eh ! l'homme-bête, comment t'appelles-tu ?

Elle l'entend qui répond. Bjone, ou quelque chose comme ça. Toujours dans son sommeil. Elle répète sa question. Il bouge, il tourne la tête, il est réveillé maintenant.

— Comment t'appelles-tu ?

Il répète, difficilement mais en essayant d'articuler.

— B... John.

Comme avant. Puis plus rien, la communication est interrompue. Elle lui pose la main sur le bras et lui demande :

— Bjone ? Bjone ?

Mais il s'est déjà refermé sur lui-même. Il ne sait plus rien, il ne comprend plus. Pourtant Ruda est certaine qu'il parlera. Elle se précipite chez André.

— Je sais comment il s'appelle, il me l'a dit, je crois qu'il s'appelle Bjone.

Bjone, désormais, ici, le nom que porte l'homme-bête.

La ligne

Quand ils découvrent la ligne, ils courent depuis trois jours. Bio toujours en tête. Étho, l'éthologue, et Politique en rivalité permanente pour être le premier des viennent ensuite et respecter une sorte de hiérarchie immanente. Politique trouve, Dieu sait où, d'incroyables ressources — sublimation de réserves de graisse inconnues ? exceptionnelle métabolisation du sang englouti ? — pour se maintenir à la hauteur de la mécanique d'athlète qui subsiste sous la répugnante carcasse d'Étho. Ils courent devant eux au gré des contraintes du terrain qui est ici chaque jour redessiné. Ils ne s'arrêtent qu'avec les nuits où ils dorment accroupis sur eux-mêmes en maintenant entre eux une distance respectable. Ils ont vite compris, ou su, ou deviné, qu'en courant ensemble tous les trois, ils transportent aussi leur réserve de vivres. Au moment voulu, quand les forces les trahiront, ils n'auront qu'à sacrifier l'un d'eux pour que les deux autres puissent continuer — mais continuer vers où, vers quoi ? Même si chacun sent dans son éventuel sacrifice quelque chose de l'ordre de la mission, ils manifestent à tout moment, ébauches de geste, dents montrées — elles semblent s'être allongées, les gencives se sont retroussées sur les canines —, coups de griffes, qu'aucun n'est pourtant prêt à s'offrir sur un plateau d'argent — comme ils auraient dit autrefois. Dans le même temps, les cris d'encouragement qu'ils poussent, les attentes qu'ils s'imposent quand l'un d'entre eux faiblit, montrent qu'il existe une espèce de solidarité, une sorte d'esprit de corps. Et qu'ils retardent le plus possible l'éventualité de ne devoir être plus que deux. Et porter le troisième en eux après une difficile digestion.

Quand ils découvrent la ligne, c'est le soir, ce moment bref et un peu étrange où la lumière décline tout d'un coup. Ils viennent de contourner un cône de boue étonnamment haut. Devant eux, des fils sortent de l'épaisse couche grasse. Ce sont des câbles rouillés. Six câbles – cela réveille-t-il aussitôt quelque chose dans leur conscience obtuse ? –, comme des fils de la vierge ils s'élèvent dans le ciel, presque jusqu'à l'unique nuage gris, et vont s'accrocher à un amoncellement de ferraille verdâtre, tordue, partiellement désossée, les restes d'un pylône déraciné. Et les câbles repartent vers un autre pylône, lui intact, traçant dans le ciel si bas une ligne, une direction, une route, une route à suivre. Bio, Physicien et Étho poussent des cris et reprennent une danse, plus volubile et bruyante que celle déjà oubliée par laquelle ils avaient célébré l'apparition de la mystérieuse petite étoile. C'est tout d'un coup comme si leur intelligence percevait une intelligence supérieure qui allait les prendre par la main. La ligne, cette ligne à haute tension qui dessine une voie, s'impose comme une sorte de guide, un embryon de devenir, un fondement presque religieux. Ils s'en réjouissent sans comprendre. Ils vont bien sûr la suivre. Savent-ils encore qu'une ligne à haute tension mène toujours quelque part ? Dommage que le bio-administrateur, le directeur d'une puissante O.N.G., ne soit plus en état de goûter à la dérision. Lui, l'ancien militant écologiste, conduit, guidé et cherchant son salut dans une des lignes à très haut voltage qu'il a peut-être directement combattu.

La ligne électrique galvanise leurs forces, démultiplie leurs énergies. Ils courent plusieurs jours encore. Comme de petits électrons suspendus tête en l'air à leur fil. De place en place les avancées de la boue — elle semble courir devant eux et les précéder — ont détruit encore un ou plusieurs pylônes. Quelquefois même au point de supprimer toute trace des câbles et avec eux, la direction qu'ils indiquent. Alors ils tournent en rond et cherchent. La ligne absente réveille un peu de leur in-

telligence, donne des responsabilités de chef à Bio qui indique des directions, aboie des sortes d'ordres, pose même des repères et des points de retrouvailles. Et quand Politique tombe sur la résurgence des câbles, naît toute une nouvelle gamme de cris, appels, avertissements, joie et triomphalisme. L'Étho en prend ombrage. S'amorce une querelle. Les deux bêtes tombent à terre et se roulent furieusement dans la boue. Bio devine que ce ne sera qu'un jeu — on n'en veut pas à son garde-manger. Lui joue les arbitres. Et le public. Puis ordonne la fin du round. Ils se relèvent. La boue, lente à sécher parce qu'encore lourde de graisse délavée, fait comme un habit autour de leur corps de bête et leur donne soudain une espèce de beauté, leur rétrocedant un tout petit peu de ce qu'ils avaient été, tantôt. Bio voit ça. Les deux autres le découvrent nu et se rient de lui. Il doit à son tour se rouler par terre pour se relever drapé de cette boue maintenant inoffensive mais qui, il y a peu, les aurait tués.

La pluie devient plus fréquente, toujours imprévisible. Elle noie quelquefois tout dans un brouillard sombre. L'horizon est proche ou lointain selon qu'il pleuve ou non, ou selon la forme que prend la boue. Grosses chenilles latérales ou lave molle qui s'étale en soue immense, en marais égal où péniblement il faut pousser les jambes, avec l'huile lourde jusqu'aux cuisses, et rebrousser chemin quand le fond s'abaisse. Maintenant, quelquefois, mais rarement, le ciel s'éclaircit. Dans sa surface sombre et grumeleuse apparaît une zone blanche, plus découpée, comme de la laine grège, qui baigne tout l'espace dans une laitance presque éblouissante. Elle souligne soudain les couleurs, le rouge de la rouille, le vert du minium craquelé sur les pylônes, l'antracite des câbles.

Enfin, alors que les signes d'épuisement se manifestent dans la course têtue des trois bêtes, la ligne disparaît une nouvelle fois. Mais cette fois, engloutie. Et le paysage tout entier avec.

Ont-ils l'impression d'être au bout du monde, au bout de leur monde primitif ?

Il est midi. Justement, la lumière est très proche, le ciel presque diaphane. Les trois poussent de faibles cris, craintifs et tout excités en même temps. Après un bref instant d'effroi, ils accélèrent, jusqu'à la perte du paysage, la limite de l'horizon, la disparition de la ligne électrique. Plusieurs énormes coulées de boues, des boudins gigantesques comme des abdomens monstrueux de termites reines, s'y précipitent aussi.

Les trois survivants sont au bout du monde. C'est un immense cratère, long et large, circulaire, entourés de falaises irrégulières de roches rouges marbrées de noir. Elles sont profondément entaillées de coupures verticales et de découpes carrées, en gradins. Leurs bords dentelés portent encore la marque des énormes mâchoires métalliques des gigantesques pelles mécaniques qui les ont attaquées. Ces monstrueuses machines, montées sur chenilles ou sur pneumatiques géants, sont là, jaune criard maculé de taches de rouille, immobiles. Sorte de sauriens mécaniques, fossiles paralysés d'une civilisation récemment disparue. Certains de ces monstres, dans le fond du cratère, sont tout ou partiellement engloutis. L'un ne dresse plus que la tête étroite de sa pelle au bout d'un long bras, comme si le loch Ness était maintenant ici. La pluie a dissout les cataractes de boue en une étendue plane et uniforme de vase mouvante qui envahit peu à peu le cirque que les pelleuses ont creusé. La ligne électrique se termine là, sur un pylône plus bas et plus large, dont les pieds sont déjà dans la boue et que jouxtent, émergeant du limon, les piles en assiettes vertes des isolants et les spirales horizontales des différents transformateurs.

Au centre, sur une bute rocheuse que les machines ont épargnée, il y a une sorte de construction, un bric-à-brac de plaques rouillées et forées, assemblées les unes aux autres dans un ordre disparate par des profils en U lourdement boulonnés ou

soudés. Le tout en créneaux irréguliers, surmontés d'une forêt de mats, de poulies, de câbles et de tapis de levages sur leurs coussinets rouillés. Cela forme comme un drôle de petit château fort.

Les trois survivants se sont arrêtés, stupéfiés, suspendus au bord du vide, au bord du gouffre. Ils regardent.

Politique pousse un cri :

— Là !

Quand le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt, dit le proverbe. Pourtant, ici, en regardant le bras tendu de Politique plutôt que la cible qu'il désigne, Bio et Étho font preuve d'étonnement. Et donc d'intelligence. Le cri de Politique est un peu plus qu'un cri, il ressemble à un mot, vraiment à un mot. Ce mot réveille quelque chose dans le cerveau des deux autres. Dans les trois cerveaux. Politique lit son propre étonnement dans les regards étonnés. Il répète :

— Là !

Il rit et il répète encore :

— Là !

Et les deux autres suivent enfin la direction indiquée par son index.

Sur la boue étale qui recouvre le fond du cratère, il y a, clair, comme un chemin. Un pont de planches. Certaines ont été mises perpendiculairement pour augmenter la portance, les autres créent une véritable passerelle. Ce pont part des bords du cratère et rejoint la base rocheuse au-dessous du château — ce cirque avait dû être une carrière ou une mine à ciel ouvert. De ce côté-ci, l'extrémité de la passerelle flottante arrive sur un vieux tapis roulant, incliné, qui la prolonge jusqu'au sommet de la falaise artificielle, jusqu'au bord du plateau, à un endroit encore épargné par l'invasion de la boue. Mais encombré — ce qui lui assurera peut-être une protection ultérieure durable — d'outils et d'accessoires miniers disparates. Containers, wa-

gonnets, bennes, machines hors d'états, wagons de déchargements, éléments de grue.

— Là !

Tout réjouis, Bio et Étho répètent encore :

— Là ! Là, là, là !

Étho en chantonne presque.

Pour atteindre cette passerelle, il leur faut parcourir un quart de la périphérie du cratère. Ils s'y précipitent. Étho, le plus athlétique — et dans un soudain irrespect complet de la hiérarchie établie — y arrive le premier. Sur les derniers mètres, Bio accélère. Étho est déjà engagé sur le pont roulant quand Bio l'intercepte, le retient par l'épaule et l'immobilise, au risque de le faire plonger dans le vide. Il le contraint à revenir en arrière. Il désigne le château, tout en faisant avec sa tête d'évidents signes de dénégation. Ensuite, après avoir relâché sa prise, il cherche et trouve rapidement un bout de tuyau rouillé, de la taille d'une batte de base-ball. Il fait quelques mouvements en l'air, mouvements de massue contre un adversaire fictif, puis va se cacher entre deux containers. Après un instant de curiosité et d'incertitude, Politique et Étho se dénichent leur propre arme et rejoignent leur chef.

Leur intelligence n'était pas refoulée très profondément. Elle se réveille vite, ils ont compris. C'est la main de l'homme qui a fait ce pont. Récemment. Dans l'Après — l'Après, c'est après le déluge noir, mais leur mémoire réussit-elle à remonter aussi loin ? Ce pont a été fait pour maintenir une liaison entre la forteresse et la terre. Donc, la forteresse est habitée. Il y a des survivants, d'autres survivants, des autres, des aliènes. Les gourdins improvisés sont la première réponse qui leur vient à l'esprit. Selon une certaine logique, c'est peut-être la bonne.

Cachés entre deux containers, trois survivants, réduits à l'état de bête malades, épuisées, affamées, dé... dé.. — le mot n'existe pas encore, éventuellement : décivilisé, mais ce quali-

ficatif contient peut-être en lui une très grave erreur de diagnostic —, trois survivants attendent une rencontre — rencontre du combienième type ? une rencontre, le choc, avec ceux qui ont survécu. Avec ceux qui ont aussi réussi à survivre. Et probablement, mieux qu'eux. Et qui, sans doute, seront les plus forts...

Bjone

— Bjone !

Depuis plusieurs jours l'homme, l'homme que Ruda appelle Bjone, Bjone, ne réagit plus. Après avoir petit à petit recouvert un début d'apparence humaine, s'être levé, laissé promener et conduire, il a de nouveau coupé tous les ponts. Il ne réagit plus aux bruits, ne tourne plus la tête au son des voix ou quand on l'appelle. Il n'y a que pour se soulager qu'il se lève. Puis il regagne sa litière où il reste immobile, étendu sur le dos, dans une position néanmoins très différente de celle de bête pelotonnée qu'il avait au début. Actuellement, c'est comme un coma somnambulesque. À cause de ses yeux vides, on ne peut pas savoir s'il dort ou s'il est éveillé. Souvent Ruda vient se pencher sur lui, pour guetter sa respiration.

— Tu fais comme moi avec Argos, lui dit Ismène. Il dort si profondément, si immobile que j'ai quelquefois peur qu'il soit mort. C'est même difficile de voir s'il respire.

André arrive avec un transistor et demande à Ruda de le laisser tout le temps allumé.

— Mais la pile ?

— J'ai amené une batterie. Elle tiendra quelques jours.

Avec de gros fils électriques, rouges et jaune, et une résistance il relie le transistor à une énorme batterie noire.

Le matin Ruda se lève dès que la lumière est suffisante. Elle s'habille pour rejoindre les autres et les aider aux travaux des champs. Bjone ne donne pas beaucoup à faire ces jours, sauf le nourrir, de force, comme un bébé. À la cuillère.

— Ruda.

Tout à coup une voix claire l'appelle. Ce ne peut être qu'André. Ruda s'avance vers la porte.

— Ruda. Ruda. Les... oi-seaux ?

Bjone. Il parle. Elle n'ose pas tout à fait se retourner, il rêve sans doute. Mais elle répond quand même.

— Oui ? les oiseaux ?

Elle se retourne. L'aveugle est assis sur sa litière, le dos contre le mur, les jambes regroupées.

— Bjone !

— Bjone ? Il s'interroge : Bjone ? Bjone, oui.

Pourquoi pas ? Il est d'accord avec ce nom. Ensuite il cherche. Il cherche quelque chose, ses mots.

— Les oiseaux ?... Je ne les entends plus.

Il réfléchit, intensément, son front se plisse sur ses yeux vides :

— Ils ?... Les oiseaux ? Les oiseaux ? Ils ont survécu ?

— Non. Enfin, peut-être une espèce de goéland. Certains prétendent en avoir vu courir, voler, à ras la boue. Moi pas.

C'est absurde ! cet homme mystérieux qui se réveille et parle d'oiseau !

— Mais ? On ne les entend plus ce matin. Je les ai bien entendus ?

L'homme-bête continue avec ses oiseaux. C'est incroyable. Juste là, à côté d'elle, avec une voix normale, belle. Juste une musique en moins, un accent un peu différent, un peu plus sec. Un type de la ville. La bête sur sa litière, c'est un type qui vient de la ville. D'une ville. Et ses oiseaux ?

Elle se décide à répondre :

— Les oiseaux ? C'est pas des oiseaux, c'est la radio.

— La radio ?

— Attends ! C'est André qui l'a mise. Ne bouge pas !

Ne bouge pas ? C'est ridicule. Pourquoi, ne bouge pas ? Ruda se sent tout à coup affolée et dépassée. Elle sort et appelle :

— André ! André !

Lui aussi se lève tôt, mais il ne travaille pas aux cultures.

— André !

Il arrive. Il arrive en courant, raide, un peu comme un grand échassier derrière une grenouille.

Ruda montre Bjone et dit, se trouvant aussitôt stupide :

— Il veut savoir pour les oiseaux, pour la radio.

— La radio ? Qui ? Quoi Ruda ?

Mais c'est l'aveugle qui répond :

— Oui.

Il parle avec un débit assez lent, hésitant, mais sa voix est claire :

— Ce matin je me suis réveillé et ils ne chantaient plus. Je crois bien que c'est même ce qui m'a réveillé. Réveillé ou ... décidé. Réveillé. La radio ?

— Oui, dit Ruda. C'est une idée d'André, la radio.

— La radio ? interroge Bjone.

André fait un geste vers le transistor. Un geste que bien évidemment Bjone ne peut pas voir. André explique :

— C'est une petite boîte qui fait de la musique. Elle est là, à côté de vous.

— Une radio quoi !

Bjone devine le malentendu et s'excuse :

— Je sais ce que c'est qu'une radio. Mais..., elles... elles émettent encore ?

— Non. Seulement celle-là. C'est un émetteur automatique. Depuis des années sur cette longueur d'onde ils ne diffusent que des chants d'oiseaux. Vingt-quatre heure sur vingt-quatre. Au moment où il y a eu les concessions libres, ils ont fait ça pour occuper une fréquence. Un émetteur automatique. Le seul

qui ait survécu dans le silence. Sans doute sur un pylône. Certains pylônes ont tenu. J'en ai vu avant d'arriver ici.

André est stupéfait quand l'homme, l'homme-bête qu'ils ont amené ici, suggère simplement :

— Sans doute équipé d'une éolienne.

Ruda ne sait pas exactement ce qu'est une éolienne. Elle finit tout de même par exploser :

— C'est fou. Tout d'un coup, vous vous mettez à parler. Et c'est pour parler de radios, de pylônes et d'autres trucs comme ça. Parce que jusqu'à maintenant, à part votre nom...

Il l'interrompt et demande :

— Bjone ?

— Oui, Bjone.

— Bjone, O.K. À part mon nom ?

— Et quelques mots en dormant, vous n'avez rien dit.

— Depuis combien de temps ? Depuis combien de temps je suis ici ?

— Dix jours.

Ruda a bien sûr compté les jours.

— Je voudrais voir l'enfant.

— Votre enfant ?

Mais il ne répond que par le nom qu'Ismène a donné à l'enfant.

— Argos.

— Ah ! vous savez ? Vous l'avez entendu ? Et tout de suite elle s'excuse : On ne savait pas comment il s'appelait. Alors j'ai dit à Ismène. Ismène ?

Est-ce que ce nom aussi lui est connu ?

— Oui, oui. Ismène.

Bjone sait de qui elle parle. Ruda continue :

— J'ai dit à Ismène. C'est elle qui l'a rapporté, c'est elle que vous avez rencontrée, que vous avez... appelée. Sur..., là où on vous a trouvé. Je lui ai demandé de lui donner un nom. Provisoire bien sûr. Elle a proposé Argos.

— Argos ? Argos, c'est joli. Vous, vous êtes André. La jeune fille, c'est Ismène. Je devais vous entendre. Je crois même...

Mais il s'interrompt. Il y a un silence, un peu de gêne après avoir parlé si simplement tous les trois.

— Je voudrais... voir l'enfant. Je voudrais voir Argos.

Il leur faut attendre un peu. Ils restent silencieux. Ismène arrive avec l'enfant endormi. Bien que prévenue, elle s'arrête en entrant quand elle découvre l'homme assis. Il l'a entendu entrer.

— Bonjour. Bonjour Ismène. Tu as le petit avec toi ?

Ismène fait juste un signe affirmatif. Ruda la tance d'une grimace et répond pour elle :

— Oui. Il dort.

Il y a de nouveau un moment de silence. Les deux femmes sont intimidées. Elles ont peur aussi. L'aveugle doit le sentir. Il respecte ce mouvement. Apprivoiser. Réapprivoiser. Lui-même aussi a peur. Cette retrouvaille.

— Viens, dit-il.

André, une main sur l'épaule d'Ismène, l'encourage. Bjone écoute les bruits de pas, les respirations.

— Je voudrais le toucher. N'aie pas peur.

Ismène se tourne vers lui et se baisse mais garde Argos dans ses bras. Elle sursaute quand en tâtonnant les mains de l'aveugle rencontrent les siennes d'abord, puis la tête du bébé, son corps à travers le tissu dont il est langé.

— Tu permets que je le tienne ?

Ismène interroge silencieusement Ruda et André puis le dépose délicatement dans les bras de l'aveugle qui le prend contre lui.

— Argos. Argos, c'est un joli nom. Tu as bien choisi.

— Mais... comment il ?...

— Il n'avait pas encore de nom. Je ne pouvais pas.

— Mais...

— Oui...

Ismène est très intimidée, effrayée, ils s'interrogent et répondent avant même que leurs questions ne soient formulées.

Bjone commence à expliquer :

— Oui, sa mère... elle ...

Angoissée, Ismène répond encore pour lui :

— Elle ne pouvait pas ? Elle n'a pas eu le temps ? Elle ...

— Elle est morte. Oui, elle est morte.

Ismène veut poser une nouvelle question. Ruda et André sont derrière elle, mais ils sentent qu'il faut les laisser dialoguer. Mais Bjone l'interrompt en posant sa main sur son bras et parle cette fois avant que vienne cette prochaine question, avant de devoir y répondre.

— Nous étions seuls, lui et moi. Je savais que nous allions mourir si... Non, je ne savais pas. Ou je savais déjà. La vie... La vie, c'est la dernière chose qui subsiste. Quand j'ai compris qu'il... je ne sais pas très bien... Quand j'ai compris que... j'étais encore vivant, lui aussi, j'ai essayé, lui...

Il montre le bébé dans ses bras.

— Lui encore plus que moi. Il voulait vraiment vivre. Il ne savait rien faire d'autre.

Il ouvre sa main pour montrer son doigt amputé.

— Il a trouvé la blessure et il a tout de suite tété. Comme ça, il a survécu. Le sang, ça nourrit. Il l'a tout de suite su. Bjone

fait une grimace : Il le savait peut-être déjà. Vous croyez que tous les nouveaux-nés le savent ?

Les autres ne répondent pas.

— Excusez, oubliez ! oubliez ! — l'expression le fait sourire un instant — Il allait pouvoir tenir. Quelques heures, quelques jours. J'ai dû comprendre cela. Pourtant il n'y avait nulle part où aller. Ça n'était que différer. Mais vivre, il semble pas qu'on puisse y échapper, qu'on puisse faire autrement. C'est la chose qui subsiste. Même en dernier.

« C'était pas facile. Je n'avais aucune expérience d'être aveugle. Déjà pour un vrai aveugle, un pro, de se retrouver tout seul dans un paysage inconnu et hostile ça doit être quelque chose ! Alors pour nous ! Peut-être, c'est parce que j'avais promis quelque chose, une espèce de promesse.

« Je ne sais pas où vous m'avez trouvé ?

— Sur mon chemin de galop.

— Du galop, oui, j'ai entendu ton cheval.

— Et c'est lui...

— Qui m'a repéré. Et appelé. J'ai répondu. Vous aurais-je appelés s'il ne m'avait pas repéré le premier. Je ne sais pas combien de chemin j'ai parcouru entre mon point de départ et là où tu m'as trouvé. Peut-être ai-je seulement tourné en rond. C'était pas facile. J'ai failli nous noyer plus d'une fois. Une fois je me suis retrouvé sur une île, de l'eau tout autour. Je ne pouvais rejoindre la terre qu'en retraversant cette eau lourde, sans aucune idée de la direction par où j'étais arrivé. J'ai essayé. Encore. Trouvé un passage, continué. Marcher valait mieux que s'arrêter. Et puis, après, il y a eu notre rencontre. Le bébé pourrait vivre. J'étais content. J'avais aussi rempli un contrat.

La lèvre inférieure de Bjone se met à trembler, mais un aveugle sans yeux ne peut plus pleurer.

— C'est peut-être le seul vrai contrat que j'aie eu en quarante ans d'existence. Alors après je pouvais bien mourir. J'étais prêt. Et puis ensuite vous — il fait un geste en direction de Ruda et André — vous êtes arrivés.

Silence.

— Ismène ?

— Oui ?

— Je voudrais...

Ismène recule d'un pas. Elle sait ce qu'il va lui demander, elle a peur.

— Je voudrais connaître ton visage. Mais tu ne veux pas que je te touche.

Ismène, après avoir cherché appui auprès des deux autres et sans bouger, sans s'avancer, répond :

— Oui. Je crois que je veux bien.

Ensuite elle s'assied, Ruda prend l'enfant, Bjone reste immobile.

— Tu as peur ?

— Oui, j'ai peur.

— Moi aussi. Et... je n'ai pas l'habitude. Je n'ai jamais touché quelqu'un pour le reconnaître. C'est pour cela que je suis maladroit.

Ismène prend les mains de l'aveugle et les pose sur son visage. Elle tremble, elle a les joues brûlantes, son coeur bat comme un fou. C'est le père de l'enfant. Et depuis dix jours, Argos, c'est aussi son fils à elle. Et elle n'a que treize ans.

L'aveugle garde d'abord les mains sur ses joues. Il les passe sur ses yeux, puis sur ses cheveux, il en caresse les pointes sur les oreilles. Puis de nouveau les joues. Ismène tourne la tête de côté pour lui permettre de sentir sa bouche, connaître la forme de ses lèvres. Elles sont chaudes. Les mains, elles, sont calleuses, presque de la corne.

— Tu as...

— Treize, treize ans.

— Je crois que tu es...

Mais André prend les devants :

— Jolie, Oui, Ismène est une jolie fille, une jolie jeune fille.

Ismène se relève, elle reprend l'enfant — il est toujours endormi — et elle le remet dans les bras de Bjone.

— Voilà votre enfant. Puis elle parle à Argos : tu vois, tu as retrouvé ton papa.

— Son papa ?

Les trois sont surpris par l'étonnement contenu dans la voix de Bjone.

— Son papa ? Non... non, c'est pas moi.

Il a les lèvres qui balbutient, il recherche quelque chose, la confusion de ses souvenirs est tout à coup visible.

— Son père ? son père. Son père, c'est Enzo.

Il tend Argos à Ismène et fait un geste pour écarter les autres. Il se lève tout seul, il ne veut pas qu'on l'aide. Peut-être ne veut-il pas qu'on le touche encore. Il se dirige vers le seuil. Son pas est douloureux, hésitant. Arrivé dehors, il s'appuie au chambranle de la porte. Dehors il y a toujours une vague odeur de pétrole, mais aussi une odeur de feu et plus loin, une odeur qui vient des champs.

— C'est l'odeur de la terre. Je crois que je l'ai reconnue dès que vous m'avez amené ici.

Accompagné par André et Ruda, accroché à elle comme à un bâton de vieillesse, plutôt une canne d'aveugle, Bjone découvre le village. Déjà, pour comprendre, il touche, les cases, les bonnets, le sol de la place, l'énorme muraille naturelle. Ismène est partie s'occuper du petit. Ils vont visiter les cultures.

Les autres ont déjà vu Bjone à son arrivée de bête perdue. Puis lors de ses quelques sorties, avant sa rechute. Il a beau-

coup changé, mais il est avec Ruda, et il y a aussi sa démarche d'aveugle.

Ruda lui présente ceux qu'ils rencontrent, leur nom, qui ils sont les uns pour les autres. Rares sont ceux qui sont ici en famille. La plupart sont des survivants isolés ou réunis par des liens souvent autres que familiaux, par exemple des liens de travail, celui qu'ils effectuaient quand la catastrophe les a surpris, et épargnés selon une invraisemblable loterie.

Bjone se baisse pour caresser les feuilles des plants de patates encore sur pied et surtout pour faire couler entre ses doigts la terre, de la vraie terre entre ses doigts. Il explore, touche, réfléchit, ne dit plus rien. Le soir ils restent devant la case où habite Ruda, autour d'un feu de briquettes de limon séché qui brûle comme de la tourbe. Mais sa flamme est trop blanche pour être tout à fait honnête, explique André à l'aveugle.

Souvent Bjone essaie de parler, mais il s'arrête très vite. La présence d'Ismène semble le gêner. Mais son absence aussi. Cette hésitation se répète plusieurs jours. Régulièrement Ismène vient lui apporter le bébé, quelquefois réveillé. Ils jouent ensemble. C'est un jeu étrange, où tous deux sont maladroits, l'un d'être au b.a.-ba de son apprentissage, de tout apprentissage et l'autre au b.a.-ba de celui de la cécité. Une fois Ismène passe à Bjone la bouteille avec le lait de la jument pour qu'il nourrisse l'enfant, et Bjone sent qu'elle reste tout près d'eux.

— Tu me surveilles ?

— Pardon ?

— Tu me surveilles.

— Oui. Elle hausse les épaules : parce que c'est un travail de femme.

— Parce que c'est un travail de femme !

Bjone rit légèrement.

— Vous riez, je suis contente.

Elle lui présente aussi la jument, Katinca, et son poulain.

— Le frère de lait d'Argos, dit Bjone en caressant le petit cheval. Comment...

— Babouche.

— C'est un joli nom.

Le soir autour du feu, Bjone continue à tourner en rond dans son silence. Ruda est mal à l'aise, elle ne comprend pas bien. André se lève tout à coup.

— Je vais chercher Ismène. Je pense qu'il faut qu'elle soit là. Et qu'elle vous entende maintenant.

Bjone lève la tête. André regarde Bjone. On pourrait croire que Bjone le regarde également.

— Je ne peux pas vous voir. Mais oui, il faut aussi qu'Ismène m'entende.

Ruda et lui attendent en silence qu'André revienne avec Ismène.

Le récit que commence Bjone, ses explications, ses tentatives d'explications, ne se déroule pas qu'en un soir. Il se poursuit, s'interrompt, se cherche, se reprend, sur plusieurs jours, en différents moments. C'est le chemin d'un aveugle à la démarche incertaine et floue. Mais toujours, en présence de ses trois nouveaux amis.

— La ville d'où je viens...

Bien sûr, ils la connaissent de nom. Grâce à GREENHOUSE II et d'autres institutions du même ordre sa réputation est internationale. Mais leur connaissance se limite à son nom. Bjone mesure le chemin parcouru. En douze mois — d'après ce qu'il a pu reconstituer ici, leur périple a duré un an —, à raison d'environ quinze kilomètres par jour, ils ont fait, sans s'en rendre compte, plus de cinq mille kilomètres. Même si leur route ne s'est pas déployée en ligne droite, même s'ils ont quelquefois tourné en rond, Bjone est ici vraiment très loin. En installant partout dans l'atmosphère son couvercle de scories, la catastrophe a gommé les différences de climat. Seul la lon-

gueur du jour apporte encore des indications sur les saisons qui sinon ont disparu. La température moyenne est haute partout, constante, sans même de variations notables entre le jour — ce qu'on appelle encore le jour — et la nuit. Parmi les scénarios des conséquences d'une catastrophe nucléaire, l'effet de serre généralisé semble ici confirmé — ce qui doit faire très plaisir à Francis. La catastrophe n'a cette fois rien de nucléaire, mais le désastre est le même. Ou pire.

— Nous étions les seuls survivants dans toute la ville.

— Combien ? Combien étiez-vous ?

— Sept.

Bjone explique la situation de Greenhouse au-dessus de l'agglomération.

— Très vite il était évident que nous n'étions plus que sept dans toute la ville. Et, après notre départ, au fur et à mesure que nous avançons, s'amenuisait l'espoir...

Bjone s'arrête et réfléchit. Les autres attendent.

— L'espoir ? Peut-être. Au début, sans doute, sans aucun doute. Qu'il y ait d'autres survivants était pour nous un espoir réel. Au début. Après, peut-être moins, ou plus qu'à moitié, ou plus du tout. Car rapidement, de survivants nous sommes devenus Les Survivants, avec un grand L et un grand S. Peut-être...

Il réfléchit encore. Avant qu'André réussisse à la retenir, Ismène demande :

— Et les autres, les autres survivants, que sont...

— Oh ! Mon Dieu ! Les autres ! Ceux... ceux qui sont morts, j'ai beaucoup pensé à eux, mais les autres... Je vous expliquerai. Je ne suis peut-être pas le seul. Mon Dieu ! Dire que le bioadministrateur, Francis, est peut-être encore vivant. Et le politique, Jochen. Et l'éthologue.

— L'éthologue ?

— Oui, c'est celui qui étudie le comportement des espèces animales. Et l'homme, l'homme en est une, l'homme est aussi un animal. Marc. Peut-être sont-ils encore vivants. À moins qu'ils aient continué... Francis ! Francis.

Bjone fait un mouvement, les doigts écartés vers ses yeux. Mais, sans doute parce que c'est trop tôt pour raconter, ou trop difficile ou trop terrible, il transforme son geste en celui que fait quelques fois un voyant fatigué qui se cache les yeux dans la main pour mieux réfléchir. Comme c'est difficile de raconter ce que tu veux raconter, ce que tu dois raconter, sans rien voir des réactions des autres. Ni de leurs réactions aux tiennes propres ! Il y a tant de choses à apprendre quand on est aveugle. Et tu as tant d'autres choses à apprendre ou à réapprendre. Pauvre Bjone !

— Excusez-moi, je suis comme Argos, je dois tout... Mais il se reprend et continue : Nous avons rapidement acquis la certitude, une fausse certitude bien sûr — Bjone fait un geste vers ses trois interlocuteurs — que nous étions les seuls survivants. Sur toute la surface de la terre. Et donc tout d'un coup, chargés d'une mission. D'une mission péremptoire. Il y avait Ingrid avec nous. Ingrid, c'est une femme. Elle était la seule. Cette mission, même moi j'y ai cru. Pourtant d'habitude, le sens de la mission ! Francis oui, il l'a toujours eu. Très clairement. Déjà dans son travail. Il dirigeait une des plus importantes organisations écologiques. Premièrement, son travail. Puis son existence aussi. Dans les deux ça l'a toujours fait avancer vite, efficacement. Il était efficace. Toujours. Et au niveau du travail, j'appréciais cette efficacité. Pas d'états d'âme. Même sur sa condition d'humain, son humaine condition. Là aussi il y voyait une mission. C'est sans doute lui qui nous a rapidement trouvé cet objectif, la mission des survivants, la survivance de l'humanité ! Il s'est tout de suite imposé comme notre chef. Sans s'imposer, de droit naturel. De droit divin ! Que la catastrophe soit cette fois d'origine humaine n'a même pas dû vrai-

ment l'ébranler. Parce que pour lui, il a deux catégories d'humains. Il appartenait à la deuxième catégorie. Celle parmi lesquels les survivants ont été... ont été choisis. Pour lui la boucle était bouclée. Je me demande ce qu'il fait maintenant. Que fait-il ?

« Y a-t-il d'autres survivants ? Ailleurs ? Dans la région ?

Ruda hausse les épaules et se tourne vers André :

— Toi qui es arrivé après nous ?

— Mais seul. Je ne sais pas. C'est possible. J'étais gardien d'une station de pompage. Ici la catastrophe est arrivée moins brusquement que chez vous. La radio et les télés ont eu le temps d'annoncer quelque chose, mais sans savoir quoi. Elles ne parlaient qu'au conditionnel puis elles ont continué à fonctionner mais sans plus recevoir d'informations, sans avoir aucune image à transmettre. Le réseau des agences était interrompu. Et la seule chose vraiment inquiétante qu'elles avaient à annoncer, c'était ce silence. Pas d'images, pas d'informations. Et donc la certitude croissante que quelque chose se passait. Puis un à un, les canaux se sont tus. Et les émetteurs radio aussi. Un à un. Puis j'ai vu arriver le brouillard noir, ce que vous avez appelé la poisse.

— Ici, nous avons entendu des cris. Ismène est passée près de moi et m'a dit de courir. Un homme est arrivé, tout noir, il est tombé, ses yeux avaient explosé, comme... Non, ce n'était pas tout à fait comme vous. Après, on a compris qu'on était au-dessus de cette poisse.

— Chez nous, c'était le dimanche, un dimanche parfaitement normal, dans une année normale, avec ses tensions, ses guerres locales et ses catastrophes habituelles. À 16 heures nous avons terminé notre réunion. Le directeur est parti aussitôt. Nous sommes restés pour boire un verre. À 17 heures, il y a eu un vacarme épouvantable, avec le bruit d'une tempête, même si la tente de la terrasse dehors restait parfaitement immobile. Le silence est revenu à 17 heures 10, le ciel s'était

obscurci, c'était terminé, la catastrophe était passée au-dessous de nous, nous n'étions plus que sept. Sept sur toute la ville. Greenhouse était devenu une arche de Noé, avec une faune choisie au hasard. Un hasard pas très réussi.

Puis Bjone bute sur les mots et s'enferme un moment dans le silence.

— Au début pourtant, le temps que nous sommes restés enfermés, les choses n'ont pas trop mal été, plutôt bien. Comme groupe fermé sur lui même dans des conditions de catastrophe, plutôt bien. Simplement, les petits travers de chacun sont vite mis en évidence. Certains révèlent aussi des tas de qualités. Enzo, je le connaissais somme toute assez peu.

« Après on a décidé de préparer le départ.

Bjone raconte rapidement la fabrication des pousse-pousse, les réserves d'eau, les vivres, les premiers jours du voyage.

— Plus nous avançons, plus tout semblait bien confirmer que nous étions les seuls. Ce qui au début n'avait été qu'une boutade, Ève, la première femme, est vite devenue une obsession. Pour tous. D'abord nous nous sentions seulement solidaires des efforts de reproduction du couple. Au commencement notre hostilité croissante à l'égard d'Henri ne provenait peut-être que de notre déception face à son incapacité, son apparente stérilité. Son impuissance ! comme nous l'appelions. Elle réveillait en nous d'autres désirs. Ça m'est très difficile de raconter les choses comme elles se sont déroulées sur le moment, je n'arrive plus à les voir autrement qu'à la lumière — la lumière ! c'est l'obscurité qu'il faut dire ! — des événements ultérieurs. Et dans la confusion où ces événements nous ont plongés.

« C'est curieux, c'est avec l'arrivée de la pluie que les choses se sont dérégées. Comme si la pluie avait fait immédiatement germer en nous des graines prêtes à exploser. Ne sommes-nous que du terreau où sommeillent toutes les mauvaises herbes ! Et c'est Enzo, le plus doux, le plus humain, le plus

tendre, qui a mis en marche la machine. Il s'était simplement déshabillé sous la pluie parce qu'elle était propre tout à coup. C'est sans doute là que nous avons signé l'arrêt de mort d'Henri – même si son exécution allait être différée de sept ou huit mois. Nous lui avons pris sa femme. Et à l'instant même naissait notre haine pour lui. Ou c'est seulement tout un mépris latent qui se libérait ? Au même moment, l'amour physique et la haine. Et tout plein de choses qui ont craqué. Après des semaines et des semaines d'attente incertaine. Le besoin, pour chacun, de se recréer au plus vite un monde, un système. Et sans l'ombre d'un choix. Il n'y avait qu'une route, qu'une direction. Chaque pas l'orientait un peu plus en refermant toute autre direction. Je ne sais pas. Francis, le plus dur, le plus sûr. Jochen presque heureux de découvrir la vie, il nous l'a dit. Ingrid hypnotisée. Marc, toujours après une bouée pour ne pas se noyer dans des abysses d'incertitude. Enzo qui anticipait et souffrait en silence. Et moi, jouant l'albatros, essayant de planer indifférent au-dessus de cela, en poussant mon chant criard d'oiseau marin. Henri restait le seul à réagir au jour le jour, avec ce qui allait et ce qui n'allait pas, s'adaptant, pragmatique et humain. C'est sans doute ce qui nous était si insupportable dans notre lamentable condition d'intellectuels pataugeant dans leur merde. Bien plus que de lui avoir volé sa femme.

« Quand Francis est revenu avec son cadavre, le cadavre d'Henri, sur les épaules, comme un chasseur qui ramène un jeune cerf, il m'a regardé droit dans les yeux. Enzo avait raison, j'étais bien son second, le second de Francis. Second et capitaine peuvent très bien se haïr. En me regardant il voulait me dire : Tu vois, Henri, je l'ai tué. Comme la force de son regard demeure maintenant que je suis aveugle ! C'est peut-être pour cela qu'il me l'a ôté.

— Qu'il vous ?

Mais Bjone fait le geste de chasser une mouche :

— Il disait : Tu vois, j'ai tué Henri. Et mon regard répondait : Je sais, tu as tué Henri. Et les autres comprenaient aussi. L'idée qui suivait allait de soi. C'est Jochen qui l'a amenée.

Bjone reprend son souffle, il tourne un peu la tête pour essayer de savoir au près de chacun s'il faut continuer.

— C'est vrai, nous n'avions plus rien à manger. C'était vrai, nous allions bientôt mourir. Ingrid et l'enfant qu'elle portait les premiers. Nous l'avions déjà baptisée : Gaïa. Gaïa ! Quelle présomption ! De nombreuses fois déjà, des naufragés ont survécu grâce à leurs morts. Et avec la bénédiction des églises, comme nous l'a confirmé l'éthologue. Même maintenant je continue à croire que cela peut se justifier. Mais nous, nous avons tout d'abord tué ! Tué ! Tué notre gibier. Notre cheptel plutôt ! Ce n'était forcément qu'un début. Enzo l'a tout de suite deviné. Est-ce pour cela qu'il a proposé — excusez-moi — de fumer la viande ? Quel germe avions-nous introduit dans notre groupe ! Enzo se sentait plus fragile. Dans les troupeaux il sait bien qui sont les premières victimes des prédateurs. Il a pris les devants. Cette fois comme après. Avec le cheval. Ce cheval que nous avons tué uniquement pour notre plaisir !

Bjone adolescent — en ce temps là il s'appelait John — tirait des photos seul dans son petit laboratoire. Son transistor retransmettait le tour de chant d'un artiste que Bjone aimait beaucoup. Un type maladroit avec seulement sa guitare. Bjone, tout en passant ses papiers sensibles dans les différents bains, avait senti ce soir là une vibration spéciale tout au long du concert, quelque chose dans le silence du public. Dans l'exceptionnelle qualité de ce silence, il pouvait entendre, à travers les ondes de son transistor, l'incroyable écoute qui entourait le chanteur. Quand enfin il avait assisté à un de ses concerts, il avait retrouvé en direct cette écoute et ce même silence. Ce soir, autour du feu, Bjone éprouve exactement la même sensation. Mais c'est son tour. Il doit se laisser guider

par ce qui l'avait séduit dans sa petite chambre noire à travers la radio. Maintenant la chambre noire est en lui. Au silence qui l'entoure, il doit déterminer s'il peut continuer, ce qu'il peut raconter, comment le raconter. Et comment ce qu'il dit, les choses effarantes qu'il doit dire, passent.

Et ici, dans la lumière vacillante du feu, irrégulière et variable avec les briquettes qui se brisent, s'attisent ou s'éteignent, les trois autres, les trois nouveaux aliènes, lisent sur le visage vide, avec ses cicatrices rouges dans des orbites concaves, les émotions terribles qui parcourent le narrateur et l'accouchement fragile qui est en train de se produire. L'homme de Greenhouse, l'homme qui courrait sur le monde noyé par des hydrocarbures déchaînés et l'homme qui est assis en face d'eux, ce n'est pas le même homme. C'est trois visages différents, plus jamais identiques.

— Mais rien n'est jamais acquis, jamais définitif. Ismène, dès que j'ai compris que tu prenais l'enfant, qu'il était sauvé, et encore plus quand vous êtes revenus, j'ai senti quelque chose se bouleverser en moi, la bête terrifiante, terrifiée dans la boue. Ruda, tu m'as appelé Bjone. Comme les indiens, j'ai changé de nom.

— C'est toi qui m'as dit t'appeler comme ça.

— Ce nom me convient. Ce Bjone sommeillait déjà en moi. Et John et Géo y sommeillent encore...

« Dès le moment où il a assumé son rôle de boucher, Enzo a cessé de parler. Chez lui, ça a été une décision, j'en suis convaincu. Et peut-être l'a-t-il lui toujours maîtrisée. Non, je ne crois pas, en tous cas plus à la fin quand nous avons abandonné le corps du petit cheval. Là, il avait définitivement perdu les mots. Les autres, nous avons cessé petit à petit. D'abord seulement par manque d'envie, ou honte d'utiliser le langage entre nous. Puis par perte d'habitude. Puis pour réussir à ne plus penser, arriver à ne plus comprendre. La lèpre horrible commençait à nous envahir. Nous la voyions progresser sur le

corps des autres, ils la voyaient sur nous. Francis a retrouvé un instant les mots pour fustiger les hydrocarbures répandus, dans un réflexe atavique et dérisoire, menteur. J’y ai vaguement répondu par un rire, un ricanement, mais toute manifestation n’était plus que grognements. La perte du langage a eu son effet thérapeutique, anesthésiant. Nous réussissions à ne plus penser, ou à oublier que nous pensions. Presque à nous convaincre que nous n’intériorisions plus les images qui frappaient encore nos sens. Pourtant, ce soir, vous pouvez voir combien elles sont restées gravées et comme je les retrouve vivantes. Et horribles.

« Tous, je crois tous, nous n’étions plus obnubilés que par le but. Le papillon réveillé dans la nuit par une lampe électrique est attiré vers sa lumière. Croyant calculer ses corrections d’angles par rapport au soleil, qu’il ne peut évidemment jamais atteindre, il corrige trop fort, se rapproche en spirale et finit par s’y brûler. Sans aucune latitude, sans aucune marge de manoeuvre. Notre lampe, c’était Gaïa, la petite femelle à venir qui devait assurer la survie de l’humanité. Grâce à nous ! les Survivants – étions-nous encore capable d’échafauder des scénarios incestueux et lointains ? – ! C’était tout ce qui restait imprimé sous nos fronts, à l’intérieur de nos boîtes crâniennes rétrécies. Désormais tout reposait sur cette enfant à naître. La Gardienne — nous avons perdu jusqu’à nos noms — n’était plus qu’un ventre fou, une machine à procréer, et nous, ses mécaniciens aveugles — Aveugles ! — chargés d’alimenter et entretenir la gigantesque chaudière, l’énorme machine à vapeur ! Et la soupape a sauté !

« Non, d’abord il y a eu le cheval. Et Enzo. Le paysage se transformait de plus en plus, la poisse n’était plus agressive, le monde avait l’air d’une peau ridée en continuel mouvement qui se plisse, un vaste scrotum qui se froisse, se déplace sans cesse, un changement continu qui amène peu à peu au paysage incertain qui nous entoure ici. Nous ne suivions plus aucune

route. Depuis longtemps nous avons abandonné la détestable autoroute, nous zigzaguions comme une barque à la dérive. Mais nous n'en avions cure. Nous n'avancions plus que par habitude, par réflexe, ou peut-être dans l'idée magique que notre marche même accélérerait notre but, nous approchait de la délivrance.

« Et puis tout à coup, ce petit cheval. Notre immédiate réaction de chasseur a été attisée par la rage. Non pas d'avoir mangé un des nôtres quand il existait encore de la viande sur pied — cette idée ne nous a même plus effleuré, sauf Enzo qui avait senti son tour venir ! — Non, l'idée insupportable c'était que d'autres espèces aient survécu ! Nous n'avions considéré...

— Mais, les bactéries, les vers, les mouches ?

— Effectivement André. Mais ce n'était que du menu fretin ! Mais là, une vraie espèce animale ! Et notre colère a décuplé, avec un fond de terreur secrète, quand nous avons découvert sa marque, « L41 », gravée au fer sur sa croupe. Cette marque est immédiatement restée indélébile dans nos mémoires. Un animal domestique, un cheval apprivoisé. À mort !

« Nous l'avons tué avec la ruse des grands singes, mais nous nous sentions des lions. Et les lions ne mangent pas la nourriture des hyènes. Nous ne mangerions pas de cette viande-là, nous n'en mangerions pas ! nous qui avons mangé de l'homme ! On dit que le tigre mangeur d'homme ne peut plus rien avaler d'autre. Nous étions ce tigre-là ! Déjà nous tournions nos babines vers le prochain d'entre nous. Il s'est suicidé, il a pactisé avec le petit cheval mort — sans doute un moment de paix pour lui — puis il s'est livré. Et nous l'avons... dévoré ! Enzo !

« Et puis la Gardienne a perdu les eaux. Non. Avant, une nuit, une de ces quelques nuits étranges et sèches, j'ai découvert, loin au-dessus de moi, toute seule, éphémère, une étoile. Depuis, je sais que même les gorilles connaissent des instants de bonheur insensé, des instants qui peuvent exister pour tous,

pour n'importe qui, n'importe où, dans n'importe quelle condition de misère ou de déchéance. À n'importe quel moment.

« Puis la gardienne a perdu les eaux. Nous étions fous, nous avons couru, une tarentelle déchaînée, sautant exprès sur chaque caillou que les roues disloquées du pousse-pousse rencontraient. J'ai fait la sage-femme. La Gardienne s'est déchirée, elle perdait tout son sang, elle allait mourir. J'ai brandi le petit chose. Pour les quatre mâles à l'affût qui n'avaient rien prévu, le monde s'effondrait. C'était un petit mâle, nous ne nous survivrions pas ! Notre désarroi était total. Nous n'avions plus rien, nous qui autrefois avions tant de certitudes ! La seule chose qui nous restait nous était enlevée d'un seul coup. Le petit d'homme, le petit mâle n'était plus rien que volatile, un poulet plumé, nous allions rejoindre le monde absurde des titans qui s'étaient repus de leur progéniture. La Gardienne nous regardait, elle nous a vus, elle a tout de suite compris. Mais depuis qu'elle était mère, son but avait changé. Du tout au tout. Elle a mis toute sa volonté dans son regard, qui seul pouvait encore obéir à ses forces, et l'a dardé sur moi comme deux lasers. Le message a passé. Depuis deux minutes je n'étais plus le sauveur de l'humanité, mais je pouvais devenir le sauveur d'un homme, d'un enfant, d'un unique nouveau-né. Et c'était beaucoup mieux. Le changement a commencé là, immédiat.

« Ingrid et moi étions d'accord, je devais la sacrifier. Je...

Bjone se tait. Ce qu'il doit dire est terrible, mais il n'en a plus peur. Par contre il réfléchit, il cherche, pour comprendre.

— J'ai... je crois, oui, j'ai participé à la curée. Pourquoi ? Pourquoi pas ! Je n'étais pas différent des autres ! ou depuis si peu de temps ! J'étais encore comme eux, l'Éthologue, le Politicien, le Bio-administrateur Et je crois aussi que tous nous n'étions déjà plus exactement les mêmes. C'est peut-être grâce à ça que je suis ici. Et Argos avec moi, avec vous.

« En pleine orgie sanguinaire, en pleine fête païenne et cruelle, je me suis éclipsé.

— Vous...

— J'ai ramassé l'enfant somnolant sous le pousse-pousse et un grand morceau de plastique noir qui avait survécu et dans lequel je me suis enveloppé. Quelle étrange idée ! Pourquoi ce plastique ? Pour nous protéger du froid dans ce pays où il ne fait jamais froid ? Pour conserver notre humidité dans ce monde où il pleut toujours ? Pour nous maintenir au sec ? Pour se protéger de la lumière quand il n'y a plus qu'une lueur moribonde ? Un geste instinctif et sans doute stupide. Et je suis parti.

— Vous n'étiez pas encore aveugle ?

— Non Ismène. Pas encore. Et nous sommes partis.

« Je ne sais pas, je ne comprends pas bien. Certes Francis est un peu plus grand que moi, un peu plus robuste peut-être, mais nous avons, nous avons acquis pendant cette année de fuite, une même endurance et une solidité égale. Et il fallait que je mette le maximum d'écart entre lui et moi avant qu'il ne se lance à notre poursuite. Je savais qu'il nous poursuivrait. Et pour l'enfant, il fallait ce maximum de distance. Je ne comprends pas. Je crois que j'étais encore partagé, déchiré. Sauver l'enfant et me retrouver seul ? Abandonner la horde, le groupe, la tribu, notre tribu, la dernière tribu, la dernière tribu des hommes ? Et puis j'ai pris des fausses routes, des passages sans issues, j'ai dû rebrousser chemin, revenir en arrière. Mais, même quand j'ai vu qu'il était derrière nous, quand j'ai senti qu'il gagnait du terrain... Jusqu'au dernier moment. Seulement alors j'ai bifurqué pour me cacher. Il y avait un énorme boudin de boue qui me sauvait. Et dans la cuvette sèche où j'ai débarqué, il y avait cet étrange arbre mort. Un signe. Avant, quand j'étais citoyen de la ville, je ne croyais pas aux signes. À aucun signe. Je ne croyais à rien — je ne veux pas dire... Je ne suis pas sûr que ce soit plus mal, ou mieux. J'avais fait quelques choix et j'agissais en conséquence, sans rien du fanatisme froid et arrogant de Francis — déjà le Francis d'avant le déluge.

Non, plutôt par... nonchalance. Cette nonchalance me rendait aussi plus humain. Mais depuis que nous étions redevenus des bêtes, tout signe avait son importance, mystique, magique — y aurait-il un rapport entre religiosité et bestialité ? — l'arbre, l'étoile, la ligne tracée par l'autoroute, le dessin des viscères. Cet arbre, un signe. Avec ses racines apparentes. Il offrait un ventre, il offrait une cache. J'y ai déposé l'enfant, dans l'osier des racines.

« Je me suis retourné, j'ai fait face, je l'ai attendu. Pourtant, encore là, j'étais indécis. Peut-être à cause de l'enfant. Mon corps, comme rempart plus que comme arme ? La crainte de perdre ? La peur que ma riposte exacerbe les attaques du Bio-administrateur ? Je me suis peu défendu, mal défendu. Il m'a assommé, il a commencé à me manger. La main. Je ne crois pas vraiment qu'il voulait me manger — s'il avait été à jeun, oui ! mais là il était repu, Enzo, Ingrid. Excusez-moi ! ... En me mordant la main, il a surtout voulu me signifier que je n'étais plus que de la viande, de la viande sur pied, du bétail. Et lui, un fauve. Toujours un tigre mangeur d'homme malgré notre même dépouille répugnante de singes malades ! En me blessant il ignorait qu'il nous sauvait la vie, il ignorait qu'il nous permettait de survivre.

« Il n'a fait que me mordre le doigt et il a recraché.

Bjone tend sa main ouverte vers la chaleur du feu — la lumière pour les autres. Il leur montre son petit doigt blessé.

— Il a recraché, cette phalange. Il avait décidé de ne pas me tuer. Mais nos regards se sont rencontrés. J'aurais dû l'éviter. Était-ce de ma part une provocation ? Au fond de mes yeux, il a peut-être vu, peut-être, peut-être, je suis obligé d'inventer, d'imaginer, il y a peut-être vu l'humanité renaissante. Insupportable. Alors il a planté ses doigts. Ce n'est pas très facile, les yeux sont très durs et je me suis un peu défendu. Avec mes mains griffues j'essayais de retenir la sienne. Mais j'avais les épaules écrasées, et la douleur allait croissante. J'ai vu du

rouge, le sang, je l'ai senti couler sur le visage, avec l'eau, le liquide physiologique du corps vitré de mes globes oculaires. Et la lumière s'est éteinte.

« A-t-il cherché l'enfant ? Peut-être, sans doute. Mais pas bien longtemps. Puis il est parti. Mon sort lui était devenu indifférent. Du moins à cet instant — son cerveau était capricieux. Peut-être était-il aussi accablé par le sien.

— Par ?

— Par son propre sort. J'ai mis du temps pour retrouver l'arbre, rien que pour retrouver l'arbre ! Je n'osais pas avancer, peur de le perdre, cet arbre tout proche. J'allais et venais au bord du plastique. Ce plastique étalé sur le sol était le dernier repère qui me restait. Je le sentais sous mes pieds, je l'entendais avec mes oreilles. Enfin j'ai accroché le tronc, j'ai trouvé l'enfant qui dormait dans son étrange berceau. Je l'ai attrapé, je l'ai mis contre mon ventre — plus tard, j'ai laissé le plastique et abandonné mes bottes, nous irions entièrement nu. Et nous sommes repartis. Dans la nuit.

« Au mouvement, à la chaleur ou à l'odeur de mon corps, au douloureux contact avec mes grosses verrues squameuses, à cause de sa faim, l'enfant s'est réveillé. Il s'est mis à hurler, à gigoter, à ramper comme une larve de kangourou. Tout seul il a trouvé mon doigt et il a sucé ma blessure. Il a tété et ne l'a plus lâché. Vivre. L'aveugle marchait à tâtons, de la plante de ses pieds débiles, et l'enfant tétait la seule nourriture qu'il aurait pu trouver. Le sol était mouvant, souvent je m'enfonçais, je faisais demi-tour, repartais, tournais en rond, je n'avais aucune idée où j'allais, aucun endroit où aller, aucun point de repère, aucune orientation. Juste éviter de me noyer, ou d'être englouti. La nuit, la fatigue, et la nuit.

« Une fois, dans les montagnes de mon pays, lors d'un contrôle d'épizootie, nous avons repéré un bouquetin aveugle, isolé du troupeau, perdu dans une paroi de rocher. Lui aussi tournait en rond. Il bougeait un peu les sabots avants, reculait

brusquement, recommençait. Il connaissait certainement le vide qui s'ouvrait sous lui. Il se savait perdu, mais il luttait, luttait, essayait, luttait, se fâchait, tournait sur lui, battait la roche, essayait encore, et puis enfin il a fait un grand pas en avant et il a décroché. L'avait-il décidé ? Perdu sur une sorte d'îlot, tout entouré d'eau, j'allais aussi faire ce pas en avant. Mais le petit tétait. Ça me faisait même mal puisque à chaque fois cela ravivait ma blessure. En même temps, dans cette douleur au bout de mon doigt, dans cette douleur dans sa bouche, je l'entendais crier.

« — Je veux vivre !

« — Et moi, j'en ai assez, je tourne en rond, il n'y a rien à faire !

« — Je veux vivre. Regarde, je vis !

« — Et moi je me cogne contre des murs mous, de l'eau, du sable mouvant. Je suis fatigué, fatigué, fatigué !

« Et je piétinais l'eau tout en entendant encore l'enfant protester. Bien sûr nous n'utilisions pas de mots puisque moi-même je les avais perdus. Mais les images qui me remontent quelquefois sont celles d'une telle querelle, réelle, physique, un corps à corps avec mon ventre, cet enfant que je portais dans ma chair.

Ruda pose sa main sur le bras de Bjone.

— Tu l'as porté comme j'ai porté les miens.

— Tu veux dire comme une femme ? Oui, tout à coup, sa mère. J'étais... J'ai peut-être été ce que nul autre homme, nul autre mâle n'a goûté. Et puis ce ventre a eu raison de moi et de ma fatigue. Tout en continuant à parasiter mon sang, il a gagné. J'ai repris la lutte. Et quand je faiblissais, il se remettait à crier : Vivre, je veux vivre !

« Et j'ai essayé encore. J'ai réussi à quitter l'île. J'ai réussi à distancer, à éloigner, la mort que je sentais derrière nous. Et nous avons continué, continué, continué. Et nous nous sommes

perdus, retrouvés, perdus, perdus, perdus. Puis ton cheval m'a appelé.

— Oui. Mais Kalif voulait aussi que je te voie. Il me disait : Regarde, Ismène, il y a quelqu'un !

— Je t'ai obligée à prendre l'enfant. Il était sauvé, je l'ai compris, je pouvais mourir maintenant. J'étais accroupi dans ma nuit, pas froid, plus faim, plus de force. Tout à fait agréable. Et avec le petit qui allait vivre, je ne mourrais plus complètement. Ni Ingrid. Ni Enzo. Ni les autres.

— Mais ? Tu étais bien d'accord de nous suivre ?

Bjone regarde Ruda d'un air étonné :

— Oui. Pourquoi pas ? Et tu m'as nourri. Et puis il y avait les mots, tous ces mots qui dégouлинаient dans mes oreilles. C'était comme la petite étoile. Mais en feu d'artifice, excessif, fatigant. J'ai perdu pied.

« Après un gros orage, les torrents de montagne charrient des masses de boue, l'eau des lacs est trouble, il lui faut plusieurs jours pour décanter. C'est ce qui m'est arrivé ici. Ce qui se passait dans mon cerveau. Il a fallu que je retrouve les mots. Puis que je les accepte. Et aussi que je supporte l'histoire, les événements qu'ils m'ont permis de raconter. D'abord à moi. Maintenant à vous.

Bjone se tait, les autres aussi.

— Je sens que je ne vous fais pas peur, malgré tout ce que j'ai dit. À moi aussi, je ne fais plus peur. Peut-être parce que je suis aveugle. La horde des survivants est en hibernation chez moi. Et je ne crois pas qu'elle s'y réveillera. Ma cécité est sans doute la gardienne de son sommeil. Mais les autres ?

— Quels autres ?

— Eh bien, les autres, les trois autres. Ils sont peut-être, sans doute — pourquoi pas ? — vivants. En me laissant fuir, Francis a laissé un compte ouvert. Il n'a jamais aimé ça, les comptes ouverts. Je suis un peu inquiet. Je crains qu'un jour il ne

vienne boucler ce compte. Il faut que je me prépare. Cette fois pour être le plus fort. Mais avec mes armes à moi. Celle de l'aveugle. Pour vous...

Et Bjone ouvre ses mains et les dirige vers Ismène, vers Ruda, vers André, puis il l'élargit à tout le village endormi.

— Pour éloigner un danger que je sens peser sur nous.

C'est vrai, un compte reste ouvert. Et c'est un compte inégal. Un compte entre un aveugle apaisé et un chef que les coups du hasard ont rendu sanguinaire.

Et terriblement comptable.

La Rampe cochléaire

La position accroupie, peu à peu, depuis qu'ils courent le monde dévasté, est devenue naturelle. Coincés entre les deux containers, ils attendent, s'assoupissent quelquefois, mais veillent a tour de rôle. Étho, éberlué mais ravi de retrouver si facilement le cri, le mot qu'à peine quelques heures plus tôt Politique a redécouvert, manifeste un peu fort :

— Là ! La ! l...

Bio lui écrase la gueule dans la paume pour qu'il se taise. Au centre de l'îlot, au pied de l'installation minière, quelque chose a bougé. Une découpe vient de s'ouvrir au pied de la muraille rouillée. Des petits points noirs crapahutent dehors et dévalent les flancs rocheux.

Étho est tout excité, il pousse une série de petits cris. Bio lui envoie son coude dans les flancs pour le calmer. Sur la passerelle, ça bouge. Comme les poux du rosier. Quatre. Ils ont le cul noir, et les pieds aussi. Quatre humains, des mâles. Comme de gros nourrissons, ils sont emballés dans des culottes courtes, bouffantes, et noires, avec des bretelles, taillées dans du PVC épais. Leurs pieds sont couverts par des espèces de guêtres sans semelles, avec des dessins en zigzag, coupées dans des carcasses de pneus, plutôt des protections que des chaussures. Sinon ils sont nus, nu torse et nu tête. L'un d'eux, le deuxième, tient une tige de métal légère, terminée par une pointe effilée, une lance. Les trois autres ne portent rien. Il y en a un qui chantonne.

— Il est de... lala ... le temps des lala ... lalala.

Il chante faux. Étho fait la grimace. Bio montre les dents. Mais tous trois savent maintenant rester parfaitement immobi-

les. La main de Bio est prête à donner le signal. Et les deux autres, prêts à y répondre.

En face, le troisième chante toujours.

— Les belles... lala... la gaieté... lalala...

Ils atteignent le sommet du tapis et débouchent dans l'allée du bric-à-brac. Le premier pou du rosier dans sa ridicule culotte noire traverse l'espace entre les deux containers. Bio veille à maintenir immobiles ses soldats qui n'attendent que son ordre. Le deuxième pou passe avec sa lance. Bio bondit, le gourdin en avant. Sa troupe lui colle au cul. Bio abat son arme, la tête du pou du rosier porteur de lance explose comme une pastèque blanche, de la bouillie de cervelle gicle de tous côtés, maculant assaillants et adversaires, et dégouline sur les parois grises du container. Un deuxième crâne explose et Étho pousse un cri de joie. Celui qui était devant part en fuite, mais il n'a pas l'entraînement de Politique. Il est rattrapé et tué. Celui qui fermait la marche, le dernier survivant des nouveaux survivants — saisit-il l'ironie de son sort ? — recule et cherche à redescendre le tapis rouillé, mais en faisant face à l'assaillant pour essayer d'éviter un coup fatal. Politique, survolté, double les deux autres, se jette dans la structure tubulaire qui soutient la chenille, progresse avec l'inattendue agilité d'un lémurien, dépasse l'adversaire, regrimpe sur le tapis et revient par derrière. L'autre est pris en mâchoire. Le premier coup l'envoie valdinguer dans le vide, s'écraser dans la boue, hurler et disparaître. Les trois vainqueurs se tordent de rire, leur rire est clair, franc et joyeux, une musique toute nouvelle à leurs oreilles triomphantes. Et ce sont maintenant ces trois-là qui courent à contre sens sur le ponton flottant. Ils ont gardé leur gourdin, ils bondissent et crient, joyeux.

Au bout de la passerelle, le chef impose le calme, le silence et la prudence armée. Ils font avec circonspection et respect leurs premiers pas sur la terre ferme et rocailleuse de l'îlot. Au-dessus d'eux les domine le château fort, silencieux et appa-

remment désert. Ils repèrent rapidement la sortie empruntée tout à l'heure par les poux. Bio est devant, les deux autres derrière. Ils passent la poterne taillée à l'arc électrique dans la tôle rouge et pénètrent dans une vaste cuve métallique, haute mais étroite, éclairée par des ouvertures, grillagées avec de l'armature à béton. La cuve est remplie de cailloux concassés et noirs comme du charbon mais qui scintillent quand l'oeil les parcourt. Le sommet du tas, décentré contre les parois, a été aplati. Avec un ordre méticuleux, il est tapissé — un empilement systématique — de boîtes en fer blanc tronconiques, entourées de rouge, avec un dessin, un animal à taches noires et blanches qui broute une herbe schématique. Le bio-administrateur attrape une des boîtes, la tourne et la retourne dans tous les sens, la regarde. Pour mieux voir, il tire en arrière la longue mèche poisseuse qui lui masque de visage. Il s'étire, se redresse, respire profondément, sourit, l'air ravi, se retourne vers les autres mais sans lâcher la boîte qu'il tient très près des yeux. Les deux autres ne font aucune attention à lui, ils jouent sur le sol avec des découpes de plastique qui traînent là. Ils essaient de s'en faire des couches de bébé comme celles que portaient les poux du rosier.

Le bio-administrateur est hypnotisé par la boîte.

— Cow brand, cor-ned-beef. Pro-duct of Ar-gen-ti-na.

Les deux autres jouent dans leur plastique.

— Com-po-si-tion : Boeuf cuit, sel, sucre, conservateur E 250, Ingrédients : Cooked beef...

Une voix se fait écho, comme une comptine apprise et murmurée.

— Boeuf cuit, sel, sucre.

Bio lit plus fort pour ne pas être interrompu.

— Salt, sugar, sodium, nitrite.

— Salt, sugar, sodium, nitrite, reprend le politique.

— Salt, sugar, sodium, nitrite, répète l'éthologue.

Ils éclatent de rire. Bio élève la boîte au-dessus de sa tête et la jette de toutes ses forces sur le sol. Son visage marque un étonnement offusqué. Une boîte de conserve est plus résistante qu'un crâne de poux du rosier. Il ramasse un gros caillou et le lance sur la boîte. Le métal se fend, libérant la chair rosâtre du corned-beef. Le bio-administrateur s'accroupit et mange. Avec étonnement et curiosité. Concentré et silencieux. Avec plaisir. Avec le doigt il sauce même le fond de la boîte. Sans se couper. Déjà les deux autres l'imitent.

Les cadavres déchiquetés des boîtes vides sont balancés en bas du tas où ils vont rejoindre l'amoncellement laissé par leurs prédécesseurs.

Pelotonnés sur eux-mêmes, une position qui leur est maintenant naturelle, l'éthologue et le politicien se sont endormis. Le bio-administrateur se traîne jusqu'à l'angle de la cuve et s'y adosse contre le coin. Bien que somnolant, il observe les lieux. Une échelle métallique grimpe contre la paroi opposée et rejoint une cursive tubulaire qui suit le périmètre intérieur de la cuve, juste sous les ouvertures grillagées. Du côté de Bio, cette espèce de couloir suspendu donne sur des tunnels obscurs qui mènent sans doute ailleurs. Plus tard, il faudra aller voir. Dans la torpeur digestive, un petit bout de cerveau reste éveillé et agité. Des mots. Des mots défilent. Ingrédient. Boeuf cuit. Sel. Sucre. Ingrédient. Boeuf cuit. Sel, sucre. Ingrédient, boeuf cuit, sel, sucre.

Le bio-administrateur secoue tout à coup la tête. De très loin, des profondeurs de la terre, étouffé, assourdi, il y a un bruit. Il est long, continu, irritant, mécanique, sans rythme ni respiration. Le bio-administrateur est tout à fait réveillé.

— É-cou-tez ! É-cou-tez !

Mais les deux autres ne bronchent pas. Politique ronfle. Bio ramasse une pierre et l'envoie sur Étho qui râle, grogne, se retourne et se rendort sur l'autre côté. Il lance alors une pierre

sur le politique qui râlait et s'assoit dans une soumission léthargique et automatique.

Le bio-administrateur crie :

— É-cou-tez ! Écoutez !

Quand le sage montre la lune, le fou regarde le doigt. Les deux humains regardent leur chef.

— É-cou-tez ?

— Oui ! Écoutez !

— Écoutez ? Écoutez ? Écoutez ! Écoutez !

— Silence !

— Silence ! Silence ! Écoutez !

Visages rayonnants, béatitude hilare. Bio fait un geste de colère.

— On dirait une perceuse, dit machinalement l'éthologue.

Le politique le regarde. Il agite les lèvres pour aussi dire : on dirait une perceuse. Mais aucun son ne sort, parce que le politique n'ose pas encore. Puis il s'y lance :

— On-di-rai-t une-per-ceuse. On dirait une perceuse !

Il se lève et se jette dans les bras de l'éthologue qui a déjà bondi sur ses pieds. Ils dansent. De force ils entraînent leur chef. Ils se regardent, rient, se moquent, se moquent de leur nudité, de leurs cheveux, de leur peau répugnante. Le politique joue avec les plis de son ventre. Le bio-administrateur essaie toujours d'écouter le bruit lointain, mais les autres sont déchaînés. Ils s'amuse avec le plastique noir. Ils se font des robes rien qu'en se roulant dedans, se montrent, se regardent, rient, se déshabillent, s'arrachent le plastique. Et puis ils en viennent à se prendre au sérieux et essayent de confectionner quelque chose qui ressemblerait à des habits pour de bon.

Maintenant, par dessus le bruit de perceuse, plus proche mais tout de même sourd, il y a des coups. Des coups de marteau sur la ferraille, contre la tôle. Le bioadministrateur obtient

que le cirque cesse immédiatement. Le bruit de perceuse vient de très loin, sans doute latéralement. Les coups sont plus proches.

— Allons !

Mais les deux autres n'ont pas fini de s'habiller. Le Bio se fâche. Il arrache les habits de ses deux compagnons — compagnons au sens étymologique, ceux qui ont partagé le pain : ceci est mon corps, ceux qui ont partagé la viande.

— Venez !

Bio a retrouvé les mots et les aligne, rares, mais à bon es-cient. Il leur fait signe, ils le suivent — ils l'ont déjà suivi sur des milliers de kilomètres. Politique a l'air dépité de se retrouver nu encore une fois. L'éthologue mesure les dégâts, il regarde les fesses de son acolyte, un espace où les verrues sont moins nombreuses, plus petites et plus rares — voir le cul pelé des singes. Et tout à coup il s'entend dire :

— À Olympie, les athlètes étaient nus.

Et ces mots provoquent un bref blocage de son mouvement, comme si sa motricité cédait le pas devant la magnificence du cerveau. Au lieu de partager cet émerveillement, Bio enchaîne :

— Et dans la Guerre des boutons aussi, ils vont au combat à poil.

Résurgence de la culture ! Pourtant l'éthologue, humilié par cette comparaison proteste :

— Francis !

Cette fois, c'est les trois qui s'immobilisent. Stupéfaits, statufiés. Puis Bio dit à voix très basse :

— Francis ?

Il se retourne vers l'éthologue :

— Marc ?

— Marc ? Marc !

— Et moi ? et moi ?

— Et toi ?

Mais le bio-administrateur ne sait plus.

— Lui ?

L'éthologue non plus. Les dernières connaissances s'effacent les premières. FiFo : first in, first out. À Greenhouse le politicien n'était qu'un touriste de passage.

— Toi ? toi... On ne sait plus.

Jochen pleure. Les larmes s'insinuent entre ses verrues, Jochen sait encore pleurer. Les autres rient, aussi de ne pas trouver d'autres réactions. Jochen fait demi-tour et remonte sur le tas. Son dos qui s'était un peu redressé retombe dans sa voussure habituelle, épaules en avant, bras ballant. D'en haut il regarde les deux autres, en contrebas. La perceuse et le marteau continuent leur vacarme. Avec son bras il essuie la morve qui lui coule du nez. Il regarde les autres. Lui, il a retrouvé :

— Jo-chen,

Il murmure son nom retrouvé puis le crie avec rage aux deux autres qui le regardent avec un embryon de compassion.

— Jochen ! Il hurle avec colère : Jochen ! Jochen !

— Jochen ! Bravo, Jochen ! Allez, viens, Jochen !

Il les rejoint, le bio-administrateur ajoute :

— Allons !

Il indique l'échelle métallique, les laisse passer devant et ferme la marche. Mais à peine a-t-il grimpé deux échelons qu'il s'arrête et montre l'entrée, la découpe dans la tôle, ils l'ont laissée ouverte. Il faut redescendre et fermer ça. Pourquoi ? Les mots existent de nouveau, mais on ne les utilise pas encore très spontanément et ni l'éthologue, Marc, ni Jochen, le politicien, ne posent la question. Ils trouvent le couvercle, le mettent et le bloquent contre l'ouverture, en amoncelant une grosse quantité de cailloux. Quand ils ont terminé, le silence, couvert par leur bruit, est revenu. Plus de perceuse, plus de

marteau. Mais la nuit tombée d'un coup, l'obscurité est complète. En tâtonnant, aveugles — mais pour quelques mètres seulement —, ils rejoignent l'espace au sommet du tas de minerai.

Bruit de la pluie qui tombe sur le plafond métallique, pans de brouillard laiteux qui s'insinue par les ouvertures et s'évanouit avec le jour nouveau. Les trois maîtres de la première cuve se réveillent. Leur nuit a été pénible, leur position accroupie sur le flanc sur leur lit de cailloux ne leur est plus tout à fait naturelle. Plein de mots ont parcouru leurs rêves. Et des bribes d'hypothèses, des bribes de projets, des ambitions, un avenir. Il leur faut du temps pour émerger. Ils hésitent à parler, de peur de découvrir qu'ils ont à nouveau perdu les mots. Le politique commence par murmurer son nom, Jochen. De le retrouver le reconforte, le réveille, lui redonne goût et initiative. À lui le premier revient l'idée d'un petit déjeuner : Corned beef. Il déchiffre l'étiquette. Hourra ! Il sait encore lire : Com-po-si-tion : Boeuf cuit, sel, sucre, conservateur E 250. L'abondance les fait roter, les estomacs gargouillent. Jochen et Marc sont décidés à se vêtir, mais Francis le leur interdit.

De l'autre côté, de l'autre côté de la paroi de tôle, il y a des bruits, des feulements, des frottements, des pierres qui roulent, des pas, des charges tractées. Francis fixe les objectifs :

— Nous devons gagner l'autre cuve.

Gagner est de la famille de vaincre ; ces deux mots appartiennent volontiers au vocabulaire guerrier.

Quelque chose dans la forme et la géographie des lieux permet d'envisager que l'espèce de château fort est constitué de cuves juxtaposées — cuve n'est qu'une approximation pour désigner des volumes en rien étanches, faits de tôles rapportées, boulonnées ou rivetées les unes aux autres ou sur des profils U, des poutrelles métalliques qui assurent l'ossature, la

charpente ; des cuves qui n'étaient à l'origine que les différentes chambres de stockage du minerai trié.

Francis ordonne de récupérer les gourdins et de reprendre l'ascension de l'échelle. Puis les cursives et l'amorce des tunnels. Ceux-ci sont obstrués par de gros boucliers de fer noir maintenus par une barre et un boulon à volant. Il ne faut que quelques minutes pour en retirer un. Francis a donné des consignes de silence. Malheureusement, en symétrie, il y a un autre bouclier, fermé de l'extérieur, contrôlé depuis l'autre cuve. Pour communiquer, il faut un accord mutuel qui n'existe actuellement pas. Et ce n'est pas avec leurs gourdins qu'ils peuvent attaquer l'acier. Moment de désarroi, les trois guerriers désarmés tournent en rond sur la cursive et dans leur tête, livrés à une activité et un effort auxquels ils ne sont plus coutumiers et à quoi leur ancienne orientation, politique et écologique, ne les a pas préparés : l'effort de guerre.

La force de Marc est restée intacte. En s'arc-boutant entre deux poutrelles, il arrive à grimper jusqu'au sommet de la cuve, jusqu'à de petites ouvertures. Elles ont la taille d'un oeuf d'autruche et donnent sur la cuve adjacente. Marc peut assez bien voir ce qui s'y passe. Il y a dix à douze hommes. Des humains, des hommes. Marc est même ému par leur beauté : leur peau est claire et lisse, les cheveux sont courts, leurs barbes sont taillées. Même, ils sont habillés. Des pantalons et des gilets, bien coupés, dans le plastique noir. Mais pour l'instant, ils ne parlent pas. N'auraient-ils eux pas retrouvé les mots ? Ils ont formé une chaîne et montent de gros cailloux au sommet de leur tas de minerais qui arrive contre la paroi commune. Avec des tôles rouillées et recourbées, ils ont improvisé une sorte de toboggan qui descend vers la cloison opposée.

Francis voudrait voir mais ne réussit pas à grimper.

— Regardez ! exulte Jochen qui a trouvé une clé anglaise.

Ils démontent quelques éléments de la barrière de la cursive et improvisent un échafaudage. Jochen est d'excellente hu-

meur, il a repris goût à la vie et fait preuve d'une joie légère et enfantine. La plate-forme terminée, à travers les oeufs d'autruche, ils peuvent confortablement observer ce que font leurs voisins.

Le bruit de perceuse lointain reprend, accompagné d'un son continu mais morcelé. Jochen étonne les deux autres par son vocabulaire et la richesse de ses connaissances techniques, lui qui s'était plaint au début du déluge d'être né dans un hémicycle et d'avoir grandi dans les tribunes.

— C'est une chaîne sur un cabestan.

Les trois soldats ont maintenant l'âme guerrière, leur rôle de spectateurs ne les satisfait pas. Leur but est de conquérir la cuve suivante. Sur une des parois de celle-ci, il y a un grand dessin, soigné, peint au minium sur la rouille.

— C'est quoi ? demande Marc.

— On dirait... C'est un nautille, répond Francis.

— Un nautille ? dit Jochen.

— Un Tétrabranhial. Un mollusque céphalopode à coquille spiralée, divisée en loges.

— C'est joli, commente Jochen en riant. C'est de ... Il cherche le mot : c'est de l'Art.

Marc ajoute :

— C'est de l'Art, mais c'est aussi un plan. Le plan de l'installation, le plan de cette espèce de château.

— Un plan ?

— Oui, avec chaque chambre. Nous sommes ici.

— Pourquoi ?

— C'est la plus extérieure. Rappelez-vous, dehors. Depuis la passerelle. Ça, c'est la chambre d'à côté. Et le bruit...

— Oui, le bruit ?

— Il vient de là.

Et Marc pointe le centre de la spirale, le coeur du nautille.

— Sur ma droite. Au centre. Ceux-là — ils désignent les fourmis noirs qui s’agitent dans la cuve voisine — cherchent à pénétrer dans la chambre suivante.

Au même moment il y a un vacarme progressivement effroyable. À côté, ils ont envoyé leur premier rocher en bas de la glissière. Il va battre sur un pic métallique maintenu d’attaque contre la tôle. Deux fourmis enlèvent la pierre, ils envoient la suivante.

— Et maintenant qu’est-ce qu’on fait ?

— Si j’avais mon arc !

— Son arc ? demande Jochen à Francis.

— Marc est un maître du tir Zen.

— On peut peut-être en fabriquer un ? Jochen regarde au-dessous de lui : dommage qu’Henri...

Marc lui envoie un coup presque à le faire choir de la plateforme. Jochen ne riposte pas, il a parlé un peu vite. Mais au fond, qu’est-ce que ça peut foutre maintenant ? Et même sans Henri, on peut se débrouiller. Jochen redescend dans la cuve pendant que les deux autres continuent à surveiller l’évolution du travail d’à côté.

Il y a les coups du bélier. Plus loin, les bruits de perceuse et de chaîne. Et entre, quelquefois perceptible, la cadence d’un marteau. Les fourmis ont percé leur cloison, mais le trou n’a que le diamètre du pic. Il leur faut maintenant poinçonner tout le périmètre d’une ouverture suffisante.

— Marc ! Jochen appelle d’en bas : Viens voir !

Avec des boulons rouillés il a assemblé des lames de métal de différentes longueurs qu’il a récupérées ça et là, ceci à partir du centre de la plus longue, pour donner une rigidité progressive. Il a même trouvé de la corde. Marc teste le nerf de cet arc rudimentaire et avant-gardiste. Jochen ajoute les lames nécessaires. L’arc a l’aspect d’une suspension de vieille voiture, il en a presque le poids. Par une bénédiction du ciel, Jochen a

déniché plusieurs outils. Il coupe en biseau des longueurs de fer à béton dont il entaille l'autre extrémité. Marc est sceptique. Pourtant les essais s'avèrent étonnamment concluant, et l'arme forte et précise. Au soir, elle est prête, et les fourmis de l'autre côté n'ont pas terminé leur percement.

La nuit est pire que la précédente, ils se sentent de soudains besoins de matelas. Au point du jour déjà, ils gagnent leur mirador. À trois, Marc ne peut pas manoeuvrer. Francis accepte de redescendre.

Les proies les plus accessibles sont celles qui ôtent les charges en bas du toboggan. Marc prend l'arme, place la flèche en fixant la cible, bande l'arc en fermant les yeux, ouvre, vise et tire. Les voies Zen sont impénétrables, pas les hommes. Le petit fer à béton rouillé transperce le plastique, une giclée rouge se répand sur le noir du PVC, la fourmi s'effondre au moment même où une pierre vient s'écraser contre le pic perforateur. L'acolyte du mort réagit. Marc tire, l'acolyte tombe.

Il faut du temps à l'ennemi pour localiser l'adversaire. Marc en profite. Il applique avec sérénité l'efficacité Zen. Francis a pris la place de Jochen et coche les scores. Flèches tirées, cibles abattues : douze à huit. Belle performance. Étonnamment l'adversaire ne trouve pas d'angle mort où se réfugier et cette mort le cueille au bout des flèches rouillées de l'archer Zen.

Avant la tombée du jour, la prochaine loge du Nautile est libre.

Libre, mais inaccessible.

Les rescapés de Greenhouse, sept au début, maintenant trois – ils se croient trois –, d'abord protégés, murés dans l'institution écologique toujours fonctionnelle, rationnelle et pragmatique, puis traqués, assiégés par la soif, avaient dû plonger dans un monde dévasté par le déluge, un monde sans foi ni loi où toutes leurs règles s'étaient dissoutes dans la poisse, les livrant à eux-mêmes. Depuis deux jours, ils sont à l'intérieur du Nautile. Et ce nouveau monde propose immédia-

tement de nouvelles règles. Quelles qu'elles soient, ils les chérissent déjà. La logique du Nautilé leur plaît. À tout autre – tout autre cela veut dire toute personne venant d'un monde normal, comme il en existait en apparence avant la catastrophe – l'absurdité de cette logique aurait sauté aux yeux. Pourquoi gagner la cellule suivante ? Et pourquoi ensuite la suivante de la suivante. Pourquoi de proche en proche ? Pourquoi les entrées, les sorties, les retours ? Jusqu'au coeur du Nautilé, mais pourquoi ? pourquoi faire ? Avec une stratégie encore très mal établie et une tactique, tuer d'abord voir ensuite, terriblement primaire et pas forcément la bonne. Mais passer d'une armée de singes à une armée de soldats aguerris et évolués, c'est un cheminement, un apprentissage que les trois occupants de la case numéro 1 doivent faire. Pas à pas. De cellule en cellule. De loge en loge. Les incohérences qu'ils rencontrent, les absurdités de la route, les stupidités du tracé, le jeu d'enfants têtus et bêtés auquel tous se livrent, ennemis, alliés d'un jour, adversaire final – et même après, quand ils seront arrivés – ne les choquent déjà plus. Il y a une apparence de logique qui tient lieu de règle. Il y a la règle. Absurde ? Qu'importe !

Le parcours sera rite initiatique, ils l'ont immédiatement senti, leur but en est magnifié. Marc retrouve avec joie son fonctionnement de raisonneur, il était la pensée, l'idéologue de Greenhouse, il sera le stratège, et aussi la cinquième colonne, de leur petite armée.

Au matin suivant il dresse un bilan sévère :

— Avant de les descendre, on aurait mieux fait d'attendre qu'ils aient fini de percer leur trou.

Son diagnostic est bon, pour l'instant ils sont toujours dans la première cellule. Sans savoir encore comment accéder à la suivante, accéder à la deuxième étape sur la rampe cochléaire.

Les jours ont passé, les trois survivants de Greenhouse ont progressé. Le Nautilé a éveillé chez Jochen une créativité in-

ventive, pratique et insatiable. La deuxième cuve était bien sûr vide, grâce à leur travail préalable d’archer. La troisième parce que ses occupants avaient conquis la quatrième. La quatrième s’était retrouvée prise entre deux feux parce que, dans un retour de flamme prévisible, la cinquième avait résisté.

Quand ils l’atteignent, elle est jonchée de cadavres soignés, vêtus avec une distinction croissante.

Plus malins, ils réussissent maintenant à s’introduire par surprise dans la cinquième où il leur faut passer au corps à corps. Des adversaires plus nombreux, plus civilisés, mieux nourris, mais moins forts — moins de force vive — qui finissent par se rendre. Jochen veut les exterminer mais Francis le retient. Il a découvert — une déchirure de la tôle — que dans la loge suivante ils sont une multitude. Armés et suffisamment nombreux pour défendre leurs arrières et en même temps attaquer en avant. C’est la loge des spécialistes du marteau, d’énormes masses pour défoncer les parois.

Plutôt que le massacre, Francis propose aux vaincus de la cinquième loge une alliance. En fait, la soumission. Pour se montrer plus convainquant, il fait exécuter ceux qui semblent être les chefs. Jochen s’en charge, technique du garrot, hommage à une ancienne dictature. Les autres se soumettent. Clones de Théodoric — il avait envahi Rome pour s’imprégner de sa grandeur —, les trois survivants dépouillent les plus beaux morts de leurs parures, de grandes pièces de tissu flamboyantes, venues de Dieu sait où, nouées sur le thorax par-dessus les salopettes de plastique.

Cette cinquième case offre une sortie sur l’îlot et donc un accès à la passerelle. Mais comment fonctionne cet incroyable labyrinthe ? Pourquoi certaines cases ont-elles des ouvertures et d’autres pas ? En ont-elles toutes une mais qu’on a oubliée ? Pourquoi faut-il — et faut-il vraiment — aller de case en case ? Pourquoi ne coupe-t-on pas, ne vise-t-on pas droit au coeur ? Pourquoi à la logique d’une ancienne installation mini-

ère s'est substitué celle d'une horloge immobile, une mécanique que la géographie des lieux ou les plaisirs de la guerre semblent définitivement imposer ? Le besoin irrépressible ? Celui du sens retrouver ? Est-ce lui qui régit tout cela ?

Après quelques jours d'observation, Francis décide d'une sortie. Il a un plan secret élaboré avec Marc. Cette nuit. Jochen restera dans la loge afin de commander ceux qui attendront ici pour garantir leur retour. Est-ce dans ce bref partage de pouvoir absolu entre Francis et Jochen que se trouvent les germes de leur division ultérieure, la genèse de leur rivalité fratricide — l'histoire regorge de frères ennemis, on est frère de sang comme on est frère de lait.

Obscurité totale, difficile passage de la passerelle, perte d'un des dix hommes qui accompagnent Marc et Francis. Pour couper court aux bruyantes protestations d'horreur de celui que la boue est en train d'engloutir, on l'achève.

Attente de l'aube, dissimulés derrière les containers. Le jour découvre le Nautille perché sur son rocher. Le niveau de la boue est monté. Beaucoup. Les falaises en sont rétrécies, la taille de l'îlot sur lequel est juché le château fort a diminué. Du côté de l'arrivée des trois survivants, les boudins de limon sont beaucoup plus nombreux à converger vers le cratère. Le rythme avec lequel se déverse la vase anthracite s'est accéléré. On comprend maintenant ces bruits étranges de baignoires et de clapotements, amplifiés par les parois rocheuses, entendus pendant la nuit. La boue tombe en paquet semi-liquide et fait des grands « splash » en atteignant la surface progressivement étale du limon gras.

— Elle finira bien sûr par atteindre le château, dit Marc.

Francis ordonne le silence. Une colonne vient de sortir. Comme prévu, ce sont ceux de la sixième cellule. Ils ont des chevaux qu'ils mènent à pied par la bride et qui rendent la traversée jusqu'à la terre ferme fort périlleuse — Terre ferme ? de

moins en moins, sur ce monde en fusion, il n'y a plus que le Nautille sur son roc qui reste ferme. Le but de leurs sorties n'est pas simplement de prendre l'air ou faire de l'exercice. Ils vont au ravitaillement. Normalement ils rentrent avant la nuit. Francis le sait. Il a décidé de les attaquer à leur retour. L'embuscade reste cachée le plus en arrière possible, tapie derrière les ruines d'un énorme train rouillé dont certains wagons sont renversés sur le flan.

Comme les autres jours, mais le son en est différent, plus lointain mais plus clair, les bruits de perceuse et de chaîne reprennent. Quelque chose bouge sur le toit — le toit ou le couronnement — du château fort. Quelque chose a changé.

— Regarde ! dit Marc. Ils sont en train de monter une tôle. Ce qu'on entendait, c'est bien une grue, un treuil. Qu'est-ce qu'ils fabriquent. C'est quoi cette espèce de truc ?

— Un donjon. Ils fabriquent un donjon.

— Un donjon, c'est ça. Il n'y était pas quand nous sommes arrivés.

— Non, il n'y était pas. Ils sont en train de le construire.

— Qui, ils ? demande Marc.

— Les Maîtres du château, les Seigneurs du Nautille !

Marc fixe Francis mais son visage est fermé, résolu, décidé.

— Tu veux...

— Les Seigneurs du Nautille. Oui, je veux !

Francis connaît maintenant exactement son but. Il faudra faire vite.

La nuit vient et les autres ne sont pas de retour. Francis décide d'attendre. Ils n'arrivent qu'à la fin de la journée suivante.

— Ils ramènent des prisonniers !

Encadrés par les soldats, en colonne qui s'étale, des hommes, plutôt jeunes, en tunique de lin tissé ou tricoté, certains avec des bottes taillées dans de vieux pneus, d'autres nu pied.

Marc imagine immédiatement un tout autre plan. L'idée est risquée mais évidente. Ils kidnappent discrètement deux de ces prisonniers surgis de nulle part. Francis ordonne au reste de l'embuscade de rester ici, cachée, de les attendre, il viendra les rechercher demain. Son autorité est suffisante pour qu'ils obéissent. Et ils connaissent déjà la faim et les privations. Marc et Francis, parés des dépouilles des deux prisonniers, regagnent la colonne.

Ainsi, une heure plus tard, sans coup férir, ils ont accès à la sixième loge. Mais leur cheval de Troie n'est qu'un habit d'esclave, leur sort précaire et incertain. Ils n'iront bien sûr pas rechercher le reste de l'escorte. Sans doute constituera-t-elle bientôt la nouvelle garnison de la première cuve. Mais trop lointaine, trop peu nombreuse et trop connue pour être redoutable et redoutée.

L'organisation sophistiquée de la loge six impose immédiatement à Marc et Francis de nouvelles stratégies. Francis décide aussi d'abandonner les autres, ceux laissés sous le commandement de Jochen. Et Jochen ? Hésitation chez Francis, une hésitation que Marc est incapable même d'imaginer. Jochen doit les rejoindre, leur pérégrination a créé un lien indéfectible. Et Marc y sent aussi une protection rassurante. Pourtant, aveuglé par son admiration inconditionnelle pour Francis, il est sans méfiance. Il s'est raccroché à ce chef providentiel quand les flots du déluge ont emporté ses certitudes.

Et ils ne seront pas trop de trois parmi ces étranges prisonniers dont les chefs de la sixième loge font provision, comme ils font d'autres marchandises, aux origines étonnantes et à la variété stupéfiante. Ici, les réserves n'ont rien à voir avec les conserves et le corned-beef.

Il leur faut désormais se fondre dans cette armée structurée et progresser sur les échelons du pouvoir en même temps que dans l'espace spiralé du Nautilé. Ils ne seront pas trop de trois. Pour l'instant.

Ils réussissent à communiquer avec Jochen. Chacune des deux loges a des ouvertures sur l'extérieur. Jochen les rejoint – rien n'indique qu'il ait hésité à abandonner la troupe sur laquelle Francis lui avait délégué un pouvoir absolu.

Les trois survivants de Greenhouse sont réunis, dans la place, et pleinement conscients de leur objectif. Et aussi de l'urgence qui les talonne. Dans chaque case du Nautilé. Dans chaque cellule de cette spirale. Au niveau de chaque chambre de la rampe cochléaire.

Car dehors, la boue monte.

Troisième partie : Les Limbes

Les Limbes

Le premier a avoir parlé des Limbes, c'est un voyageur de passage. C'est comme ça qu'ils désignaient le pays, lui, les autres voyageurs, les fugitifs, rescapés, réfugiés. Dans l'énumération de ceux qui naviguent sur les Limbes, le voyageur avait eu une hésitation :

— Peut-être aussi les... les autres.

Les autres. Il n'avait pas cherché à préciser.

Depuis, ici, on parlait des limbes. Quelque part, très loin, il y avait la mer, on le savait, elle existait toujours, ou encore, ou de nouveau. Il y avait la terre, les terres, ces quelques îlots qui surnageaient, naturels quand les hasards de la géographie les avaient préservés comme ici entre les deux roches cyclopéennes, artificiels quand les villageois, les terriens, les avaient gagnés sur la boue, sur les limbes. Le terme limbes s'était imposé parce qu'il semblait bien caractériser ce monde d'après le déluge, après la poisse et son brouillard noir, ce monde complètement envahi par la boue rampante. Elle avait comblé toutes les failles, toutes les cuvettes, tous les trous, même les gouffres les plus profonds, mêmes les carrières, même les mines. Il n'était plus resté qu'une mer étale et sa houle inerte, pourtant sans cesse parcourue d'étranges et longues marées, où la boue apparemment immobile ne cessait de couler et d'avancer. Un courant souterrain y créait et remodelait continuellement des lignes de vagues gelées, hautes de quelques mètres, qui délimitaient entre elles, dans leurs plis, des zones détrempées et mouvantes. C'étaient ces bourbiers qui rendaient la route du voyageur si difficile, lente, incertaine et menaçante. Ces boues, ces limbes et leurs dangers, fixaient les gens à leur village

mieux que n'importe quelle frontière, mieux que n'importe quelle barrière.

La poisse avait partout disparu, emportant avec elle, pour le meilleur ou pour le pire, toute trace ou presque de la civilisation dont elle était issue. Désormais le monde environnant se résumait à cette étendue de boue détremnée qui n'arrivait jamais à absorber les pluies quotidiennes et qui, faute de soleil, ne séchait pas. Pourtant ceux qui se souvenaient encore d'avant prétendaient que le ciel était en train de s'éclaircir et pensaient que le soleil referait son apparition. On disait aussi, une rumeur, qu'il existait quelque part, dans le Sud, une région où les limbes étaient secs. Mais, paraît-il, pas moins hostiles.

Depuis le déluge, vingt ans ont passé. Les plus vieux sont morts, d'autres sont arrivés. Il y a eu des naissances. La vie s'est peu à peu organisée. Et les villages ont étendu leur domaine en gagnant sur les limbes. Ceci grâce aux plantations systématiques d'arbres et à un système d'assolement. Avec des pépinières toujours plus jeunes plus on s'éloigne du centre du village, ce point d'ancrage initial d'où la vie a repris.

Aujourd'hui, aux tous derniers arbrisseaux de la dernière pépinière, il y a des gens. Ils sont quatre, et un cheval. Deux adultes, une petite fille, et un jeune homme. Parmi les adultes, l'homme, âgé, avance avec assurance, une main sur l'épaule de la femme. De loin, un inconnu qui les verrait marcher ne remarquerait pas qu'elle le guide. De près, bien sûr, puisque l'homme est aveugle, il n'a pas de yeux. Les cicatrices se sont effacées et les paupières ressoudées. Cheveux et barbe courte sont presque blancs. Il se tient très droit. Il a encore maigri ce qui le fait paraître plus grand qu'il n'est. Il porte une tunique sombre, semblable à celle que la vieille Ruda lui avait mise quand elle l'avait sauvé de la boue. Ruda est morte, vieille. Bjone, l'aveugle, se porte bien. Il est devenu un personnage

important du village. Ismène, la femme qui le conduit, a 33 ans. Elle est très belle. Sa peau est toujours aussi blanche et fine, ses cheveux toujours aussi noirs. L'enfant qui lui donne la main, c'est sa fille, Sarah, quatre ans. Et le jeune homme de dix-neuf ans, c'est presque son fils, Argos. C'est elle qui l'a élevé. Il sait qu'elle n'est pas sa mère — elle n'avait que treize ans quand elle l'a recueilli. Que Bjone n'est pas son père. Bjone lui a raconté. Sa vraie mère est morte après cette catastrophe qu'ils appellent le déluge noir, Bjone l'a sauvé, le village les a accueillis et Ismène l'a élevé. Pour lui, elle est sa vraie mère. Son père serait mort dans le déluge. Beaucoup de choses restent inconnues, Bjone refuse d'en parler. Le peu qu'Argos imagine, c'est à partir de deux ou trois mots qu'Ismène, Ruda ou André ont laissé échapper.

Ils sont là aujourd'hui pour accompagner Argos aux confins du village, aux confins des terres, là où elles cèdent le pas aux limbes. Le cheval est équipé, une planche attachée sur son flan et des espèces de sabots de bois qui peuvent être fixés sous ceux du cheval pour en augmenter la portance. Dans le nouveau vocabulaire de ce nouveau monde, cela va avec Limbes. Planche, carrés, boussole — qu'ils ont su réinventer —, limbes.

Rares sont ceux qui quittent leur village. Du moins volontairement. Mais Argos l'a voulu et Bjone l'a encouragé. Ismène a protesté, mais Bjone a dit que c'était bien, il a même dit que c'était nécessaire. Il a ajouté que c'était peut-être mieux. Comme si cette mer de boue pouvait le mettre à l'abri d'autres menaces qui hantent encore la mémoire de l'aveugle.

— Il sera de retour dans une année.

Et Argos s'y était engagé. Au plus tard dans quinze mois il serait de nouveau là.

Il les embrasse, monte sur son cheval et part. Vers l'Ouest, là où devrait se trouver la mer. Il a décidé de chercher la mer.

Certaine ville, un port, y aurait survécu. Il a des choses à y apprendre. Malgré ses doutes, Bjone imagine qu'un peu de civilisation peut être un rempart à la barbarie qu'il sent sourdre. Comme la barbarie a été le dernier rempart de la vie, contre cette civilisation meurtrière qui s'était autodétruite. Et puis le village, même dans son développement restreint, a besoin de certains apports, de certaines connaissances, de certaines techniques, de certains outils qu'Argos peut ramener dans son bagage d'expériences. Ainsi qu'une intelligence du monde environnant et de la position du village dans celui-ci. Ainsi que la perception des liens et des menaces potentielles. Bjone n'oublie pas qu'il a été géophysicien, et que la géographie apporte quelquefois des enseignements utiles et nécessaires, malgré tout. Bjone voit avec plaisir que quelque chose a survécu et renaît en Argos. Une soif retrouvée. Celle d'aller de l'avant. Ici pour le meilleur. Dans ce village qui les a accueillis. Avec sa rudesse et sa précarité.

Ils suivent le départ du jeune homme jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière les premières vagues. Ils l'aperçoivent encore une fois, au sommet de la crête suivante. Mais il s'éloigne rapidement car le limon sous les pas de son cheval est stable, protégé du courant dominant par l'îlot du village, sur un cône assez vaste où la boue trouve souvent le temps de sécher, où le voyageur peut progresser au rythme normal de sa monture. Surtout que, pour quelques milles encore, il est en territoire connu.

Bjone, Sarah et Ismène remontent au village. Rejoindre l'activité générale.

De son vivant, Ruda a appris à Bjone à l'aider au tissage — on a transformé l'ancienne sellerie, récupérant ou modifiant les machines, en atelier de tissage. Bjone excelle dans le montage des trames sur les métiers où l'on travaille le lin. Celui-ci est cultivé à côté des cultures maraîchères qui garantissent la survie du village — actuellement, en comptant les dernières

naissances, cent vingt personnes, arrivées surtout dans les premières années après la catastrophe.

Par défi, par provocation, au début par boutade, Bjone s'est aussi mis à la vieille Singer noire. Dorénavant, c'est lui qui coud tous les ourlets, utilisant ses doigts au toucher affiné pour se guider avec une précision stupéfiante. André, que la vieille cloue sur une chaise, fabrique de la sangle, avec de la ficelle de chanvre, une autre culture indigène. Avec André, Bjone, en souvenir de temps très anciens, en souvenir peut-être de son ami disparu, le mathématicien hippie, a essayé d'en fumer les feuilles séchées, mais les rires qu'elles ont suscités n'étaient dus qu'à la toux provoquée par leur goût saumâtre. Les deux hommes, l'aveugle et l'infirmes, travaillent souvent côte à côte. Ils parlent ensemble très longuement. De chose qu'ils semblent seuls à comprendre, dans un vocabulaire presque étranger et Ismène se demande avec tendresse s'ils ne sont pas en train de peu à peu perdre la boule.

Malgré les récits quelquefois inquiétant des derniers arrivés, des réfugiés qui fuyaient une menace autre que la poisse disparue — on avait parlé d'esclavagisme —, la vie au village continue, paisible, organisée, fraternelle.

Souvent, avec une sérénité retrouvée.

Francisque

Un matin, tôt, sur les limbes. Au sommet d'une crête, un cavalier. Il fixe la masse rocheuse qu'il vient de découvrir puis fait demi-tour.

— Francisque ! Nous y sommes ! C'est certainement le village que recherche Jorgen.

— Et Jorgen ?

— Pas trace, je doute...

— Allons-y !

Celui que l'autre a appelé Francisque crie un ordre et la troupe se lance en avant. Dix-huit cavaliers. La vase relativement sèche résiste bien sous leurs sabots. Ils ont fière allure dans leur course sur le flanc de la dune. Pourtant les bêtes sont fatiguées et couvertes de boue. Les soldats en sont maculés. Certains que jusqu'aux bottes, d'autres aux cuisses, d'autres encore au visage, sur un côté, comme s'ils avaient dormi sur le limon et acquis son étrange reflet de métal terni. Tous sont en uniforme, un pantalon et une veste en grosse toile de lin grise, avec une épaulette où pend un long fanion effrangé, une soie orange et bleue qui leur descend jusqu'au coude. Un des cavaliers porte une lance où flotte une oriflamme à leurs couleurs. L'uniforme du chef, sa veste, est coupé dans une étoffe flamboyante, orange. Et son fanion d'épaulette est bleu. C'est un homme grand, mince, musclé. Ses cheveux, très courts, sont parfaitement blancs. Son regard bleu est fixe, ses lèvres sont serrées, les muscles de sa mâchoire font saillie dans son visage étrangement halé et rasé de près.

Toute la troupe, en rang, est arrêtée au sommet de la dune où tout à l'heure est apparu le premier cavalier.

— Sans aucun doute. C'est ça. Au-dessus des plantations, il y a cette rampe. Tout accès par un autre endroit est impossible. Toute issue aussi. Les drains extérieurs sont inhabités et déserts. Nous arrivons les premiers, le passage de Jorgen aurait laissé des traces.

Ils traversent les pépinières, grimpent la rampe et débouchent sur la terre d'origine, resserrée entre ses deux parois.

Déjà les habitants les ont vus et refoulent.

— Vous ! Le chef désigne neuf cavaliers : Passez par là ! Nous, par là. Pas de quartiers !

— Les hommes ? Nous les faisons prisonnier bien sûr ?

— Pas de quartier !

— Aussi les hommes ?

— Pas de quartier ! Terre brûlée. Quand Jorgen arrivera, il ne trouvera que la terre brûlée !

Celui qui semble être son officier obéit et transmet à son groupe :

— Pas de quartier !

D'un fourreau de cuir qui pend à la selle de leur monture, les hommes dégainent une longue lame recourbée, un cimeterre rudimentaire et rouillé, couvert de taches sombres, mais dont le fil extérieur extrêmement aiguisé brille. Foulants sous leurs sabots l'azur étincelant, velouté et chaud des fleurs du lin cultivé, ils galopent jusqu'aux premières maisons, jusqu'aux premiers bonnets de boue sèche.

Et la terreur commence.

Les habitants sont coursés, rattrapés, frappés. Dans le dos. Ou décapité. Sifflement de l'arme. Sans presque rencontrer de résistance elle traverse les chairs dans sa lancée. D'en bas, les hurlements, les cris et les pleurs gagnent le village. Certaines plaintes durent, car avec les femmes les tueurs s'amuse avant

d'achever leur besogne. Par une étrange habitude acquise lors des autres razzias, ils sont plus réticents à tuer les hommes qu'à achever les femmes ou pourfendre les enfants. Car les hommes auraient pu être ces esclaves dont presque tous sont issus. Ils tuent en criant, insultant et riant.

Le chef est encore à cheval. Il observe. Il rit. Ses dents sont blanches. On dirait qu'il rayonne.

Un homme occupé à tisser des sangles est resté assis devant sa case. Parce qu'il est infirme. Et aussi peut-être parce que, fort de très anciennes expériences, il a compris la vanité de fuir. Le chef dégaine, lance son cheval, se baisse et cueille l'homme au passage. La tête s'en va gicler. André, son corps, vacille et s'effondre, bras en croix, devant sa chaise vide.

Le cavalier sanguinaire à la chemise flamboyante met pied à terre. Il laisse son cheval courir. Il s'avance vers l'entrée d'une des dernières cases, au centre de la place, près de la surprenante vieille maison en pisé. Il se retourne pour regarder encore le travail de ses soldats. Il leur crie :

— Là ! Il y en a deux qui essaient de passer. Rattrapez-les. Par l'autre côté.

Soudain, derrière lui, dans l'obscurité, il entend une voix.

— Te voilà. Francis.

Avant de réfléchir, avant de laisser l'autre poursuivre, ne serait-ce qu'un mot, il crie, comme s'il lui était intolérable que l'on ose déformer son nom :

— Francisque !

L'autre persiste :

— Te voilà, Francis. Je craignais ce jour. Mais je m'y attendais. Quelque chose me disait...

— Je m'appelle Francisque ! Qui es-tu !

Pourtant, évidemment, il a reconnu l'homme. Ils se sont reconnus. Déjà au son de leur voix. Et puis, maintenant, à ce nom que même Jorgen a cessé d'utiliser, Francis.

Alors le soldat s'avance dans la pénombre. Voir de près. Le vieil homme est assis derrière la Singer. Il s'est remis à coudre, il continue à ourler une immense toile de lin déployée tout autour de lui. Cet homme sans yeux, reconnu, est-il vraiment l'aveugle ?

— John !

— Bjone, je suis Bjone.

— John !

— Non, maintenant je m'appelle Bjone. Comme toi, tu t'es... Francisque. Et tu es chef de guerre.

— Tu...

Mais Bjone l'interrompt, un signe de la main — il a conservé de son passé de voyant l'insolite habitude de transmettre certains ordres par geste. Dans sa main ouverte l'auriculaire est amputé. En se cicatrisant, les chairs ont formé un bourrelet, une sorte de bourgeon dur et blanc au sommet du doigt trop court.

Toute l'attention de Bjone est tendue vers l'extérieur.

— Tu écoutes ? demande l'autre.

— J'écoute. J'entends. J'attends. J'attends la fin du massacre. Ils doivent tous être tués ? C'est ça ? Tu n'as donc pas guéri !

Le soldat fait un pas vers lui. Bjone sent le mouvement du bras qui fend l'air. Sans doute l'autre va-t-il le frapper. Mais Bjone agite sa main ouverte. Un ordre. L'autre s'arrête. Dans le dépouillement de l'aveugle, dans sa fragilité, son calme, son assurance, sa façon aussi de poser ou d'imposer ses gestes, mesurés, rares et précis, il y a une autorité impressionnante qui réussit à infléchir même la volonté du tueur. Et le calme de l'aveugle contraste avec l'agitation criminelle du dehors.

— Attends ! Je ne peux plus rien contre toi, tu ne risques rien. Tu veux que nous parlions ? Nous parlerons. Mais d'abord, laisse-moi prendre congé des miens.

— Des tiens !

Croyant qu'il va se lever, Francisque cherche à l'en empêcher. Bjone répond par un rire narquois et résigné.

— Ne t'en fais pas, je ne bougerai pas. Je ne peux rien pour eux. À la progression de leurs cris, j'ai mesuré celle de tes tueurs, l'avance de la mort. Elle se calme déjà. Bientôt, elle restera immobile sur le pas de ma case, suspendue dans tes mains, attendant que nous ayons terminé de parler, que je t'aie écouté. Après...

Dehors, encore des cris, poursuite et traque, puis hurlement bref d'un homme qui succombe.

— Je croyais — une rumeur colportée par des navigateurs de malheur — que vous ramassiez des esclaves. Mais pas ici. Ici, pas de survivants ? Ce sont tes consignes ? Savais-tu m'y trouver ?

— Non. Ni moi ni les autres, ni personne. Mais Jorgen...

— Jorgen ?

— Jorgen. Jorgen, c'est Jorgen. C'est...

— Le politique ?

— Oui, le politique, c'est ça.

— Jochen alors, rappelle l'aveugle.

— Maintenant, c'est Jorgen.

— C'est aussi un chef de guerre ?

— Un chef de guerre ? Pourquoi nous appelles-tu ainsi ? Oui, si tu veux, c'est aussi un chef de guerre.

— Et vous êtes en guerre ?

— En guerre ?

— L'un contre l'autre ?

— L'un contre l'autre ? Je ne sais pas. En rivalité. Oui, en rivalité. Peut-être en guerre. En guerre, peut-être.

Bjone impose à nouveau le silence. Il écoute. Le silence du dehors. Il n'y a plus de cris, plus de gémissements de femmes,

plus de pleurs d'enfants terrorisés, plus d'hommes agonisants, même plus les rires des soldats déchaînés. Eux, on les entend encore, aller et venir, faire une dernière inspection. Leur pas est lourd. En voilà un sur l'ouverture.

— Francisque. Nous avons terminé. Pas de quartier, comme tu as ordonné. Apparemment, il ne reste que ce vieux.

Bjone caresse l'étoffe étalée sur ses genoux. L'officier le désigne :

— Tu veux que je le fasse ? Ou tu t'en charges ?

— Peut-être je m'en chargerai. Regroupe les hommes et allez m'attendre au bas du village. Dans le champ de fleurs.

— Du lin. C'est du lin, précise Bjone.

Il montre et caresse encore le tissu répandu tout autour de lui qui lui fait comme une sorte de curieuse robe à crinoline.

— C'est avec ce lin que nous faisons cette étoffe.

Francisque ricane :

— Et tu peux coudre ?

— Oui, je couds. Tu veux voir ?

Et Bjone lance la pédale de la machine.

Francisque se retourne vers son second :

— Allez, attendez-moi ! J'en ai pour un moment. Qu'on ne vienne pas me déranger. Soyez vigilants si jamais... Jorgen.

Il le congédie et parle à Bjone :

— Comme tu es surprenant. Tu as devant toi l'assassin de ton village, de tout ton village, et tu restes assis, et tu sembles tranquille. Tu es prêt à parler avec lui. Tu n'as pourtant jamais rien eu de l'agneau. Tu n'as jamais été comme...

— Enzo ?

— Enzo ? Enzo, c'est comme ça qu'il s'appelait. Je croyais avoir oublié son nom. Définitivement. Si tu avais pu voir Jorgen, Jochen pleurer quand ni Marc ni moi ne retrouvions son nom. Pauvres brutes stupides !

— Oui, c'est curieux. Tu as tué tous les miens. Encore une fois.

— Encore une fois ! L'autre...

— D'accord, tu as raison. Mais cette fois, tu les as tués. Et je suis là, assis, apparemment tranquille. Tu sais, ici, j'ai beaucoup appris la tranquillité. Ça ne s'efface pas d'un coup. Tranquille, assis, à parler avec toi. Et je te vois, je veux dire : je te vois, je t'imagine, au son de ta voix, comme tu étais, comme je m'en souviens, et comme tu es devenu, comme je l'imagine. Tu as les cheveux blancs.

— Oui.

— Parfaitement blanc ?

— Oui.

— Ils sont coupés courts. Dès que tu as pu, tu as recommencé à te raser. Pas de barbe. Tes yeux se sont sans doute éclaircis et paraissent encore plus bleus. Je ne pense pas que tes traits se soient adoucis. Tu as tué tout mon village et je te parle. Nous parlons ensemble. Parce que nous ne sommes que les deux parties d'un même tout.

— Tu es fou !

— Non, je ne crois pas. Nous sommes les deux parties d'un tout. Quand nous aurons terminé, je ne suis pas même certain que tu me tueras. Je crois qu'il est difficile de se mutiler de son autre visage, de son autre regard. Chacun porte en lui une part de l'autre. Et cette part est bien visible. Elle te saute aux yeux tout à coup. Comme elle s'impose à mes autres sens. Et à quelque chose qui dépasse largement nos sens même.

Le silence dans le village est total.

— Alors ? Tu as survécu !

— Tu vois.

— Aveugle et blessé, tu as survécu. Quelle rage ! Quelle rage de vivre. Pendant notre... escapade, cette année de fuite

ensemble, je me suis quelquefois demandé, et j'ai crain, que ce ne soit toi le plus fort.

— Et tu le crains encore.

— Peut-être. Alors ? tu as survécu ?

— Oui. Je devais.

— Tu devais ? Tu devais ! Tu devais ? Tu veux dire ? L'enfant ? Il a survécu ? Il est ici ? Il était ici ?

Francisque court dehors, mais quelque chose d'évident l'en décourage. Il revient.

Il demande :

— Il est mort ?

— Il a survécu.

Bjone n'explique rien de plus. Il a la possibilité de ne pas être plus clair. Francisque pense qu'il se trouve parmi les morts, l'instinct dicte de ne pas le détromper. Et rien n'indique que Francisque veuille vraiment savoir.

— L'enfant ne se résignait pas à mourir. Il m'a contraint. Il m'a physiquement contraint. Continuer. Marcher. Survivre, mais pour lui désormais. Quelqu'un — Bjone fait un geste imprécis vers dehors, vers les morts – nous a trouvés, recueillis, soignés, nourris.

— Ressemblait-il à...

— À Enzo ? Bien sûr. Beaucoup.

Pourtant Bjone réalise à l'instant qu'il n'a jamais vraiment trouvé de ressemblance. Ni avec Enzo, qu'il a toujours considéré comme le vrai père, ni avec les cinq autres. À son tour il demande :

— Alors, comme ça, le politique, et l'éthologue aussi, ils ont survécu ?

Francis fait un geste vers l'Est. Se rappelant qu'il parle à un aveugle, il explique :

— J'ai montré l'Est. Après t'avoir quitté. J'ai vaguement cherché, je crois, avant de partir, vaguement cherché l'enfant. Tu l'avais caché. Je devais m'en foutre je crois. C'était surtout contre toi que j'en avais. Et je vous imaginais désormais condamnés sur le même radeau. Qui puis-je si votre radeau n'a pas coulé.

« J'ai retrouvé les deux autres. On a tout abandonné, aussi le chariot, et on s'est mis à courir, comme des hyènes — le même galop, avec nos jambes trop longues. Puis on a trouvé une ligne. À haute tension. C'est comique, une ligne à haute tension ! Elle nous a conduits aux anciennes mines.

« C'était un chantier de mine au fond d'une carrière minière à ciel ouvert. Des installations de tri de minerai. Et aussi le terminal d'une mine souterraine, de développement plus récent. Mais dans le brouillard, ça avait un air de château — il y avait aussi du brouillard dans nos cervelles. Un château du bout de monde. La ligne, la boue, tout s'arrêtait là. Le bout du monde. Pour moi, immédiatement, c'était la civilisation retrouvée. Surtout avec la passerelle, le signe manifeste qu'une intelligence organisée avait survécu. La fin de la course, la fin de la fuite pour les bêtes que nous étions, les moins-que-hommes, des dépouilles de singes habitées, fuyant depuis plusieurs jours le néant absolu où nous avait plongés la perte de Gaïa. Le néant absolu ! La passerelle ! La civilisation ! Et le réveil de notre intelligence. Des autres existaient encore ! Nous allions les attendre, les attraper et nous emparer de leur propre intelligence. Et quelle joie quand nous avons vu qu'ils étaient vêtus ! — en fait ils étaient grotesques, des couches-culottes en PVC ! Mais ils étaient habillés. Nous les avons attendus, nous les avons attaqués, nous les avons tués.

— Pour redevenir des hommes ?

— Tais-toi ! Exact ! Tués ! Jorgen — Jochen — et Marc voulaient aussitôt s'emparer de leurs vêtements, mais j'avais d'autres ambitions, je savais qu'à l'intérieur du château nous

trouverions la civilisation, plus de civilisation, toujours plus, un ordre, une organisation, quelle qu'elle soit !

Francisque se tait un moment. Depuis qu'il a commencé à parler, il tourne en rond dans la case, à grands pas nerveux. Il s'arrête et repart.

— Souviens-toi, les premiers jours. La catastrophe ne m'avait pas détruit. Toi et moi sommes sans doute ceux qui l'ont le mieux supportée. D'accord, pour des raisons très différentes. Longtemps j'ai réussi à me convaincre que ce n'était qu'un incident, une erreur de parcours. L'ordre ancien allait se rétablir — Greenhouse vaincrait ! Et je participerai à son rétablissement. C'était même un projet magnifique. À partir du moment où on est sorti et plus on avançait, plus j'étais obligé de voir la place occupée par le néant. Plus rien. Il ne me restait plus rien ! Il me fallait trouver autre chose. Vite ! là ! Un autre ordre ! L'histoire des survivants ! D'abord presque une plaisanterie, un jeu. Ève, la dernière femme ! Peu à peu, c'est devenu sérieux. C'est devenu ce à quoi nous pouvions nous raccrocher. Les Survivants. Les anciennes règles n'avaient plus court. J'ai changé. Du tout au tout.

— Du tout au tout ? Je n'en suis pas si sûr. De chef d'une O.N.G., tu es devenu chef de bande, chef de horde. Ce n'est pas forcément différent.

— Tais-toi !

— Et Enzo et Henri, eux sont restés les mêmes.

— Ils sont morts les premiers !

— Tu les as tués ! Non, tu as raison, nous les avons tués, toi, moi, les autres.

— Mais ce sont eux-mêmes qui se sont condamnés. Ils n'étaient pas aptes à survivre !

— Dans ce nouvel environnement ? La sélection naturelle ?

— Oui ! La sélection naturelle ! Et elle continue ! Tout le reste n'était que vernis ! Le plus fort survit !

— Un monde à ta mesure ?

— Un monde à ma mesure !

— Dans lequel un aveugle a survécu ?

Francisque agrippe Bjone par sa tunique.

— Jusqu'à aujourd'hui ! Jusqu'à aujourd'hui ! Ce fut une erreur, je ne t'ai pas tué.

— Parce que tu n'avais plus faim ?

— Tais-toi ! Je... C'est vrai, je n'avais plus du tout faim. Mais aussi parce que tout à coup tu me faisais peur. Tu venais de regagner un peu de civilisation. Et quelque chose comme un but, que tu t'étais approprié et avec lequel tu fuyais. Tu sauvais l'enfant. Le demi-singe que j'étais l'a compris. Et l'a vu dans tes yeux. Voilà pourquoi tu es aveugle. Tu aurais mieux fait d'être un peu plus humble, de baisser le regard. Je pensais aussi que la poisse et les limbes en formation se chargeraient de toi.

« Désormais, je n'étais plus que le chef d'une bande de singes cannibales qui courraient pour s'étourdir. Plus aucun but. Tout était fini.

« Et puis la ligne à haute tension s'est dressée dans le ciel. Une ligne à suivre, un chemin — tu te rappelles l'étoile ? Puis la découverte des installations minières, les autres singes, plus civilisés, vêtus. En les tuant nous prenions leur place, nous allions vers la civilisation. J'en ai tout de suite eu confirmation. Des boîtes de corned-beef ! Et les mots me sont revenus en lisant l'étiquette. Boeuf cuit, sel, sucre. Après il suffisait de suivre les règles de cette nouvelle société, de cette nouvelle civilisation, celle du nautilaire et de la rampe cochléaire.

Francisque explique le dessin du nautilaire trouvé sur les tôles d'une des cuves.

— Mais pour moi, ça ressemblait plutôt à la rampe cochléaire. Des souvenirs d'anatomie humaine. Ne me fais pas tes détestables remarques ironiques et acides sur nos connais-

sances pratiques d'anatomie humaine ! Je n'ai jamais vu le fond d'une oreille ! Tais-toi ! tais-toi ! Ce que tu es stupide ! Combien ton regard vide de saint martyr m'irrite ! Non ! Ce sont des souvenirs de planches anatomiques, des coupes transversales, des dessins, cette rampe hiérarchisée où les sons viennent s'étalonner sur des lames toujours plus courtes, toujours plus hautes. Ces installations minières étaient une vaste oreille, avec ses loges, mais aussi avec les sons qui parvenaient de l'une à l'autre et sur lesquels nous nous mettions en résonance ! Et quelle musique quand elles ont commencé à se fracasser !

Francisque s'interrompt. Bjone ne peut rien comprendre. Il faut se calmer, cesser de divaguer, de perdre le cours des choses. Mais ça fait tant de temps sans rencontrer une intelligence à qui parler, une intelligence extérieure. Et voilà, se trouver face à celle de John, et son pouvoir de fascination. À laquelle on ne peut pas ne pas prêter un mordant, même si pour l'instant il ne s'est pas encore manifesté. Peut-être qu'il faut tuer l'aveugle maintenant. Tout de suite. Des voyants s'allument. Danger ! Alarme ! C'est lui qui va me détruire, il est le plus fort. Encore une fois ! Plus intelligent, plus tranquille, plus humain, plus aveugle et plus clairvoyant !

Francisque essaie de se calmer. Bjone peut entendre sa respiration. C'est comme la fin d'une tempête. Francisque reprend son récit. Depuis le début. Les faits, les événements. Il explique, les différentes cuves, les loges du nautille. Il raconte leur conquête progressive. Les rôles, comme ils se sont répartis, entre lui, le chef, le cerveau ; Jochen, le technicien et aussi la main, une main armée, redoutable d'efficacité meurtrière et ludique, une joie de vivre qui croissait à l'aune des morts semées. Et Marc, le stratège, le conseiller.

— Et qu'est-il devenu, Marc ?

Francisque raconte la mort de Marc. Lors de l'assaut de la neuvième marche. Avec gêne, il évoque, comme s'il la décou-

vrait tout à coup, la douleur ressentie. Francisque se considérait comme un père pour Marc. Par contre il croyait avoir définitivement perdu la capacité de souffrir pour un autre.

— Et lui te vouait une admiration illimitée.

— Tu savais cela ?

— Nous avons couru un an ensemble dans le monde le plus rude. Même un singe aurait vu ça. Et nous savons maintenant que pendant toute cette période nos cerveaux, le tien comme le mien, comme celui des autres, a continué à enregistrer. Même si le travail d'organisation, le décryptage des ces images archivées pêle-mêle, n'a été fait que longtemps après.

— Rapidement, lors de notre première sortie déjà — quand nous nous sommes infiltrés parmi les prisonniers — nous avons su qu'il se passait quelque chose au sommet des installations. Au centre. Peu à peu nous avons compris. Là-bas ils savaient ce qu'il allait advenir du nautil. À cause des grosses limaces qui venaient se noyer dans le cratère, le niveau de la boue montait. Imperceptiblement. Lentement mais sûrement. À terme, toute l'installation serait submergée. Ses occupants avec. Sauf ceux qui auraient réussi à s'élever plus haut que le cratère, plus haut que le plateau, au-dessus des falaises englouties. Alors, ceux du coeur, ceux de la dernière loge, ont commencé la construction d'un donjon, une tour dont une partie serait un puits, ouvert sur les mines souterraines, et le reste, d'abord comme un phare sur les limbes, puis un point de départ où il serait possible de construire une vraie forteresse, gagnée sur ces limbes comme vous avec vos plantations. Mais là-bas, pas avec des arbres, avec du fer ! Dans chaque cellule, dès que cela a été compris, la course de vitesse a commencé. Conquérir la suivante et la suivante et la suivante. Pour atteindre au plus vite le coeur et s'en emparer avant que d'être rejoint par la boue qui présentait maintenant une menace bien plus grande que les nouveaux assaillants. Vaincre ! Par la force et la ruse ! Et les ruses les meilleures ! Quelle exaltation,

quelle élévation de l'esprit ! Avec les alliances nécessaires ! les trahisons ! les assassinats ! les meurtres !

— Tu y as retrouvé ta fascination pour l'esprit humain.

— Oui !

— Et le Nautil, c'était mieux que le vélo ou l'ordinateur ?

— Le vélo ou l'ordinateur ?

— Une fois a Greenhouse, c'était tout au début que nous travaillions ensemble, tu avais dit, et tu m'avais fait peur, que le vélo c'était le plus génial prolongement du corps, et l'ordinateur le plus génial prolongement de l'esprit. Et le nautil — ta rampe cochléaire — semble être un bien meilleur et bien plus simple plongement du cerveau. Du cerveau dérangé.

— Oui, pourquoi pas ? Le pouvoir de l'esprit humain. Et sans masque.

— Un pouvoir toujours resté un peu muselé à l'O.N.G.

— Oui ! Oui ! Oui ! C'est exactement ça. Le nautil devenait un temple, un temple nouveau à la gloire de cet esprit humain. Combien de trésors d'invention nous avons déployés ! Une toute autre mesure que le terrain des petites ruses diplomatiques offertes par Greenhouse, l'O.N.G., les conférences et leurs résolutions ! Et dans ce temple, Jorgen et moi avons excellé. Nous y excellons encore !

« Mais maintenant, nous sommes bientôt au point où d'être deux, ce sera trop !

« Car nous avons réussi. Au bout d'une année. Au dernier moment, mais à temps. Sous la monstrueuse pression de la boue, les tôles lâchaient une à une. D'abord ont cédé les premières cuves, les plus extérieures et en contrebas. Pendant des semaines la rampe a résonné de ce mouvement souterrain et destructeur. Toute l'oreille — la rampe cochléaire — bourdonnait ! La pression écrasait les tôles, les tordait lentement jusqu'à ce que les boulons cèdent, que les rivets soient arrachés. Nous ne pouvions que l'entendre puisque depuis longtemps

nous n'étions plus dans ces cuves-là. À la lente torsion succédait un fracas effarant. Il se répercutait et s'amplifiait de loge en loge autour de cette formidable caisse de résonance que devenait le nautille tout entier. Les tôles arrachées allaient battre contre les parois opposées, la boue s'engouffrait avec des bruits de ventre. Puis c'était presque le silence, juste un frottement — d'après Jorgen, le même chuchotement que l'eau qui court contre la coque d'un voilier. Puis de nouveau les tôles pliaient, suivi encore des nouvelles implosions. Et pour ajouter un peu de vie dans tout cela, puisque la plupart des cuves n'étaient pas vides — je te rappelle qu'au fur et à mesure que leurs occupants gagnaient ou perdaient les suivantes, elles étaient investies par d'autres, venus de je ne sais où, sans doute encore plus singes que les plus singes d'entre nous, d'avoir erré plus longtemps dans ce monde perdu. Alors quelquefois dans la débâcle, des hurlements s'élevaient. La panique juste avant la rupture. La terreur et la mort au moment du fracas. La supplication et la résignation quand pour finir la boue engloutissait lentement ceux qui avaient survécu à l'implosion et à la furie première des flots de limon qui s'était engouffrés, eux, avec une violence inimaginable. Il y a eu des épisodes plaisants et divertissants, visibles depuis nos ouvertures. Un groupe de petits insectes — de loin les hommes et les poux, c'est pareil — qui s'essayait, ridicules, à installer une passerelle de secours pour fuir un nautille dont l'hospitalité avait pourtant été si chèrement conquise. Espoir insensé de regagner la terre ! les limbes, je veux dire les limbes.

« À la fin, il ne restait plus que trois loges. Celle du cœur où, chaque fois que nous leur en laissions le loisir — et nous le leur laissions quelquefois puisqu'ils travaillaient pour nous — ils parachevaient leur donjon. La nôtre, avec son armée d'hommes. Nous avons fait notre choix, gardé les meilleurs et refoulé les autres. Déjà deux cases plus tôt le limon s'était chargé d'eux. Et la loge précédente, vide, comme un espace

tampon, comme un sas, celui de la dernière heure. Nous connaissions désormais exactement le compte à rebours, le nombre de jour pour vaincre. Vaincre. S'emparer du donjon et commencer une nouvelle vie, inverser le mouvement sur les limbes.

« À ma grande surprise, les maîtres de la dernière loge étaient là depuis toujours. Avant la catastrophe déjà. C'était une partie de l'équipe technique de la mine, et un certain nombre d'ouvriers. Ils étaient là quand le déluge les a surpris — tu sais qu'ici il n'a pas eu la violence ni la soudaineté de chez nous. La poisse n'est même jamais venue, seulement la boue, peu à peu. Beaucoup d'entre eux sont sans doute partis quand ils ont pressenti le désastre. Ils sont probablement morts plus loin. Certains sont peut-être venus rejoindre les premiers bataillons des nouveaux assaillants. Mais il y a ceux qui sont restés, ou qui ont tout de suite fait marche arrière. Quand ils ont vu affluer en masse les premiers réfugiés, ils ont protégé leur domaine. Cet endroit et sa disposition leur permettraient d'attendre des jours meilleurs. C'est devenu leur arche de Noé, comme nous avons cru un temps pouvoir faire de Greenhouse.

« Dès le départ c'étaient des brutes, grutiers, conducteurs de pelles, camionneurs, buveurs de bière.

— Pas du...

— Tais-toi ! Oui ! Pas des gens raffinés comme notre beau monde de Greenhouse. Je connais tes convictions démocratiques. Et maintenant je les partage. La catastrophe m'a transformé en démocrate. Je ne crois plus aux élus. Nous, les sept, n'avons jamais été élus. Que les jouets d'un hasard hébété ! Non, il n'y a pas d' élu. Regarde-moi.

Francisque se tourne face à Bjone et Bjone lève son visage vide sur Francisque.

— Dommage que tu ne puisses me voir ! Tu as en face de toi une brute. Une belle brute, raffinée, élégante, avec une belle veste d'un orange éclatant. Plus raffinée, plus élégante

que l'équipe des mineurs, mais une brute — et fière de l'être —, une brute intelligente. Comme il y en avait beaucoup aussi dans cette armée adverse. À juste titre, ils se considéraient comme les propriétaires de ces lieux. Les outils de productions à ceux qui y travaillent ! Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! Dommage, Marc n'était plus là, il nous aurait chanté l'Internationale !

« Sais-tu quelles étaient leurs ultimes ressources ? — depuis que nous occupions les dernières loges, ils ne pouvaient pratiquer aucune sortie, ils se trouvaient en état de siège absolu. Eh bien ! c'était des champignons blancs cultivés dans des bacs de terre qu'ils avaient eu la sagesse de ramener. Et de la bière. Des réserves faramineuses de bière, inépuisables comme si cette bière était le produit de la mine. En barriques et en canettes. Ils les utilisaient même comme munitions, en nous bombardant avec un tube à air comprimé de leur confection, une sorte de canon rudimentaire mais efficace et meurtrier — l'alcool tue, je l'ai toujours dit ! Tu vois, j'ai même hérité de ta vilaine ironie !

« Mais nous étions désormais armés pour ouvrir les tôles. Au jour j moins un — j moins un pour la boue —, nous avons donné le dernier assaut, terriblement meurtrier de part et d'autre. Et nous avons conquis le cœur. Nous avons l'intention d'épargner certains. Ils étaient les techniciens au fait du fonctionnement des dernières machines et des techniques de constructions. Mais les généraux sont quelquefois dépassés par leurs troupes. L'ivresse d'avoir gagné, à laquelle s'est ajouté cet alcool auquel nous n'avions plus touché depuis deux ans. Alors même légère, la bière mise en perce a fait son effet. Le carnage fut rapide, effroyable — mais il n'y avait parmi nous plus personne capable d'effroi —, le sang se mêlait à la bière et s'écoulait de la dernière loge dans la précédente par les parois éventrées.

« Les mineurs avaient tenu deux ans. Ils nous livraient un donjon terminé qui dominait une mer de boue dans un cratère entièrement disparu. Nous en étions les nouveaux maîtres. Et nous étions libres et prêts. Pour entreprendre une nouvelle conquête. Celle sur les limbes.

« Dix-huit ans ont passé. À la place du donjon se dresse une forteresse encore inachevée...

Des bruits interrompent soudain Francisque. Un vacarme, quelque part au-dessous du village, là-bas vers les plantations. Devinant ce qui se passe, Francisque sort pour voir.

Son récit est presque terminé, mais il n'en a pas fini avec Bjone. Entre eux, reste la clôture des comptes. Elle n'a toujours pas eu lieu.

Jorgen

Bjone entend. Et identifie très rapidement. Jurons, hennis-
sements, coups, cris humains, c'est une bataille rangée.

Francisque revient.

— C'est Jorgen. Il arrive un peu tôt, je n'ai pas terminé avec
toi. De voir que je l'ai précédé l'a rendu fou. Avec ses hommes
il attaque les miens. Les miens se défendent, ce sont de vail-
lants soldats. Présomptueux, mon officier veut m'obéir coûte
que coûte, il se fait un point d'honneur à ne pas me déranger. Il
se croit assez fort pour résister à l'envahisseur. Cela va durer
un moment, ils tomberont de part et d'autre. Jusqu'au dernier.
Les survivants seront ceux qui ne prennent pas part à la ba-
taille. Dans leur camp, Jorgen. Dans le nôtre — je veux évi-
demment dire dans le mien —, moi. Jorgen se réserve. Il veut
me retrouver, face à face. Il est un peu grandiloquent. Lui aussi
ignore que tu es là. Nous avons un moment.

Francisque s'approche de Bjone. Bjone se crispe sur sa
chaise derrière la vieille Singer, les mains fermées sur l'étoffe
déployée qui flotte toujours autour de lui. Francisque lui at-
trape la tête. Bjone sent les mains de celui qui se voit parcourir
son visage. Comme le fait l'aveugle quand il veut pouvoir re-
connaître quelqu'un. Comme l'a fait Bjone, une toute première
fois, avec Ismène enfant. Frisson et dégoût. Que veut-il ? Que
veut-il donc ? À quoi joue-t-il ? Pourtant Bjone continue à
croire qu'il sera épargné. On ne tue pas les deux visages d'une
même chose.

Mais c'est Francisque qui dit :

— Les deux visages d'une même chose.

Et ensuite qui demande :

— La phalange, c'est à ta main gauche ?

Bjone ne répond pas. Il n'a qu'à voir lui-même. L'autre a toujours ses mains sur son visage. Et le voilà qui de force introduit son doigt dans sa bouche.

— Mange !

Bjone ne bouge pas.

— Mange !

Francisque envoie son poing droit sous la mâchoire de Bjone. Les dents entrent profondément dans la chair ténue du petit doigt. Francisque, en même temps qu'il maintient la tête, force la mâchoire. Ouvert, fermé, ouvert, fermé. Bjone résiste, mais c'est pour ne pas tomber et pour ne pas perdre le tissu, la toile de lin répandue autour de lui. Il ne faut pas tomber, il ne faut pas lâcher la toile, ne pas tomber, ne pas lâcher la toile. Non ! Mieux vaut mordre ! Il vaut mieux mordre. Bjone mord. La phalange se détache, il a du sang plein la bouche. Il recrache.

Francisque rattrape l'extrémité du doigt sectionnée et l'enferme dans la paume de sa main droite. Sur une table à côté de la machine à coudre il repère du matériel de couture et de petits outils. Il y a quelques dés à coudre. Ils sont comme des capuchons. Francisque improvise. Il en choisit un, en argent. Il prend une petite pince.

Des bruits de pas, dehors. Il se retourne. Derrière lui, sur l'aire devant la case, c'est Jorgen, couvert de boue et de sang sur sa chemise bleue avec son épaulette orange — aurait-il mis la main à la pâte ? Énorme, il arbore un immense sourire, plein de dents très blanches, gourmand, rieur, triomphant et enjoué. Un cheval hennit un peu plus bas, mais le village est de nouveau plongé dans le silence.

Francisque sort. Bjone reconnaît la voix de Jochen, Jochen-Jorgen.

— Tous nos soldats sont morts. Ils se sont entre-tués, je les ai laissé faire. Et il ajoute : Je suis arrivé très en colère.

Il rit en attendant la réaction de Francisque, sa réponse. Francisque ne dit rien mais ouvre sa main droite et brandit entre son pouce et son index la phalange sanglante. Sans s'occuper de Jorgen, il pose le dé à coudre becqueté de dizaines de petits trous sur l'extrémité de son doigt blessé, sa main gauche ouverte devant lui. Puis il prend la pince et resserre la base du dé d'argent sur la phalange restante. Tout en écrasant le métal, il relève la tête et regarde Jorgen, avec à son tour un air de triomphe. Le défi étouffe sa douleur. Rien n'a été prémédité. Francisque est dans un état de grâce, un état de transe froide qui lui inspire les gestes, un à un, ceux d'un rite nouveau, sur cette place déserte où dorment quelques cadavres de villageois assassinés. Au-dessus, le ciel a une déchirure diaphane, un orange trouble qui annonce une très prochaine renaissance du soleil.

Francisque desserre les mâchoires de la pince. Il regarde Jorgen. Jorgen regarde Francisque. Derrière eux Bjone comprend sans doute ce qui se passe. Francisque tend la pince à Jorgen. C'est un ordre et un défi. Jorgen regarde Francisque, regarde la pince, regarde sa propre main, la droite, il est gaucher. Regarde sa main, Francisque, la pince. Prend la pince. Ouvre la pince, glisse son auriculaire sous la partie tranchante, regarde Francisque, lui sourit, ferme la pince. Insiste jusqu'à ce que la phalange se détache. La phalange tombe.

Jorgen se dirige vers la case. Il va directement vers la table, vers les autres dés à coudre. Il en choisit un, en métal jaune, or ou laiton. Il le sertit avec la pince. Alors seulement il semble remarquer l'aveugle immobile. Il le reconnaît. Pourtant jamais Francisque ne lui a dit que l'autre – John, il s'appelait John – était vivant, qu'il l'avait épargné et qu'il était aveugle. Il est là, vivant, aveugle. C'est l'oeuvre de Francisque. Jorgen le regarde longuement. Sans un mot. Il est maintenant convaincu

que l'aveugle l'a aussi reconnu. C'est bien comme ça. C'est suffisant.

Jorgen ressort. Avec à nouveau son sourire éclatant. Et avec le même sourire, il croise Francisque, en tournant juste la tête vers lui au passage, et redescend en direction du champ de lin.

Francisque entend des hennissements. Ce sont les cris d'une bête à l'abattage.

Puis Jorgen réapparaît à cheval, devant lui, sur la place.

— Voilà Francisque, nos routes se séparent enfin. Il rit : Enfin nos routes se séparent ! Le commandement de la forteresse est vaquant, j'ai éliminé tous les autres. Et ceux qui restent ne demandent qu'à suivre celui qui viendra. Le commandement de la forteresse est au premier de nous deux qui sera de retour ! Au premier de nous deux !

Il cabre son cheval, le lance deux ou trois fois autour de Francisque puis galope en bas du village massacré. Il se tourne une dernière fois et crie :

— Au premier de nous deux qui aura rejoint la forteresse, au premier de nous deux qui sera à Kazerm !

Et il agite encore une fois sa main droite.

Son dé d'or brille au bout de l'auriculaire fraîchement mutilé.

Kazerm

Il y a un endroit sur les limbes où les vagues du limon s'amenuisent, diminuent et disparaissent. La boue forme là une sorte de lac épais, anthracite et lourd. Au centre de ce lac se dresse une étrange construction métallique. D'abord faite de tôles et de rails rouillés selon un plan incertain, elle est continuée par des éléments de métal sombre, parcourus d'éclats changeants, qui semblent obéir à une architecture plus rigoureuse. Selon la pluie, le brouillard ou les rares moments de clarté, la construction peut passer pour un ancien château fort, une petite forteresse, un camp retranché ou une étonnante caserne.

Entre ce bâtiment mystérieux et le village enserré dans ses parois naturelles, à perte de vue, les vagues immobiles succèdent aux vagues immobiles et leurs crêtes sèches alternent à leurs creux inondés.

Loin, naviguant sur ces limbes, il y a un équipage, un cheval et son cavalier. Le cavalier est un très gros homme avec une veste bleue, qui a dû être éclatante, et un fanion écarlate. Dès que le sol le lui permet, il pousse sa monture. Mais la route qu'il suit — le sait-il ? — s'éloigne de la ligne idéale, cette droite très imaginaire qui relie le village et la forteresse.

Plus en arrière encore, il y a autre chose. Comme une bête de somme. Retenue par des sangles, elle porte une planche sur le dos. Mais c'est un homme. À pied. Il est seul. Sa veste est orange et son fanion est bleu. La zone qu'il traverse étant

mouvante, il a fixé sous ses propres pieds les sabots de bois, les carrés. Et lentement et très difficilement, il arrive à passer.

Et puis il y a le village. Il est parsemé de cadavres. Ce sont des cadavres de chevaux, de soldats, et les corps éparés de ses habitants sacrifiés à une cause qu'ils n'auront pu comprendre.

Mais devant la vieille maison de pisé, sur la place entourée des cases les plus anciennes, ces curieux bonnets de boue séchée, il y a un homme âgé en tunique sombre, une jeune femme et une enfant. Dans sa main fermée, l'enfant tient contre sa joue — et elle traîne loin derrière elle — une longue pièce de lin grise, celle que confectionnait la production locale. Par la mystérieuse distribution du hasard, grâce aussi à la sagesse terrible et rusée d'un vieil aveugle, grâce encore à de très insaisissables jeux de pouvoir, de rivalité et de gémellité trouble et fratricide, Bjone, Ismène et Sarah ont survécu. La femme et l'enfant mesurent-elles leur incroyable exploit, avoir tenu si longtemps immobiles et silencieuses sous une toile, malgré des événements inouïs de violence, juste au-dessus d'elles et plus loin, sur toute l'étendue du village ?

Bjone, Ismène et Sarah ont survécu. Ils sont seuls au milieu du désastre. Mais Argos a fixé son retour, la promesse est réciproque, ils vont rester et l'attendre.

Les bactéries ont survécu. Les mouches aussi. Des chevaux ont survécu. Des hommes survivent.

Table

Première partie : Greenhouse	5	
<i>GREENHOUSE II</i>		7
<i>La Danse de l'ours</i>		28
<i>Jusqu'à leur propre nom</i>		48
<i>Le Fruit de leurs entrailles</i>		57
Deuxième partie : Les Aliènes	65	
<i>Les Aliènes</i>		66
<i>La ligne</i>		81
<i>Bjone</i>		88
<i>La Rampe cochléaire</i>		115
Troisième partie : Les Limbes	133	
<i>Les Limbes</i>		134
<i>Francisque</i>		139
<i>Jorgen</i>		157
<i>Kazerm</i>		161